

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

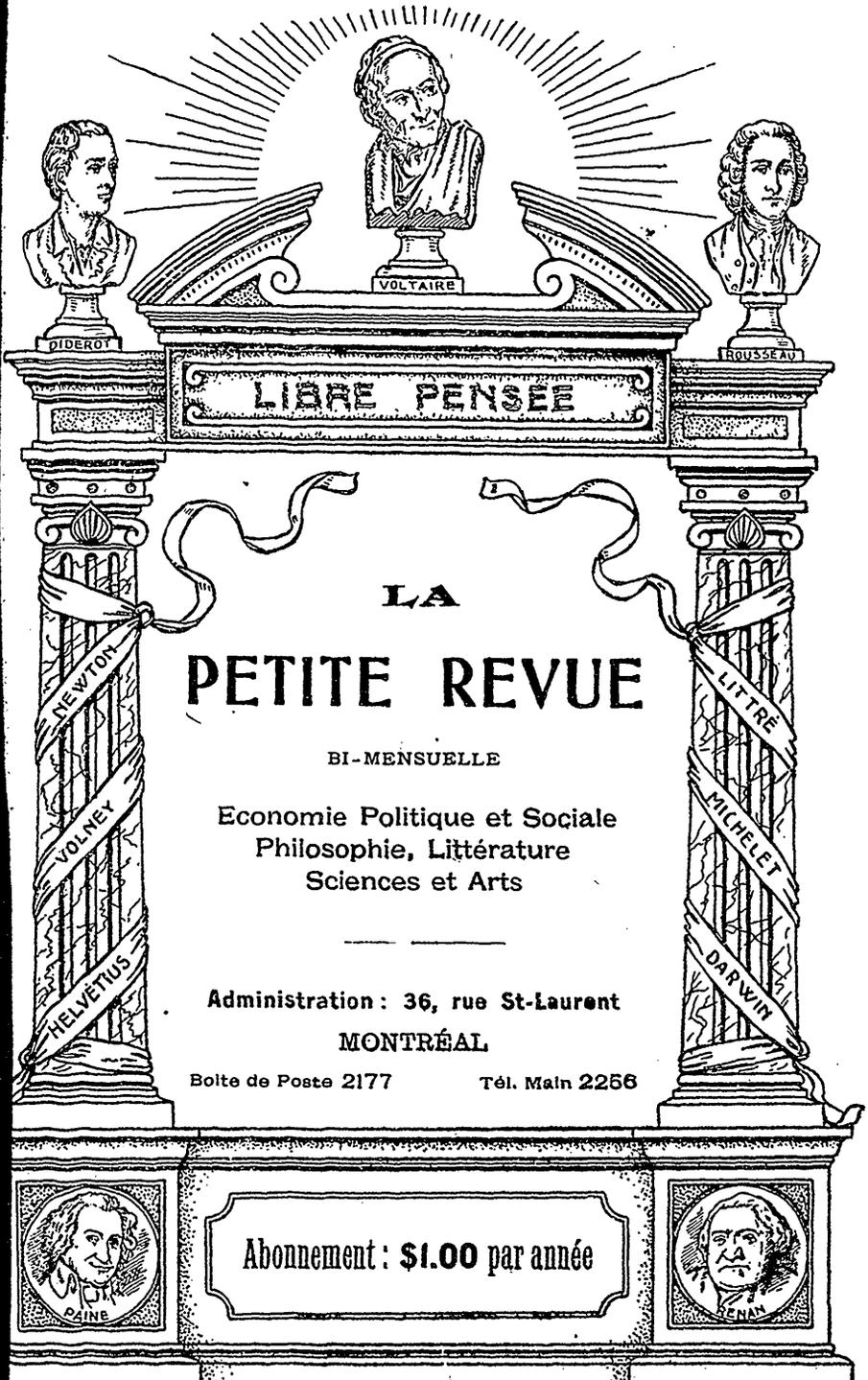
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. Comprend un supplémentaire. Pagination multiple.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				



LIBRE PENSÉE

LA  
PETITE REVUE

BI-MENSUELLE

Economie Politique et Sociale  
Philosophie, Littérature  
Sciences et Arts

Administration : 36, rue St-Laurent  
MONTRÉAL

Boite de Poste 2177      Tél. Main 2256

Abonnement : \$1.00 par année

# LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE  
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTRÉAL, 5-20 DÉCEMBRE 1900

N° 23-24

## Avis

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement, voudront bien nous en envoyer le montant afin de nous éviter des frais de perception inutiles.

## LE DIVORCE ECCLÉSIASTIQUE

L'Église, ou le pouvoir ecclésiastique—ce qui est tout un — n'admet pas le divorce. Sur ce point, elle est d'une rigidité de principes absolument inflexible. Cependant, comme il se présente fréquemment des cas où les deux époux ont cessé de se plaire, il faut bien, du moment qu'ils y mettent le prix, les démarier. La loi civile rompt le lien conjugal par le divorce ; mais comment peut faire l'Église qui réprouve le divorce ?

C'est bien simple. Elle libère les forçats du mariage non par le hideux divorce, mais par l'odieuse, mensongère et hypocrite nullité.

Nous ne parlerons pas de l'affaire Delpit, dont tout le monde connaît la trame ; mais nous parlerons de l'affaire Masson-Prévost, qui est bien plus caractéristique et qui montre bien mieux quels ténébreux arrangements on peut faire avec l'Église, lorsqu'on y met le prix.

Afin de ne pas nous faire taxer d'exagération, nous reproduisons en entier et mot à mot, un article publié dans le *Journal*, il y a cinq ou six semaines, et émanant, nous affirme-t-on, de la Cour archiépiscopale de Montréal.

Nous eitons :

Récemment l'autorité ecclésiastique du diocèse de Montréal déclarait nul *ab initio* le mariage contracté à Paris, le 15 septembre 1894, par M. le docteur Joseph Masson et mademoiselle Blanche Prévost.

Cette décision d'un grand intérêt est basée sur les faits suivants qui ont été établis devant le tribunal compétent de la manière prescrite par le droit canonique.

Le 15 septembre 1894, M. le docteur Joseph Masson, épousait dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, devant M. l'abbé Jobin, Mlle Blanche Prévost, fille mineure, née à Terrebonne, le 23 juillet 1875. Ce mariage religieux avait été précédé du mariage civil fait à l'ambassade anglaise.

Le soir même de son mariage, M. Masson quittait la paroisse de Saint-Nicolas de Chardonnet dans laquelle il résidait pour aller s'établir près du Luxembourg.

Quinze jours plus tard, les nouveaux époux étaient à Bruxelles.

Vers la fin d'octobre, M. et Mme Masson arrivaient à Saint-Anicet, sans avoir passé par Paris pour revenir en Amérique. Plus tard, M. Masson vint s'établir à Montréal.

Le mariage ne fut pas heureux. Une première séparation fut suivie d'un rapprochement, une seconde fut définitive.

Le docteur Masson, étant allé se fixer à San Francisco, demanda un divorce aux tribunaux civils, après s'être au préalable muni de la permission de Sa Grandeur Mgr Riordan, archevêque de San Francisco. Les choses en étant rendues là, le Dr Masson — qui avait déjà quelques doutes sur la régularité de son mariage — s'ouvrit de ses doutes à quelques amis.

En fin de compte, il décida de demander à l'autorité religieuse la déclaration de nullité de son mariage avec demoiselle Blanche Prévost.

Cette dernière, loin de s'opposer à cette requête, désirait vivement la voir accorder.

Mgr Racicot remplit les fonctions de juge délégué ; M. l'abbé Elie Auclair soutint la demande des requérants avec M. l'abbé Alexandre Maltais, comme aviseur légal. M. le chancelier de Montréal était le défenseur du lien matrimonial.

Ajoutons que l'autorité civile de l'État de la Californie a accordé le divorce à M. Joseph Masson, et que les époux sont séparés de fait depuis trois ans.

Tous deux déclaraient que la vie commune leur était impossible, aussi ne fallait-il pas songer à les unir par un mariage, valide cette fois.

L'union contractée à Paris fut attaquée, à cause de l'empêchement dirimant de clandestinité.

En vertu du célèbre caput "Tametsi" du concile de Trente, demoiselle Blanche Prévost et sieur Joseph Masson, venant d'un pays non exempt dans un pays qui ne l'était pas non plus, ne pouvaient se marier valablement que devant un prêtre autorisé d'après la forme exigée.

La demande de nullité alléguait donc :

1o Que ni l'un ni l'autre des époux quasi domiciliés à Paris lors de la célébration du mariage ;

2o Que ni l'un ni l'autre ne convenait non plus le titre canonique de "vagus" et que, par conséquent. S. E. le Cardinal Archevêque de

Paris ne pouvait pas déléguer l'abbé Jobin à assister valablement au mariage Masson-Prévost ;

30 Qu'aucune délégation venue du Canada n'était parvenue à l'abbé Jobin de manière à le rendre compétent à assister au mariage.

Rappelons les faits qui précédèrent et accompagnèrent la célébration du mariage.

En 1889, Joseph Masson partait du Canada et s'en allait étudier en Europe. En 1892 et en 1893, il vint passer ses vacances au Canada, chez son père à Saint-Anicet. Pendant tout ce temps, il fut aux frais de son père.

En Europe, il vécut d'abord à Lille, y suivant les cours de médecine aux facultés catholiques.

Pendant le voyage qu'il fit au Canada en 1893, il se fiança à demoiselle Blanche Prévost.

En décembre 1893, il vint à Paris au No 4 de la rue Metz, paroisse Saint-Laurent, mena la vie d'étudiant et passa tous ses examens, moins sa thèse, qu'il revint préparer ou compléter à Lille, du 1er juin à la fin du même mois de l'année suivante.

Le 28 juin 1894, il revint à Paris, et s'établit en la paroisse de Saint-Nicolas de Chardonnet, avec l'intention bien arrêtée de se rendre, vers la fin de juillet à Louvain, pour y passer aussi des examens de doctorat en médecine.

Là une déconvenue l'attendait ; trop de professeurs étaient absents pour qu'il pût obtenir la constitution des jurys d'examens.

Après quelques hésitations, le docteur Masson se résolut à attendre jusqu'au commencement d'octobre et revint vivre deux mois à Paris, rue des Ecoles.

Il reçut alors la nouvelle de la veuve à Paris de sa fiancée qui arriva le 10 août avec sa mère, Mme Chaput.

Au Canada la famille Masson s'opposait au mariage. Le docteur chercha à obtenir la permission de se marier à Paris. Il alla à Issy consulter des prêtres canadiens de ses amis, constamment MM. H. Gingras et F. Jobin.

Après plusieurs démarches à l'officialité de Paris, M. Masson comprend que s'il eut eu, à son arrivée à la rue des Ecoles, en juin, une intention de demeurer au moins six mois en la même paroisse à Paris il aurait acquis un quasi domicile et pourrait alors s'y marier sans attendre une délégation qu'il avait demandée au Canada.

“ Il affirme faussement même par écrit sans comprendre les graves conséquences qui pouvaient résulter de ce qu'il croyait être une simple irrégularité, ” (dit le mémoire présenté à Monseigneur Racicot, P. A., jugé délégué en cette affaire) “ qu'il a eu l'intention de six mois et réussit à obtenir la permission désirée.

Tels sont en somme les faits de la cause Masson-Prévost qui vient d'être décidée par l'autorité ecclésiastique du diocèse.

Il ressort, de ce document jésuitique, que la moindre erreur, omission ou dissimulation relative au domicile, entraîne la nullité du lien matrimonial au point de vue religieux.

On avouera que c'est monstrueux !

Remarquez que tout le personnel ecclésiastique, les princes de l'Eglise, les sous-princes et le fretin, manifestent leur dégoût par des hoquets lorsqu'on leur parle de divorce ; cependant, l'article orthodoxe reproduit plus haut dit que le docteur Masson demanda un divorce aux tribunaux civils de San Francisco, "après s'être au préalable muni de la permission de Sa Grandeur Mgr Riordon, archevêque de San Francisco."

En définitive, l'Eglise ne répudie véhémentement le divorce que lorsqu'elle n'est pas appelée à le prononcer. Voilà tout. Et comme ces sortes de jugements sont d'un très bon rapport, elle tient à s'en assurer le scandaleux monopole.

## ASSOCIATIONS ET CONGRÉGATIONS

Les moines, petits frères, jésuites, carmes, bénédictins et autres spécialistes de la même marque, grands accumulateurs de biens devant l'Éternel, ne sont pas à la noce en France. Le ministère Waldeck-Rousseau est occupé à leur préparer un petit plat d'une digestion difficile, sous forme d'un projet sur les associations. Les voies et moyens que le cabinet français compte employer pour parer au danger de plus en plus évident de la réunion dans les mains des congrégations religieuses d'aussi formidables portions de la fortune publique, ne sont pas encore nettement connus ; mais le gouvernement et le Parlement semblent très décidés à marcher de l'avant, à en juger par la note que voici, publiée par le *Sidèle* :

Nous devons signaler, dit ce journal, la résolution d'un grand nombre de députés républicains de demander, lorsque le projet sur les associations viendra en discussion, la disjonction des articles concernant les congrégations, de manière à en faire un projet spécial qui pourrait être voté à bref délai par la Chambre et renvoyé aussitôt au Sénat, où l'on est assuré d'une adoption aussi prompte qu'à la Chambre.

On considère, en effet, que la question des congrégations est une de celles qu'il y a urgence à résoudre et que c'est même la plus urgente, et comme la solution proposée par la commission, d'accord avec le gouvernement est acceptée par la grande majorité des vrais républicains, on arriverait à un résultat dans un laps de temps assez court. Tandis que si on laissait cette question jointe à celle plus générale des associations quelconques—qui donnera nécessairement lieu à de longs débats on retarderait trop une solution que réclame l'intérêt de la République.

Le cabinet Waldeck-Rousseau ne s'opposera pas à la disjonction

en question. Cela explique la rage folle des organes cléricaux français depuis quelque temps, les compromissions et les alliances extraordinaires que les séances de la Chambre, il y a deux mois, ont révélées dans les rangs des saintes milices que M. Méline mène aux barricades pour la défense des Assomptionnistes et de leurs innombrables succédanés !

\*\*\*

Ce que l'on veut enfin sérieusement aujourd'hui en France, c'est l'abolition des biens de main-morte. Depuis plus de dix siècles, le pouvoir royal a cherché à atteindre les biens de main-morte par tous les moyens légaux qu'il a pu trouver. De nombreux édits font foi de ces vains efforts, et ces biens n'ont cessé de croître. C'est au point qu'après la suppression des congrégations par la loi du 18 août 1792, suppression maintenue par un article de la loi organique du 18 germinal an X, les congrégations apparurent de nouveau après le Concordat de 1801 et se reformèrent à la suite des décrets de l'an XII, de 1809 et de 1810.

Et la main-morte eût une vigoureuse renaissance.

\*\*\*

Les cléricaux et les gens à l'esprit étroit reprochent à la Révolution d'avoir supprimé les couvents, aboli les vœux, et confisqué au profit de la nation les biens des gens de main-morte.

Or, il n'est pas sans intérêt de savoir que les idées de la Révolution furent également celles de Louis XIV, qui prescrivit aux gens des biens de main-morte, le 24 décembre 1674, l'obligation de déposer à la Chambre des Comptes l'aveu de leur bien, et cela dans le délai d'un an.

Le préambule de l'édit vaut la peine d'être cité. Le voici :

“ Le désir que nous avons de maintenir le bon ordre dans l'intérieur de notre royaume, nous fait regarder comme un des principaux objets de notre attention, les inconvénients de la multiplication des établissements des gens de main-morte et de la facilité qu'ils trouvent à acquérir des fonds naturellement destinés à la subsistance et à la conservation des familles ; elles ont souvent le déplaisir de s'en voir privées..... Indépendamment même de ces motifs, il arrive souvent que, par les ventes qui se font à des gens de main-morte, les biens immeubles qui passent entre leurs mains cessent pour toujours d'être dans le commerce, en sorte qu'une très grande partie des fonds de notre royaume se trouvent actuellement possédés par ceux dont les biens ne pouvant être diminués par des aliénations s'augmentent au contraire par de nouvelles acquisitions.”

Les rois, même avant Philippe Le Bel, durent soumettre, par de nombreux édits les gens de main-morte à différents droits que nous ne pouvons étudier ici, mais ces prescriptions multiples nous autorisent à

dire que le principe de l'ancien régime était, malgré les solennels privilèges qu'ils s'étaient arrogés, de soumettre les gens d'Église à l'impôt et d'enrayer le développement de la main-morte.

Le gouvernement Waldeck-Rousseau ne veut pas faire autre chose.

\*.\*

Et puisque tous les bigots de la terre ont horreur de la République, qu'ils prennent donc connaissance des Mémoires de Louis XIV ; au moins du passage où ce monarque envoûté par les jésuites, s'adresse à son fils. Ils y liront les paroles suivantes :

“ Vous devez être persuadé que les rois ont la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés aussi bien par les gens d'Église que par les séculiers, pour en user en tout temps comme de sages économes, c'est-à-dire suivant le besoin général de leur État.— En second lieu, il est bon que vous appreniez que ces noms mystérieux de franchises et de libertés de l'Église, dont on prétendra peut-être vous éblouir, regardent également tous les fidèles, soit laïques, soit tonsurés, qui sont tous également fils de cette même mère, mais qui n'exempte ni les uns, ni les autres de la sujétion des souverains.”

D'après ce qui précède, il est difficile de nier que, malgré ses hypocrites mômeries, Louis XIV ne fut un enragé anti-clérical.

\*.\*

Mais laissons là Louis XIV et arrivons à nos jours, c'est-à-dire en l'an 1900.

En cette année qui ferme le XIXe siècle, les biens de main-morte appartenant aux congrégations et associations religieuses forment un total de 48,689 hectares, ou environ 1 milliard, 500 millions de pieds carrés, d'une valeur vénale de 1 milliard 60 millions de francs !

Et notons bien qu'il ne s'agit ici que de la France.

Un gouvernement serait-il excusable de laisser le pays dans une situation économique si précaire, si menaçante même, sous le fallacieux prétexte que les diseurs de chapelets seront furieux de sa louable intervention ?

Non, certes. Ce n'est pas un acte d'hostilité religieuse qu'a proposé M. Waldeck-Rousseau ; c'est un acte de saine politique et de patriotisme éclairé. Puisse son exemple être suivi par les chefs politiques de tous les pays en proie aux vampires qui cachent leur implacable cupidité sous le pavillon trompeur d'une religion dont le fondateur a fait de la pauvreté une vertu de premier ordre.

## HÉROINES !

De tous les innombrables ordres religieux qui couvrent la terre, il n'en est pas qui réunisse autant de tributs d'admiration que celui auquel appartiennent les sœurs dites de charité. Nous trouvons-nous en présence de ces religieuses, nous nous pâmons d'admiration, alors que nous réservons notre indifférence, et même notre mépris, pour la femme du peuple, mal vêtue qui passe, affairée, à côté de nous, dans la rue.

Il est temps de faire justice de cette imbécile engouement et de rendre à César ce qui appartient à César.

Je veux établir d'une façon aussi claire que possible la différence qui existe entre la sœur dite de charité et la mère de famille.

Ces bonnes sœurs recueillent des malheureux, font quelques aumônes et dévouent leur existence au soulagement des pauvres. Ceci est la légende qui auréole leur front.

Mais si d'aventure un journal pieux annonce, à grand coup de tam-tam, qu'une chère sœur vient de partir pour les missions d'Afrique pour aller y cueillir les palmes du martyre ! aussitôt le débonnaire bourgeois sent dans son gilet de flanelle un frémissement incontrôlable l'agiter. Les bonnes femmes lèvent les yeux au ciel ; dans les demeures de ces bourgeois cossus où jamais le mari n'a le droit à la cédille—le père qui se dit libéral, secoue la tête en murmurant : " Ce sont vraiment de saintes filles ! " et les journalistes dégénérés jutent de l'œil et trempent leurs plumes dans leurs larmes.

Il faudrait pourtant en finir avec cette stupide légende de l'héroïsme de ces nonnes. Se dévouer ! Eh ! parbleu, qui donc ne serait disposé à le faire si on avait la vie parfaitement assurée, le logement, la nourriture et le vêtement, si on trouvait le moyen de se débarrasser de tous les soucis, de toutes les tracasseries de la vie.

Il conviendrait un peu d'établir une balance entre ce qu'elles ont et ce qu'elles donnent. Ce qu'elles ont est inappréciable. C'est le repos, c'est l'absence de toute inquiétude, c'est la parfaite sécurité du lendemain. Pour l'obtenir, elles ont lâchement renoncé à toutes les obligations sociales : se défeminisant, par un égoïsme monstrueux et rarement inconscient, elles se sont refusées à la maternité, à la conjugalité. Par pur intérêt, pour n'avoir pas à subir les devoirs qui incombent à tous, elles se sont séparées de l'humanité. Je ne parle même pas des compensations hypocrites qui leur sont dévolues, ni de la chasteté plus que problématique. La vérité, c'est qu'elles ne sont ni épouses ni mères. Qu'elles n'ont à se préoccuper ni de la popote quo-

tidienne, ni du patron exploitateur, ni du propriétaire impitoyable. Elles mangent, elles boivent, elles dorment, béates et tranquilles... Savez-vous bien que tirer l'aiguille dix heures, s'atteler dans une manufacture à une bête en acier, puis rentrer à la maison torcher les enfants, faire cuire des pommes de terre, encourager l'homme dont la patience se lasse, batailler pied à pied contre la misère, savez-vous que tout cela est autrement pénible que de préparer des cataplasmes ou de panser un malade—qui ne vous tient par aucun lien et pour lequel on professe une divine indifférence.

Héroïnes ! allons donc ! L'héroïne, c'est la brave femme qui turbine toute sa vie, qui élève les crapauds, qui pleure sur un berceau, qui s'épouvante du mari blessé, rapporté de l'usine—et qui, quand même, accepte son devoir et le remplit sans faiblir.

Héroïnes, celles-là et charitables glorieusement : car le sou qu'elles donnent, le bouillon qu'elles préparent à la voisine malade, c'est la chair de leur chair et le sang de leur sang.

Celles-là sont véritablement bonnes, parce qu'elles font le bien, non pas machinalement, par consigne, mais par pure bienveillance d'âme.

De quoi donc se privent les frères ou sœurs qui font l'aumône ? Est-ce que cet argent est à eux ? Est-ce qu'ils ne puisent pas dans l'inépuisable caisse de la Fortune cléricale, alimentée par l'exploitation de la bêtise ou de la lâcheté humaines, par la captation, par la vente de cette marchandise menteuse qui s'appelle une part de paradis, par l'escroquerie et l'abus de confiance.

La femme du peuple se prive, elle, pour la plus piètre des aumônes. C'est le morceau de pain de demain qu'elle donne à qui a faim, c'est la robe qui l'empêcherait de grelotter dont elle se prive pour la malade d'à côté...

De quoi se privent ces admirables sœurs ?

Voyez-les passer dans la rue, rondes, dodues, avec de bons vêtements bien chauds. Sous la coiffe, la santé s'épanouie.

Comparez-là, je vous prie, à cette ouvrière qui trotte, trotte, allant à l'atelier ou en revenant.

Celle-là est maigre, hâve, parcheminée, fiévreuse.

Dans le cerveau de l'une, si vous pouviez y lire, vous trouveriez l'insouciance béate, les petites joies mesquines, les jalousies étroites.

Dans la tête de l'autre, une pensée brûle sans cesse, celle du pain quotidien, pour les siens d'abord, pour elle ensuite. Car il faut bien qu'elle mange pour être forte et continuer son dur métier.

La " chère sœur " est malade ! Vite à l'infirmerie. Pas une

minute de retard. Les meilleurs médecins sont à son chevet, on la caline, on la reconforte. On ronronne près d'elle des oraisons, entrecoupées de bonnes paroles.

La voilà sur pied. Elle se retrouve comme devant, avec le gîte et la pâtée. Nul n'a souffert de son impuissance momentanée.

La Femme—l'autre, celle qui n'est pas une sainte, celle qui a mis au monde et allaité des enfants—la Femme, un jour, se sent la tête lourde, les oreilles lui tintent. Elle va encore. Il ne faut pas s'écouter. Ah bien ! ça ne serait pas à faire, d'être malade ! Et la maison !... Elle tombe. On l'emporte à l'hôpital. N'insistons pas sur notre charité sociale. Nous savons ce qu'en vaut l'aune. Au bout d'un mois, elle sort, brisée, épuisée.

Elle revient à la maison ; le mari a dû manger n'importe où, il a dépensé toute sa paye. L'enfant a pâti. Le travail de la femme a manqué. Et du lit de douleur, la pauvre femme retombe sur le lit de misère, avec autour d'elle ce gouffre de la dette qui donne le vertige...

Et pourtant elle ne désespère pas.—Il était temps que tu reviennes, dit le père, tout allait à la débandade !—Elle le sait bien, qu'elle a charge d'âmes, et elle s'efforce, et elle se raidit. Elle reprend le licol, toute heureuse d'ailleurs d'être encore utile à ceux qu'elle aime... et la maison reprend son train-train, la manivelle est redressée, la dette se paye petit à petit et l'homme rasséréné retourne hardiment à l'ouvrage....

Des deux, qu'elle est l'héroïne ? quelle est la sainte ?

JULES LERMINA.

## UN COUSIN DE L'ABBÉ GUYOT

On lit dans la *Gazette Médicale*, de Paris :

“ Il n'est bruit, dans un quartier de Paris, que d'un scandale d'ordre intime dont les détails sont assez scabreux à raconter. Un médecin de quartier, M. le Dr X..., qui soupçonnait sa femme d'infidélité, après avoir simulé un voyage en province, est entré chez lui à l'improviste et a trouvé Mme X. . . en conversation galante avec un ecclésiastique, l'abbé Z. . . , actuellement vicaire dans une église de Paris. Comme pièce à conviction, M. le Dr X. . . , qui a eu avec l'abbé une altercation des plus violentes, a apporté au commissariat du quartier la *soutane de son rival*. On assure que notre confrère a résolu d'intenter contre sa femme une action en divorce. Il n'a que cela à faire ; et ses amis ne peuvent que l'encourager dans cette voie salubre.”

• A la place du cocu, puisqu'il était médecin, nous aurions châtré le drôle.

## RECHERCHE DE LA PATERNITE

Il vient de se faire en France un mouvement sérieux parmi les féministes, dans le but d'obtenir de la législation l'abolition de la disposition légale qui interdit la recherche de la paternité. Voici le texte de la courte pétition qu'ils présentent :

“ Les soussignés demandent énergiquement l'abrogation de l'article 340 du Code Civil, qui interdit la recherche de la paternité, et son remplacement par une loi autorisant cette recherche et la rendant pratiquement possible et efficace.”

Rien n'est plus légitime que cette revendication, et il est étrange que la France n'ait pas depuis longtemps rayé cette loi surannée.

La mesure à intervenir ne nous concerne nullement, et nous nous bornerions à mentionner cette nouvelle sans discuter sur la question, si celle-ci n'était pas d'une nature aussi intéressante, tant par ses conséquences sociales que sa haute moralité.

Ce n'est pas la première fois que l'abolition de l'article en question est réclamée. Il y a huit ou dix ans, M. Gustave Rivet déposa devant la Chambre des députés une proposition en ce sens. Mais comme toutes les mesures réellement utiles et urgentes, celle-ci a été ajournée indéfiniment.

\* \* \*

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux événements divers qui se passent à Paris, se souviennent sans doute du scandaleux procès qui eut lieu, il y a quelques années. Il s'agissait d'une pensionnaire du Vaudeville, Mlle Fériel, poursuivant un jeune homme riche, naguère fort épris d'elle, à la flamme duquel elle avait cédé. Mlle Fériel demandait à la justice de donner un père à son enfant.

Après des débats retentissants et bourrés d'indiscrétion croustillantes, sur lesquels on a chroniqué alors et encore que veux-tu, l'affaire s'est terminée par une transaction, une sorte de compromis entre les deux parties. Le défendeur fit offrir à Mlle Fériel, qui les accepta, cent vingt-cinq beaux billets de mille francs.

Ce dénouement n'apporte aucun élément nouveau aux questions de filiation, de paternité ; il ne peut fournir aucun argument juridique aux adversaires ou aux partisans des réformes à introduire dans le Code à ce sujet. Ici, en effet, aucun arrêt n'est intervenu, ça été une simple transaction à laquelle le bruit qui s'était fait autour de l'affaire a pu ne pas être étranger.

Bien en a pris à Mlle Fériel d'appartenir au monde des théâtres,

d'être une personnalité parisienne ; bien lui en a pris que son procès fut une affaire sensationnelle et fournit matière à potins, à commérages et à chroniques. Mais combien de malheureuses se trouvent dans son cas, ont été plus cruellement abusées, car elles ont su bien moins qu'elle ce qu'elles faisaient, et se débattent contre des difficultés autrement terribles ; combien de pauvres filles séduites et abandonnées à la première annonce d'une grossesse—car, dès qu'il y a anguille sous roche, montard sous cloche, l'amant file et ne veut plus rien savoir—desquelles cependant nul ne s'occupe, nul ne s'inquiète ; auxquelles il est impossible de recourir aux tribunaux ; et qui, enfin, si elles y avaient recours, plaideraient au milieu de l'indifférence générale, n'obtiendraient pas un liard d'indemnité et seraient purement et simplement, en vertu de l'article 340, déboutées de leur demande, avec pertes et fracas.

Pour mettre un terme à la cruauté de situations semblables, ce n'est donc pas assez des bonnes volontés et des compromis assez rare. Il faut de sérieuses réformes, telles que l'abolition de l'article 340 et l'établissement par une loi de la responsabilité morale et pécuniaire de l'homme en matière de procréation.

Nous savons que l'on invoque bien des arguments contre la recherche de la paternité ; mais nous connaissons aussi les arguments qui militent en sa faveur, et ces derniers sont, à notre sens, beaucoup plus forts et plus sérieux que les premiers.

Il y a une anomalie manifeste et monstrueuse entre les articles 340 et 341 du Code civil français. Que dit l'article 340 ? *La recherche de la paternité EST INTERDITE.* Que dit l'article 341 ? *La recherche de la maternité EST ADMISE.*

Ces deux articles qui se suivent, et dont l'un soustrait le père à toutes les charges, tandis que l'autre les impose à la mère, n'est-ce pas là une des plus flagrantes et des plus cyniques iniquités de la loi ? En bonne conscience, il est inouï qu'on ait laissé depuis si longtemps co-exister ces deux dispositions contradictoires. Si l'on veut maintenir la première, il faut abroger la seconde ; si l'on veut conserver la seconde il faut supprimer la première. Mais les garder toutes deux telles qu'elles, cela fait hurler le bon sens et l'honnêteté.

Nous n'ignorons pas la raison que l'on donne pour le maintien de cette inégalité criante. C'est, dit-on, que la maternité est prouvable, démontrable, et que la paternité ne l'est pas.

D'accord. Mais on ne réfléchit pas que le raisonnement s'applique aussi bien à la paternité légitime qu'à la paternité naturelle, celle-là n'est pas plus démontrable que celle-ci. De ce qu'un monsieur est le mari d'une dame, vous concluez que ce monsieur est le père des en-

fants que cette dame met au monde ? Avouez que la déduction n'a rien de rigoureux, que votre conclusion est tout à fait gratuite et discutable ! Mais si vous la tenez pour bonne à l'égard de la paternité légitime, pourquoi ne la tenez-vous pas pour également bonne à l'égard de la paternité naturelle ?

Chacun sait la tendre mère  
Dont il a reçu le jour ;  
Tout le reste est un mystère :  
C'est le secret de l'amour,

dit le couplet final du *Mariage de Figaro*. Rien n'est plus vrai. Légitime ou naturelle, la paternité ne se prouve pas et ne se prouvera jamais. Aussi la paternité légitime n'est elle qu'une présomption légale. Pourquoi ne pas étendre cette présomption à la paternité naturelle ? *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*, dites-vous ? Eh bien, ce principe s'élargira et deviendra celui-ci : *Is pater est quem concubinitus demonstrat*. Car, en matière de filiation, le concubinat vaut les justes noces, l'union libre vaut le mariage. Vous êtes d'ailleurs bien illogiques, puisque vous basez la famille, non sur la maternité, fait prouvable, mais sur la paternité, fait seulement présumable. Il serait plus logique d'attribuer l'état civil à la mère.

Enfin, admettre la recherche de la maternité parce qu'elle est facile, et repousser la recherche de la paternité parce qu'elle est malaisée, c'est en droit une argumentation monstrueuse. Cela équivaut à déclarer qu'on poursuivra les crimes dont les auteurs se seront dénoncés eux-mêmes, mais qu'on ne s'occupera pas de ceux où les coupables auront préféré garder l'anonymat.

Mais ce n'est pas seulement l'article 341 qui est un antagoniste de l'article 340. Celui-ci se combat lui-même dans la suite de sa rédaction. Le principe qu'il pose est si odieux que les fabricants du Code n'ont pu s'empêcher d'y déroger immédiatement. En effet, après avoir dit : "La recherche de la paternité est interdite," ils se sont hâtés d'ajouter :

" Dans le cas d'enlèvement, lorsque l'époque de cet enlèvement se rapportera à celle de la conception, le ravisseur pourra être, sur la demande des parties intéressées, déclaré père de l'enfant."

Il y a plus, il est d'une jurisprudence constante que l'article 205 du Code civil : "*Les enfants doivent des aliments à leur père et mère et autres ascendants qui sont dans le besoin, doit s'interpréter inversement, c'est-à-dire que les parents doivent aussi des aliments aux enfants dans le besoin—et que cet article est applicable même aux enfants adultérins, à l'égard du père.*"

Comment cela est-il possible, puisque : article 340 : *La recherche de la*

*paternité est interdite* ? C'est possible dans certains cas—lors, par exemple, qu'une paternité adultérine est prouvée accessoirement par un mari qui plaide en désaveu de paternité. On trouvera, si l'on est ou rieux, des arrêts en ce sens, dans tous les recueils juridiques.

Ajoutons que l'objection relative aux difficultés que rencontrerait, dans la pratique, l'admission de la recherche de la paternité, tombe d'elle-même devant la remarque suivante : c'est que cette mesure ne serait pas une innovation. En effet, les actions en recherche de paternité naturelle étaient reçues dans l'ancien droit français, sous le nom de *plaintes en gravidation* ; et l'on ne voit nullement que ces plaintes aient été la source de scandales, d'abus ou de difficultés insurmontables.

Les féministes français ont donc parfaitement raison de poursuivre l'abolition de cet article scandaleux. Ils font trop souvent d'absurdes besognes pour ne pas mériter de félicitations lorsque, par hasard, ils s'attachent à une réforme sensée et humanitaire.

---

## 150 MOIS DE PRISON

Le correspondant de Charleroi du *Petit Bleu* écrit ce qui suit, portant la date du 23 décembre 1900 :

“ On vient d'arrêter, à Marchienne-au-Pont, un nommé Leeman Gauthier, né à St-Trond, âgé de 22 ans.

Cet individu, qui fait partie de l'ordre religieux des dominicains, était instituteur dans une école congréganiste.

Là, pendant plus d'un an, il se livra à des attentats répugnants sur les jeunes enfants confiés à sa garde.

Cet individu a souillé ainsi une centaine d'enfants de six à treize ans.

Enfin, la vérité fut connue, les enfants parlèrent, et, malgré les manœuvres cléricales, Gauthier Leeman fut déférée de la justice.

Il comparut, libre, le 19 décembre dernier devant le tribunal correctionnelle de Termonde et fut condamné vingt-cinq peines de six mois de prison pour vingt-cinq attentats à la pudeur nettement établis sur de jeunes garçons âgés de moins de quatorze ans, dont il était le professeur.

Le satyre en soutane, aussitôt le jugement prononcé, prit la fuite, mais les gendarmes l'ont arrêté à Marchienne et l'ont écroué hier à la prison de Charleroi.”

Ah ! le pauvre homme !

## POURQUOI GABRIEL EST APPARU À MARIE SOUS FORME HUMAINE

Nous reproduisons ici un article tiré du "Rosaire de Saint-Hyacinthe," publié par *La Presse* du 1er décembre dernier. C'est un exemple de littérature mystico-érotique, sans danger, paraît-il, pour les jeunes filles aux sens tourmentés.

Pères et mères, abonnez vos filles au "Rosaire" de Saint-Hyacinthe. C'est une publication charmante qui ne peut que les *impressionner délicieusement*.

Lisez et concluez :

Pour venir annoncer à la Vierge Marie le mystère de l'Incarnation du Verbe et lui proposer d'être l'époux de l'Esprit-Saint, Gabriel avait pris une forme visible, revêtu d'une apparence corporelle.

Il suffit de lire le récit—d'exquise fraîcheur—que saint Luc a fait de l'Annonciation pour s'en persuader.

L'Ange entre chez la Vierge, il lui parle par trois fois, puis, lorsqu'il lui a bien expliqué l'objet de sa visite et obtenu son consentement, il se retire : tout ceci indique clairement une apparition visible.

Gabriel se montra donc sous une forme humaine. Et les vieux peintres mystiques, qui ont immortalisé cette scène, n'ont pu nous donner qu'une idée lointaine du charme délicat, de la grâce subtile, de la beauté pure du divin envoyé,

Or, pourquoi donc l'Archange Gabriel est-il visiblement apparu à Marie ? Pourquoi a-t-il ainsi pris une forme corporelle pour venir remplir auprès de la Vierge son rôle sublime ? Nous tâcherons de répondre brièvement à cette question.

### I

Que venait donc faire Gabriel ?

Il venait annoncer, comme prochaine, comme immédiate, l'Incarnation du Verbe divin. Lui, qui avait préludé, vers la fin de l'Ancien-Testament et sur le seuil du Nouveau, à ce mystère, complétait enfin sa mission sublime en venant présider à son accomplissement.

C'était l'heure où les antiques espérances du monde allaient se réaliser. Le Verbe, fils unique de Dieu, allait se faire chair dans le sein de la Vierge, par l'opération de l'Esprit-Saint, et satisfaire le rêve de son éternel amour en s'unissant personnellement notre nature.

Or, en apparaissant corporellement, l'Archange Gabriel donnait en quelque sorte à la Vierge Marie la preuve de la possibilité de ce

mystère même de l'Incarnation du Verbe, qu'il lui révélait, et auquel elle aurait si grande part.

En se faisant visible, lui, pur esprit, en revêtant sa forme immatérielle de l'apparence humaine, il devenait comme le signe de la chose merveilleuse qu'il annonçait : la venue de Dieu parmi les hommes. Marie devait trouver, dans le personnage même qu'elle voyait et qui parlait, un symbole de l'évènement que prédisaient ses oracles.

## II

En second lieu, l'apparition de l'ange à la Vierge, sous forme corporelle, ne pouvait qu'exercer sur elle, à ce moment délicat, une influence heureuse.

La vision, à pareille heure, d'un type de beauté parfaite, la contemplation, à l'instant où le Verbe allait être miraculeusement formé de sa chair et de son sang, d'une créature idéale en qui la pureté des lignes et l'harmonie des formes s'alliaient à une grâce céleste, devait impressionner délicieusement sa sensibilité et avoir un prolongement jusque dans le sanctuaire virginal où l'artiste divin allait modeler le Fils de l'Homme.

## III

En troisième lieu, rien n'engendre la certitude comme ce qui tombe sous les sens. Et il semble que le moyen le plus sûr de faire naître, dans l'esprit et le cœur de la Vierge, la foi au mystère d'amour que Dieu allait opérer en elle, était bien en effet de le lui révéler de vive voix.

En voyant devant elle celui qu'à ses oracles extraordinaires et aux signes manifestes qu'il lui donnait de la divinité de sa mission, elle ne pouvait pas ne pas reconnaître pour le messager d'en haut, comment Marie aurait-elle douté, aurait-elle hésité ?

L'imagination se crée facilement des chimères, et devient trop souvent la victime de ses propres illusions. Combien gémissent d'avoir pris si souvent leurs rêves pour des réalités !

Mais, ce que voient nos yeux, ce que nos oreilles entendent, ne trompe pas. Et vraiment, c'était bien en apparaissant à Marie sous une forme humaine et en conversant avec elle que l'ange pouvait le mieux communiquer avec sa pensée et mettre dans son esprit et son cœur une foi vive aux mystères divins.

FR. A.-H. BEAUDET,  
des fr. prêch. De "Le Rosaire", de Saint-Hyacinthe.

## CUEILLETTE

Nous extrayons de *La Lanterne* de Buies, ces deux petits entre-filets savoureux :

“ Le Grandissime, l'Illustrissime, l'Infaillibilissime, le Gracissime, et le Sime, Sime, Evêquissime de Montréal, est parti pour Rome...-issime.

“ C'est là saison des tempêtes et des ouragans conjurés. Mais semblable à

“ Celui qui met un frein à la fureur des flots

“ Et qui sait des méchants arrêter les complots.”

il se tournera vers l'océan furibond et, de ce geste renversantissime qui en impose à la foule hébétée, il lui commandera de rentrer dans son repos ; il lui fera voir Sa Grandeur qui n'entend pas badinage, et l'abîme soulevé s'affaissera comme un article de l'*Ordre* qui n'a pas été approuvé d'avance.

\*\*\*

“ Monseigneur va à Rome pour voir les trois zouaves canadiens qui ont été faits caporaux et leur faire connaître l'admiration délirante que ces distinctions ont soulevé parmi les Bas-Canadiens.

“ Il dit qu'il se rend au concile ; ce n'est qu'un prétexte. Je connais mieux l'humilité de Monseigneur ; il va à Rome pour fumer une vieille pipe du tabac que le *Nouveau-Monde* a expédié aux zouaves l'autonne dernier, afin qu'on ne dise pas qu'il n'a pas eu sa part de tout ce qui se donne dans son diocèse.”

Le premier entrefilet qui commence le même numéro, est ainsi construit :

“ J'entends dire de ci de là : “ Laissez donc un peu les prêtres tranquilles : toujours le même sujet, cela devient monotone ; il y a tant de choses qui peuvent exciter votre verve ! Variez, variez, si vous voulez rester intéressant.”

“ Je réponds : Voilà trente ans (depuis l'union des deux provinces) que les prêtres du Canada nous abrutissent, et cela sans varier un seul jour, sans cesser un instant, tandis qu'il n'y a que trois mois que je publie *La Lanterne*. Il me reste donc encore 29 ans, huit mois et deux semaines, pour rendre coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent.”

Ne trouvez-vous pas que ces petites citations valent mieux que les larmes de crocodile versés sur Buies par nos grands hommes dans nos grands journaux ?

## PHILOSOPHIE DE POCHE (1)

## L'ÉVOLUTION DES ORGANISMES TERRESTRES

## I

... Nous avons sous la main un livre dont nul ne saurait contester le témoignage, dans lequel est écrite en caractères absolument authentiques l'histoire de la création terrestre, c'est la Terre elle-même qui a gardé dans les couches de terrains accumulées les unes sur les autres les traces des animaux ou des végétaux qui ont vécu, d'âge en âge, à sa surface. Grâce à ce livre, entr'ouvert pour la première fois, dans ce siècle-ci, et qui nous réserve, à coup sûr, bien d'autres découvertes, nous savons déjà, de science certaine, dans quel ordre général ont eu lieu les apparitions successives des espèces végétales et animales existantes à l'heure qu'il est — je ne parle pas de celles perdues en route, qui ne sont pas perpétuées jusqu'à nous. Leurs empreintes et leurs débris, incrustés dans les bancs de pierre qui se sont superposés, nous apprennent que dans les deux règnes les espèces inférieures sont venues les premières à la vie, et qu'ils ont monté ensemble dans une ascension parallèle. Ils se sont perfectionnés simultanément, chacun de son côté, et conservent encore sous les créations supérieures le gros de celles qui les avaient précédées, prolongements persistants des existences dont elles proviennent. Nos prèles et nos fougères ont été les contemporaines des premiers poissons. Les arbres de nos jardins et de nos forêts ont accompagné les animaux venus les derniers, les grands mammifères, nos voisins de conformation, surtout à l'intérieur.

Ce sont là des faits hors de discussion. On peut les ignorer : les preuves sont trop palpables, trop faciles à donner, pour qu'il soit permis de les révoquer en doute. Où le débat peut s'engager, c'est sur le procédé employé par la puissance créatrice à mesure de toutes ces existences reliées entre elles par tant d'analogies, car elles ne sont pas venues au monde toutes seules, c'est bien certain.

Est-elle allée de l'une à l'autre, conservant intégralement dans chaque espèce nouvelle le travail accompli déjà, pour le perfectionner seulement, et l'aura-t-elle aussi amené graduellement au point culminant qu'il devait atteindre ? Ou bien, rejetant à chaque fois son œuvre interrompu, l'aura-t-elle recommencée entière à nou-

(1) Voir la PETITE REVUE depuis le No 16, IIe année.

veaux frais, quand elle avait un perfectionnement à y ajouter ? Sera-t-il sorti de terre, à un moment donné, un chêne avec ses glands, un bœuf orné de ses cornes ? Et que dis-je ? un chêne et un bœuf ? C'est tout le règne végétal et animal qu'il faudrait passer en revue ! Si l'on ne veut pas admettre le passage successif d'une espèce à l'autre, on est bien forcé d'accepter qu'elles auront été fabriquées de toutes pièces, qu'il y aura eu la création à part des sapins, des rosiers et des chênes, celle de la grenouille, du pigeon, du mouton, du rhinocéros et des autres.

Poser ainsi la question, c'est la résoudre. Ce que le plus borné de nos ouvriers ne ferait pas, la force intelligente qui a travaillé par ici ne pouvait pas le faire. Mais il y a une preuve à donner à l'arrêt rendu par le bon sens, une preuve qui me paraît sans réplique. La manière de ne pas être écrasé par elle, c'est de passer à côté.

Ce travail progressif et continu de la nature, dont la donnée est si raisonnable, elle le reproduit en permanence sous nos yeux, dans toutes ses créations à la fois, chaque être nouveau qui entre dans la vie étant une création nouvelle, soumise à la loi de son espèce, et qui la recommence pour son compte individuel. Toutes débutent, comme je l'ai dit plus haut, par la cellule gélatineuse, et suivent invariablement la marche première de son évolution jusqu'au point où elle s'est arrêtée dans l'espèce. Le poisson commence par être un mollusque dans son œuf, la grenouille un poisson dans le sien. Mieux que cela, quand elle en est sortie, elle reste impudemment poisson au grand air, jusqu'à ce que le développement tardif de ses poumons l'ait délivrée des branchies. Le mammifère a le cœur du reptile dans le ventre de sa mère. L'aspect général du fœtus de la poule, à son huitième jour d'incubation, est celui du fœtus de la tortue, à la sixième semaine de sa mise en marche. Le fameux problème, insoluble autrement, du débat de priorité entre l'œuf et la poule, tombe de lui-même avec l'évolution. La première poule est sortie d'un œuf pondu par un être qui n'était pas encore la poule, dont l'enfant l'est devenu dans son œuf. Le passage se sera fait par étapes, naturellement.

Passez en revue, d'autre part, la série des cerveaux, de l'araignée à l'homme.

Le premier commence par rappeler de loin ce que sera plus tard cet organe, d'une importance si capitale dans l'animalité. Mieux dessiné, avec des écarts capricieux dans les poissons et les reptiles, le type se fixe définitivement dans les oiseaux. Le cervelet accentue nettement ses replis à la base des deux lobes du cerveau qui perdent, pour ne plus les revoir, leurs accessoires antérieurs. C'est désormais

un progrès acquis, sur lequel on ne reviendra pas ; et d'espèce en espèce, à commencer par les mammifères inférieurs, l'organe va toujours s'acheminant vers la forme définitive qu'il atteindra dans l'homme, chaque nouveau coup de pince de l'artiste mystérieux ajoutant un détail de plus, qui persiste ensuite jusqu'à la fin. Mettez en regard un cerveau d'homme et un cerveau de singe papion, vus tous les deux sur leur face interne, le regard d'un anatomiste y trouvera bien vite les différences ; mais les ressemblances n'ont pas besoin d'un observateur exercé : elles sautent aux yeux du premier venu.

N'y a-t-il pas là l'indice irrécusable d'une œuvre conservée soigneusement pendant toute la durée du travail, avec des améliorations successives à chaque reprise, sans qu'aucune espèce, pas même la nôtre, soit en droit de se vanter que l'organe qui lui est commun, à peu de choses près, avec ses voisins d'en bas, ait été conçu et fabriqué exprès pour elle.

Que parle-t-on du singe comme un ancêtre répudié par l'homme ? Il s'agit bien ici vraiment du singe ! L'espèce que l'homme a continuée avait ses premiers antécédents bien au-delà du lézard, qui est déjà un animal très perfectionné. Chacun de nous, qui plus est, a passé comme elle par toutes les étapes intermédiaires qu'ont traversées ses derniers compagnons de route. Inutile de la chercher maintenant de leur côté, puisqu'elle est devenue l'homme.

Que faire à cela ? C'est un orgueil déraisonnable de se révolter contre la loi manifeste de toute la création terrestre, de toutes celles des autres mondes, bien certainement. Aurions-nous la prétention, par hasard, qu'il ait été fait exception en notre honneur ? Qu'y gagnerions-nous ?

On aurait assurément fort scandalisé Louis XIV en lui disant qu'il descendait d'un boucher de Paris, souche des Capétiens. Cela n'aurait pas empêchée sa lignée royale, déjà sept fois séculaire, d'avoir, si la légende est vraie, ses origines premières dans une boutique.

## II

Donc, il est entendu que nous admettons l'évolution des organismes terrestres. Etudions ses lois.

Il y en a deux que nous connaissons déjà, que nous retrouvons ici, manifestement en jeu.

Si la cohésion agissait seul sur les atomes, l'immobilité règnerait en maîtresse absolue dans les corps. Si le calorique n'y rencontrait pas de contrepois, il emporterait leurs éléments dans l'espace. La

combinaison de ces deux forces y sauvegarde à la fois la stabilité et le mouvement. Il en est de même ici.

L'attraction qui enchaîne l'être organique à son point de départ, qui le rattache à ses ancêtres, s'appelle l'atavisme — *atavus*, ancêtre. — C'est sa loi de stabilité.

L'expansion qui l'emporte en avant, et détermine ses modifications, est la loi de son progrès.

Par elle, le perfectionnement arrive, par l'atavisme, il se transmet de l'ancêtre à ses descendants, finit par créer l'espèce nouvelle dans laquelle il se fixe et devient, sans se séparer de sa base première, une base nouvelle sur laquelle s'implanteront les perfectionnements à venir. Nous venons d'en avoir un exemple dans l'histoire du cerveau.

Des monstruosité accidentelles, pour prendre le mot dans son sens scientifique ; le pendant, si vous voulez, de nos hommes de génie ; des individus privilégiés chez lesquels un écart s'est produit, les circonstances aidant, qui enrêchissent en eux-mêmes le type de leur espèce, et font souche : on ne peut guère se représenter autrement la marche ascendante de l'évolution organique. Elle aurait pu se faire successivement dans toutes les espèces, alors que leur type n'était pas encore suffisamment fixé par une durée suffisante de la transmission atavique ; et pour chaque espèce dans plusieurs individus prenant, chacun de leur côté, des routes divergentes. Comment retrouver maintenant la filiation directe des espèces actuelles, et dresser leur arbre généalogique ?

C'est bien la comparaison d'un arbre qui vient tout d'abord à l'esprit quand il veut se représenter l'ensemble de la création organique, d'un arbre qui monterait droit, comme le sapin, lançant circulairement des branches latérales, en communauté d'origine à leur point de départ, distinctes et sans contact à leurs extrémités. La pousse extrême de la tige centrale s'élancerait au-dessus du dernier anneau.

Où la comparaison pêche, c'est que l'on ne parvient pas à retrouver la ligne apparente de ce tronc commun, montant droit jusqu'à sa pousse terminale, qui serait l'homme. Le procédé employé semble avoir été différent. De ces branches latérales dont les extrémités sont autant d'impasses, partent des rameaux ascendants, générateurs des branches supérieures. Tout cela se croise et s'entrecroise en un fouillis inextricable, si bien que c'est plutôt à l'image d'un treillis pyramidal, d'une végétation en touffe qu'il conviendrait de s'arrêter. On en voit bien la base et le sommet ; mais on se perd dans l'enchevêtrement quand on essaie de monter de l'une à l'autre.

Tout au plus peut-on entrevoir ça et là quelques points de transition possible dans ce qui nous reste de tant de créations successives dont beaucoup ont disparu — les découvertes encore si incomplètes de la géologie, une science née d'hier, l'attestent déjà suffisamment.

La lamproie qui a le sucoir de la sangsue, et dont la colonne vertébrale n'est qu'à demi formée, est un témoin facile à reconnaître du passage du mollusque au poisson. Celui du batracien au reptile se laisse voir assez clairement dans la salamandre, dont l'espèce aquatique touche à la grenouille, l'espèce terrestre au lézard. De la couleuvre à l'anguille qui s'en va dans l'herbe, il n'y a qu'un pas. La couleuvre pourrait bien venir d'une anguille sortie de l'eau, qui n'aurait pas retrouvé son chemin ; et ceux qui l'ont baptisée les premiers : anguille de haie, pour s'autoriser à la manger, n'avaient peut-être pas tout à fait tort. Qu'un phoque soit devenu la loutre, et une loutre le chat, qui a conservé le goût du poisson, quoi d'impossible ? De même pour le morse, un cousin du phoque, dont une espèce, le lamantin, remonte les grands fleuves de la région tropicale, et se nourrit de végétaux. Qui a vu l'hippopotame aplatisant à terre sa masse informe et huileuse, n'éprouvera pas grand embarras à voir là le descendant d'un lamantin. L'embarras est plus grand assurément de le faire surgir à neuf du limon des fleuves, comme ces rats dont les vieux Egyptiens avaient parlé jadis à Hérodote, prétendant les avoir surpris en voie de formation dans le limon du Nil, moitié rats, et moitié boue.

Je pourrais trouver encore d'autres similitudes ; mais le problème de l'évolution totale n'en serait pas mis au clair pour cela. Il suffit qu'on la juge forcée, de par l'impossibilité de s'en passer.

Il faut bien se dire, du reste, que ce travail de la Terre, enfantant ses organismes, a dû se faire sur tous ses points, en commençant selon toute apparence par ses pôles, ramenés les premiers au degré de refroidissement voulu pour permettre à leurs éléments, si volatils de se constituer à poste fixe ; et que, d'une région à l'autre, la nature du sol et les conditions atmosphériques auront déterminé des créations sur le même type général. Il n'est guère admissible qu'il y ait eu sur la terre un premier bœuf, un premier cheval, un premier chien, pères officiels de tous les autres. Chaque région aura eu, d'âge en âge, sa faune et sa flore autochtones, issues des espèces locales antérieures ; et c'est ainsi que les types spéciaux actuellement à l'Amérique se retrouvent dans les fossiles de leur contrée.

Voilà bien des explications qui n'expliquent pas grand'chose, je suis le premier à le reconnaître. Le seule explication dont mon esprit puisse se contenter est celle qui répugne si fort aux orgueilleux. Il y

a sous tout cela un plan qui se déroule, une poussée irrésistible, préméditée. C'est forcé aussi, de par l'impossibilité de s'en passer.

La transformation des organismes demeure inexplicable sans la donnée d'une loi qui l'aurait régie, d'une puissance créatrice qui aura mis la main à la fabrication des organes. La lutte pour la vie peut bien nous donner la raison de la disparition des espèces ; elle ne nous donne pas de celle de leur apparition. La sélection non plus. De qui l'être privilégié tient-il son privilège ? Que le sang cesse de fabriquer l'œil, où il n'est plus appelé, dans certains reptiles et certains poissons, de générations en générations, à l'obscurité permanente des cavernes souterraines ; que l'effort pour l'existence ait déterminé le développement d'un organe, au détriment d'un autre dont il absorbait la nourriture : cela se comprend. Ce qui ne se comprend pas sans l'intervention d'une loi directrice, c'est comment le sang avait pu fabriquer l'œil ; comment les deux organes, l'un enrichi, l'autre appauvri, s'étaient élaborés à l'état normal. Et dans cette merveilleuse série des cerveaux que j'ai fait passer sommairement sous vos yeux, de quel droit irait on prétendre que c'est l'intelligence, toujours croissante d'espèce en espèce, qui a développé le cerveau et non pas le développement du cerveau qui a fait croître l'intelligence ? Ne serait ce pas mettre la charrue avant les bœufs, le produit avant le producteur ? Alors, pourquoi le cerveau s'est-il développé ?

On ne la voit pas cette puissance créatrice. Voit-on l'électricité de la pile dans le baquet galvanoplastique ? Qu'importe ? puisqu'on voit l'objet accroché au pôle négatif se couvrir du métal apporté par le courant électrique. A l'œuvre, dit le proverbe, on connaît l'artisan. Puisque l'œuvre est là, il faut bien que l'artisan soit quelque part. Dire que l'on doit s'en tenir à l'œuvre, et qu'il est vain de s'occuper d'autre chose, c'est commode, mais insuffisant, je ne dis pas pour le penseur, pour le simple curieux. L'on aura beau faire fi de la curiosité humaine, c'est un privilège de l'espèce auquel on ne la fera pas renoncer. Elle lui a trop d'obligations !

Je me figure un ignorant, n'ayant jamais entendu parler de la vapeur, qui verrait pour la première fois passer devant lui une locomotive emportant son train à toute vitesse. On rirait de lui s'il allait sans se soucier de la vapeur qu'il ne voit pas, faire honneur de cet entraînement au mécanicien et au chauffeur qu'il voit sur la locomotive. Celui-là n'aura pas le droit d'en rire qui fait honneur de l'entraînement de la création organique l'influence des milieux, à la sélection, à la lutte de la vie, à l'effort pour l'existence.

Comme le mécanicien et le chauffeur, tous ces agents, commissionnés par la nature, ont pu accélérer le mouvement, le modérer, l'arrêter

même : ils ne l'ont pas produit. Ils étaient, et sont encore à la puissance invisible qui a emporté la création organique dans son mouvement ascendant, ce que les autres sont à la force renfermée dans leur monstre de fer, des auxiliaires subordonnés, avec un rôle à jouer réel en fait, mais essentiellement secondaire.

Libre après cela à l'imitateur de notre ignorant de faire abstraction quand même de la force cachée qu'il ne peut pas s'expliquer, du mystère qui lui déplaît ; mais, pour être logique, il devrait s'abstenir jusqu'au bout, et laisser là une explication qui n'explique rien. Mieux vaut encore s'assoier, de guerre lasse, au pied d'un mur, que de le déclarer, franchi, quand on reste devant.

Pour en finir avec cette question si grave de l'évolution des organismes terrestres, et de la puissance mystérieuse qui aura dû présider à ses phases successives, qui doit présider encore au maintien des résultats acquis dans chaque espèce — une face de la question qu'on perd trop légèrement de vue — il faut que je fasse ici ma confession.

Une chose me troublait dans le regard jeté sur l'ensemble de la création dont nous sommes, c'était les imperfections que la raison y découvre, les essais avortés dont fait foi l'inspection des couches révélatrices de la surface du globe, les êtres incomplets qui se sont perpétués jusqu'à nous, et qui semblent n'attendre que l'heure de disparaître. Une nature qui hésite et s'essaie, la grande nature naturante de Spinoza, cela ne cadrerait pas dans mon esprit avec l'idée qu'on doit se faire de la loi suprême, infaillible, universelle, préposée au gouvernement de l'univers, avec l'idée du dieu inaccessible que la raison réclame, même dans l'espoir de l'atteindre. L'infaillible ne peut pas essayer, et s'y reprendre à deux fois. La conception d'une délégation donnée aux astres, aux dieux secondaires, pour présider eux-mêmes à leurs créations personnelles, cette conception, qui peut sembler étrange au premier abord, a l'avantage de mettre l'esprit à l'aise sur les imperfections.

Dieu est Dieu, et la terre est son prophète, elle et les astres, bien entendu. Des astres créateurs autonomes, dans la mesure de liberté que comporte leur titre supérieur, les États-Unis de l'univers, sous le frein nécessaire de la loi universelle, cela donne droit à l'imperfection, en sauvegardant l'idée de la perfection absolue.

Elle nous écrase, cette idée ; mais, pour reprendre le mot de Pascal, en le transformant, il est beau d'être écrasé par elle. C'est le signe qu'on la conçoit.

JEAN MACÉ.

## LE DÉLUGE UNIVERSEL

Il y a quelques semaines, je discutais avec un curé de mes connaissances et nous en vîmes, je ne sais trop comment, à parler du déluge et de la blague de l'arche de Noé.

Comme je n'entends pas vous parler seulement de notre clergé, de ses vices et de son amour de l'argent, je vais consacrer quelques pages à vous développer la thèse que je n'ai fait qu'effleurer en compagnie de mon révérend. Celui-ci m'écouta tout abasourdi et, ignorant comme la plupart des siens, il ne put trouver un seul mot, un seul chiffre, un seul argument pour me confondre ou au moins pour me combattre.

D'abord, je prétends qu'il n'y a pas eu de déluge universel et, en supposant qu'il y en ait eu un, l'eau n'aurait jamais pu atteindre le sommet des plus hautes montagnes en quarante jours. Le point le plus élevé du globe est un pic de l'Himalaya, le *Gaorisankar*, dont la hauteur est de 26,520 pieds. Pour atteindre aussi haut, en 40 jours, il eût fallu que chaque jour il tombât 675 pieds de pluie.

La pluie étant produite par l'évaporation des eaux marines et fluviales, peut-on concevoir qu'elles aient pu augmenter d'une façon aussi colossale ? Et puis les eaux n'auraient pu que changer de cours et non amener un déluge universel comme le prétend la Bible.

Le déluge universel est la plus colossale des absurdités bibliques.

Mais comme ce n'est pas ce point que j'entends aborder sérieusement aujourd'hui, j'arrive à la monumentale blague de l'arche de Noé.

Tenez-vous bien !

“*Genèse*, VI, 14. Dieu dit à Noé : Faites-vous une arche de bois de cyprès : vous y ferez des loges et vous l'enduirez dedans et dehors d'un enduit convenable.—15. Et voici comment vous la ferez : Elle aura 300 coudées de long, 50 de large et 30 de haut.—16. Vous donnerez du jour à l'arche ; le comble qui la couvrira sera haut d'une coudée ; vous mettrez la porte de l'arche au côté ; vous ferez un étage en haut, un au milieu, et un troisième.”

Il y avait deux sortes de coudées, à savoir, la coudée ordinaire qui égalait 18 pouces, et la coudée royale qui valait 21 pouces. Cette dernière était en usage chez les Égyptiens, les Hébreux et les Chaldéens. Il suit de là qu'en prenant la coudée royale pour mesure, l'Arche de Noé avait 525 pieds de long, 88 pieds de large, et 52 pieds de haut y compris la hauteur du comble.

Cette grande maison de bois n'avait que deux ouvertures : une porte en bas, une fenêtre en haut. Lorsque Noé fut entré dans l'arche, c'est Dieu lui-même qui verrouilla la porte au dehors.

“ *Genèse* VII, 16. Et le Seigneur l’y enferma par dehors.”

Quant à la fenêtre, elle resta fermée pendant plus de dix mois. Ce n'est qu'au bout de ce temps que Noé l'ouvrit pour laisser échapper le corbeau

“ *Genèse*, VIII, 5. Cependant les eaux allaient toujours en diminuant jusqu'au dixième mois ; au premier jour de ce mois, le sommet des montagnes commença à paraître.—5. Au bout de 40 jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche.—7. Et laissa aller le corbeau.

“ *Genèse*, VI, 18. Dieu dit à Noé : Vous entrerez dans l'arche, vous et vos fils, votre femme et les femmes de vos fils avec vous.—19. Vous ferez entrer aussi dans l'arche des animaux de toute espèce, deux de chacune, un mâle et une femelle, afin qu'ils vivent avec vous ; —20. De chaque espèce des oiseaux, de chaque espèce des animaux, de chaque espèce de ce qui rampe sur la terre ; de toute espèce, il en entrera deux avec vous dans l'arche, afin qu'ils puissent vivre.”

Dans le chapitre suivant de la *Genèse*, le Seigneur ordonne même de faire plus : “ *Genèse*, VII, 2. De toute espèce des animaux purs, prenez en sept couples ; de chaque espèce des animaux impurs, prenez-en un couple.—3. Quant aux oiseaux du ciel, prenez-en aussi sept couples, afin d'en conserver la race sur la terre.”

Je me contenterai de la première prescription. Noé exécuta les ordres du Seigneur : “ *Genèse*, VII, 14. Tous les animaux sauvages selon leur espèce entrèrent dans l'arche avec Noé et sa famille ; tous les animaux domestiques selon leur espèce, tout ce qui se meut sur la terre selon son espèce, tout ce qui vole, chacun selon son espèce, tous les oiseaux et tout ce qui s'élève dans l'air.—15. Tous ces animaux entrèrent avec Noé dans l'arche, deux à deux, mâle et femelle, de toute chair vivante et animée.”

Voyons maintenant à quel nombre approximatif se montait le total des habitants de l'arche, tant hommes qu'animaux :

1° Noé et sa famille, en tout, 8 personnes ;

2° D'après la classification de Cuvier, aujourd'hui assez incomplète par suite des découvertes modernes, les grands mammifères à eux seuls donnent 127 espèces ; en comptant les autres, à l'exclusion des mammifères marins, on a en chiffres très modérés environ 155 espèces.

Comme chaque espèce était représentée dans l'arche par un mâle et une femelle, on a, soit 254 individus, soit 300 individus ; d'après la *Genèse*, c'est ce dernier chiffre qu'il faut prendre, puisque nulle espèce d'animal n'est exclue de l'arche.

Notons en passant que dans ce nombre de 300 se trouvent 4 éléphants, 8 rhinocéros, 2 hippopotames, 2 girafes, 4 chameaux, 4 lamas,

16 bœufs et 12 chevaux, ânes, zèbres, etc., 28 cerfs, daims, rennes, etc.; 40 antilopes, tous animaux qui exigent un assez large emplacement; sans compter les tigres, les ours, etc.

3° D'après la classification du savant naturaliste Ch. Bonaparte, le nombre des espèces d'oiseaux s'élève à 7,000. Comme chaque espèce était représentée dans l'arche par un mâle et une femelle, cela fait 14,000 oiseaux; parmi eux, les vautours, les aigles, les buses, les condors, etc.

4° D'après les classifications modernes, les Reptiles et les Batraciens comptent au moins 130 espèces; cela fait 260 individus qui étaient entrés dans l'arche. Parmi les reptiles, notons les crocodiles, qui atteignent une longueur de 15 à 25 pieds, les pythons qui ont les mêmes proportions, et les énormes boas, qui ont jusqu'à 30 à 40 pieds.

Je m'abstiendrai d'énumérer les invertébrés terrestres que fourniraient l'embranchement des Mollusques et celui des Articulés. Et cependant les chiffres des seuls insectes ne sont pas à dédaigner. D'après le docteur Sharp, on peut estimer à 2 millions le nombre des espèces d'insectes actuellement existants; sur ce nombre, il y en a déjà eu 200,000 scientifiquement décrits avec le nom d'espèce, de genre, etc.

Récapitulons le nombre des habitants de l'arche :

Noé et sa famille .....	8
Mammifères .....	300
Oiseaux .....	14,000
Reptiles et Batraciens.. ..	260

Total..... 14,568

Ainsi Quatorze mille cinq cent soixante-huit individus, dont plusieurs mesuraient 30 pieds de long et avaient des proportions gigantesques, habitaient une maison en bois qui avait 525 pieds de long, 88 de large et 52 de haut. Le contenant était plus petit que le contenu !

En outre, dans cette maison en bois, tout était clos; la seule lucarne qui existait était située dans le toit, au-dessus du troisième étage. Cette lucarne n'a été ouverte par Noé qu'au bout de dix mois. Il s'ensuit que, pendant dix mois, quatorze mille cinq cent soixante-huit individus sont restés enfermés dans les trois étages d'une maison de bois ayant 525 pieds de long, sur 88 de large et 52 de haut, sans lumière et sans air ! Pas un n'a été malade.

“ Genèse, VI, 21. Dieu dit à Noé : Prenez avec vous tout ce qui peu se manger, et portez-en dans l'arche pour votre nourriture et pour celle des animaux.—22. Noé accomplit exactement tout ce que Dieu lui avait commandé.”

D'après la Bible, la nourriture des hommes, à partir de la Création jusqu'à la sortie de l'arche, a été exclusivement végétale ; c'étaient les céréales, les graines des légumineuses et les fruits des arbres qui servaient uniquement à l'alimentation.

“ *Genèse*, I, 29. Dieu dit encore : Je vous ai donné toutes les plantes qui portent leur graine sur la surface de la terre (céréales et légumineuses), et tous les arbres fruitiers qui renferment en eux-mêmes leurs semences, pour servir de nourriture.”

Quant aux animaux sans exception, leur nourriture fut également végétale ; c'est l'herbe verte qui servait à leur alimentation.

“ *Genèse*, I, 30. Mais pour toutes les bêtes de la terre, pour tous les oiseaux du ciel et pour tout ce qui rampe sur la terre, et qui est vivant et animé, je leur ai donné toutes sortes d'herbes vertes pour leur servir de nourriture. Et cela fut ainsi.”

C'est seulement après la sortie de l'arche que Dieu permit aux hommes de se nourrir de chair animale : “ *Genèse*, IX, 3. Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement ; je vous donne toutes ces choses comme je vous avais donné les légumes et les herbes.—4. Mais vous ne mangerez point du sang des animaux qui est leur vie.”

Il résulte de ces textes que Noé s'est approvisionné de céréales et de fruits pour lui et sa famille, et de foin pour les animaux.

Quelle est la quantité de céréales, de fruits et de foin que Noé a dû emmagasiner dans l'arche pour subvenir à la nourriture de tous ses habitants durant une année ?

Chaque membre de la famille de Noé devait consommer par jour au moins 2 livres de grains sous forme de pain et 3 livres de fruits. Etant donné le peu de principes nutritifs que, par rapport au même volume de viande, renferment les fruits et même le pain, les 4 livres représentent une faible ration pour une journée.

Les membres de la famille étant au nombre de 8, on a 32 livres de pain et de fruits par jour, soit au bout de 365 jours : 11,000 livres ; en chiffres ronds 12,000. Noé a donc dû emmagasiner dans son arche environ 12,000 livres de grains et de fruits.

Parmi les Mammifères on compte environ 80 espèces d'animaux herbivores ; parmi ces espèces se trouvent les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les tapirs, les chameaux, les girafes, les cerfs, les chevaux, les antilopes, les moutons, les bœufs, les chèvres, etc. Ces 80 espèces étaient représentées dans l'arche par 160 individus. En accordant à chacun 2 bottes de foin en moyenne par jour, ce n'est pas beaucoup, lorsqu'on songe à la grandeur des animaux qui composent ces espèces. Deux bottes de foin par jour pour chacun des 160 individus font 320 bottes par jour ; pour un an, 116,500 soit en chiffres ronds

117,000 bottes de foin. Noé a donc dû emmagasiner dans son arche au moins *cent dix-sept mille* bottes de foin pour la nourriture des mammifères herbivores, non pas de tous, mais seulement des grandes espèces.

Quelle quantité de foin peut consommer par jour un lion, un tigre, un ours, un singe, etc. ? Le problème est insoluble ; jamais, en effet, un lion, ni un tigre, ni un ours, ni un singe n'ont mangé de foin ; ils n'en mangeront jamais.

Quelle quantité de foin pouvait consommer par jour les 14,000 oiseaux renfermés dans l'arche ? Autre problème insoluble ; on pourrait évaluer en boisseaux de blé la quantité que consommeraient par an certaines catégories d'oiseaux : mais comment évaluer en foin ou en grains la nourriture des oiseaux de proie, aigles, vautours, éperviers, etc., lesquels ne se nourrissent que de viande ?

Quelle quantité de foin peuvent consommer par jour les Reptiles et les Batraciens ? Les crocodiles, les couleuvres et ces énormes ophiidiens qu'on nomme boas, pythons, ne se nourrissent que de chair et même de proies vivantes exclusivement. Il est donc impossible d'estimer la quantité de foin qui eût été nécessaire pour la subsistance de ces reptiles durant toute une année.

Au surplus, ces évaluations, s'il était possible de les faire, n'ajouteraient pas grand'chose à la démonstration ; celle-ci est déjà faite par les chiffres qui précèdent.

En résumé, l'arche de Noé renfermait les habitants et les approvisionnements suivants :

Noé et sa famille.....	8
Mammifères .....	300
Oiseaux .....	14,000
Reptiles et Batraciens.....	260
	<hr/>
Total.....	14,568
Livres de fruits et de grains.....	12,000
Nombre de bottes de foin.....	117,000

Sont omises les quantités de nourriture que devait contenir l'arche pour alimenter les couples de 50 espèces de mammifères, 7,000 espèces d'oiseaux et 130 espèces de Reptiles et de Batraciens.

Ces 14,568 individus, ces 12,000 livres de grains et de fruits destinés à la nourriture de la famille de Noé, ces 117,000 bottes de foin destinées à la nourriture des grands mammifères herbivores, et toute la nourriture impossible à déterminer qu'exigeaient les autres mammifères terrestres, tous les oiseaux et tous les reptiles ; bref, toute cette

colossale agglomération d'individus et de provisions était logée dans une maison en bois longue de 525 pieds, large de 88 pieds et haute de 52 pieds.

En outre, tous ces individus, entassés au milieu de monceaux de grains et de foin, sont restés pendant dix mois entiers dans cette étroite maison sans lumière et sans air.

Le simple rapprochement de tous ces détails dispense de tout commentaire. Il est clair comme le jour que le récit biblique du déluge et, au point de vue de l'arche et de ses habitants, aussi dénué de valeur historique que l'était la submersion des plus hautes montagnes au bout de 40 jours de pluie.

La conclusion qui s'impose avec une puissance irréfragable est la suivante : Le déluge biblique n'est pas un fait historique, c'est une légende, un mythe.

LE LISEUX.

## LES FEMMES ET L'ÉGLISE

Il existe un prélat féministe... en Amérique : c'est M. Spalding évêque de Peoria.

Il vient de lancer une lettre pastorale sur le thème biblique :

Les femmes, les femmes !

Il n'y a que ça !

Parce que l'âme de la femme est revêtue d'un manteau lumineux, parce que sa beauté est un foyer d'amour, faut-il conclure qu'elle doit être moins élevée que l'homme, dont l'âme égale est revêtue d'une lourde chape de plomb ?

La beauté des traits, et par-dessus tout celle de l'expression, ce rayonnement visible de la lumière d'âme, est rehaussée par la culture intellectuelle... Pour la créature humaine, se développer dans tous les sens est le moyen de ressembler à Dieu : donc, il est bon que la femme développe toutes ses facultés en harmonie et en plénitude...

La délicate structure du corps de la femme cessant d'être une disgrâce devient le vêtement et le symbole de son excellente morale...

Cependant l'éducation de la femme ne doit pas devenir politique, parce qu'il ne faut pas précipiter cet être charmant « dans le gouffre des passions égoïstes et des excitations grossières... »

Bravo, l'évêque !

Maintenant, un bon conseil : mariez-vous, et plus vite que cela !

## CAUSERIE PIEUSE

Nous lisons dans *La Chronique* de Bruxelles, l'article suivant dont nous nous ferions scrupule de priver nos lecteurs.

On se rappelle sans doute que des journaux catholiques ont dernièrement entamé une campagne contre certaines entreprises mercantiles exploitant sans pudeur la superstition et la crédulité humaines.

Il fallait que le mal fût bien grand pour que pareille protestation se fit entendre.

Où commence, en effet, le charlatanisme, où finit le culte ?

Voici, par exemple, une circulaire que reçoit *La Chronique*. Elle nous apprend que Notre-Dame de Lourdes vient de joindre à la production incessante de miracles reconnus officiellement par l'Eglise, un commerce de nature plutôt profane : elle vend des gilets de flanelle.

Vous en doutez ?

Lisez le prospectus :

### DOUBLE PLASTRON HYGIÉNIQUE

DE LOURDES

créé par *Emile Lacambra*, maître de chapelle du Cercle catholique de Pau  
Marque déposée

Le double plastron hygiénique de Lourdes se recommande tout particulièrement par son côté religieux et par ses qualités hygiéniques.

Très heureusement inspiré, son fondateur l'a orné d'un écusson en soie blanche, sur lequel se détache une belle gravure représentant la vue de la basilique de Lourdes et la scène de l'apparition de la Vierge.

Cet écusson porte en exergue l'invocation suivante :

Notre Dame de Lourdes, Vierge miraculeuse, protégez-nous !  
Santé des malades, guérissez-nous !

Le prospectus explique que cette invocation, autant que la qualité de l'étoffe dont est fait le plastron, préserve et guérit de tous les maux, et spécialement les pleurésies, rhumes, pneumonies, fluxions de poitrine, etc.

Mais comme la Foi ne suffirait peut-être pas à attirer assez d'acheteurs, le "fondateur" du plastron de Lourdes fait appel aux sentiments de coquetterie profane :

D'une forme gracieuse et toute nouvelle, le double plastron hygiénique de Lourdes est composé d'un tissu spécial dit "Peau d'agneau des Pyrénées ;" ce tissu porte sur les deux faces un duvet très doux et très moelleux, dont l'action est des plus bienfaisantes.

Vient enfin l'avis traditionnel :

“ Méfiez-vous des contrefaçons.”

La réclame porte le timbre humide d'une maison de Louvain, dépositaire pour la Belgique pour ce nouvel objet de toilette et de culte

\* \*\*

Mais voici le bouquet.

Un brasseur éprouvait le besoin d'un “ réfrigérant ” — un appareil à eau, pour rafraîchir la bière, pas autre chose.

Mais sa commune n'étant pas déservie par les sources du Bocq, (Vive Ten-Noey, monsieur !) le brasseur eut l'idée de creuser un puits :

Sans eau, je n'aurai pu brasser cette année-ci. Mon embarras était d'autant plus grand que nulle part dans le village, il n'y a des puits produisant beaucoup d'eau. J'eus alors recours au grand saint Joseph, et sept dimanche de suite, j'allai communier en son honneur, le priant de m'accorder cette faveur pour sa fête. Je promis, si elle m'était accordée, de la faire relater dans la “ Revue du culte perpétuel.”

Mais, cette fois, le succès de l'eau se faisaient également attendre Notre drasseur persista : il retourna à l'église, alors . . .

sans que j'eusse rien dit, les ouvriers, poussés comme par une force invisible, reprirent d'eux-mêmes le travail et continuèrent à creuser pour faire un dernier essai. Ils ne s'expliquaient pas eux-mêmes pourquoi ils avaient repris leurs outils, une nouvelle recherche étant inutile. Quels ne furent pas mon étonnement et ma joie quand, en rentrant de la messe, je m'approchai du puits. L'eau jaillissait en si grande abondance, que l'on était obligé de l'épuiser à mesure qu'on descendait les briques pour la maçonnerie.

La brochure n'ajoute pas que l'on découvrit la Vérité au fond du puits.

Il est probable que la pauvre aura pris la fuite, sa nudité pouvant offusquer les dévots.

\* \*\*

Nous voudrions connaître l'avis des catholiques sincères sur ces extravagances. Nous sommes convaincu que plus d'un prêtre les condamne. Mais que peuvent-ils faire ? Ne sont-ils pas prisonniers des bigots.

Au christianisme “ pur et simple,” à la religion du Christ, se sont ajoutées, comme de malsaines excroissances, tant de superstitions, tant de spéculations, que les croyants eux-mêmes, pour qu'ils soient saints et honnêtes, se scandalisent et jettent un cri d'alarme. celui où il est trop tard : les marchands ont accaparé le temple.

## SUSPENSION

Nous donnons avis à nos lecteurs et à nos abonnés, que nous suspendons la publication de LA PETITE REVUE, pour un temps indéterminé mais qui, croyons-nous, ne dépassera pas quatre ou cinq mois.

Nous avons choisi ce moment pour interrompre le cours de notre publication, afin de ne pas léser nos abonnés à qui nous ne faisons pas fort d'un numéro. Voici maintenant le motif de notre arrêt momentané :

Nos amis savent à quelles luttes sourdes nous sommes en butte ; mais ce qu'ils ne connaissent pas, ce sont les sacrifices pécuniaires que nous nous sommes imposés pour résister à la guerre crapuleuse que l'on n'a cessé de nous faire. Si ces sacrifices étaient efficaces, nous ne désarmerions pas, ne fût-ce qu'un instant. Mais il n'en est pas ainsi, et, dans les circonstances actuelles, nous perdons inutilement notre temps et notre argent. Ce qui, avouons-le, est parfaitement niais.

Or, comme il est toujours temps de réparer une sottise, lorsqu'elle est réparable, nous avons décidé de fonder une société anonyme pour assurer la publication de LA PETITE REVUE, et surtout pour parer aux avatars que notre énergique franchise ne manquera pas de nous attirer. Nous possédons déjà les éléments d'une fondation sérieuse, mais nous faisons appel à tous les libres-penseurs qui voudraient se joindre à nous pour mettre fin au règne abominable de la théocratie.

Le jour où les victimes de ce régime voudront réellement mettre fin à l'insolente puissance de nos maîtres (puissance issue de notre lâcheté) elles n'auront qu'à souffler sur l'édifice clérical, et il s'écroulera comme un fragile château de cartes. Mais il faut vouloir agir, et ne pas favoriser les vieux errements en ménageant la chèvre et le chou, comme on le fait trop souvent.

Les personnes qui voudraient souscrire à notre œuvre ou simplement nous apporter le concours de leur énergie, s'adresseront par écrit ou verbalement au directeur de LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177, Montréal.

Le secret le plus absolu sera gardé, et ceux qui composeront notre ligue anti-cléricale ne se connaîtront même pas entre eux.

Allons ! Haut les cœurs ! et à bas la calotte !

LA DIRECTION.

La  
Petite Revue Littéraire

---

SUPPLÉMENT DE *LA PETITE REVUE*

---

EN CANOT

J'avais loué, l'été dernier, une petite maison de campagne au bord de la Seine, à plusieurs lieues de Paris ; j'allais y coucher tous les soirs. Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu. C'était un vieux canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot et il mourra, très certainement, dans le canotage final.

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, se transfigure, devient éloquent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible : la rivière.

— Ah ! me dit-il, combien j'ai des souvenirs sur cette rivière que vous voyez couler là près de nous ! Vous autres, habitants des rues, vous ne savez pas ce que c'est que la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi comme en traversant un cimetière ; et c'est, en effet, le plus sinistre des cimetières, celui où on n'a point de tombeau...

Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années.



J'habitais comme aujourd'hui la maison de la mère Lafon, et un de mes meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes et à son débraillé, pour entrer dans le commerce, était installé au village de C., deux lieues plus bas. Nous dînions tous les jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir que je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un océan de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des Roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique ; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux.

Cette tranquillité me tenta ; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée ; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière. Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta. Je m'assis à l'arrière sur la peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible.

On n'entendait rien, rien ; parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moment s'agiter. Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille croassa, je tressaillis, elle se tut, je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas ; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna et je cessai.

Je me mis à déclamer des vers, le son de ma voix m'était pénible ; alors, je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve ; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête, j'entendis des bruits autour de moi ; je me dressai d'un bond : l'eau brillait, tout était calme.



Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne, le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas, elle avait

accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever. Je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors avec mes avirons je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours ; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement.

Rien ne remua. Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position.

Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras ; mais comme le temps demeurerait fort beau, je pensai que je ne tarderais point sans doute à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé ; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres et ma situation me fit rire.

Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile. Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me roidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau, fort bas, de sorte que, en me dressant, debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes de roseaux, puis, plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques.

\*:\*

Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer et, perdant la tête, je pensais à me sauver à la nage ; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis perdu, allant à l'aventure, dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pouvais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres, avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans cette obscurité et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner, je me sentais la volonté bien ferme de ne pas avoir peur, mais il y avait en moi une autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter, mon *moi* brave railla mon *moi* poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi ? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible. Je crois que si un poisson s'était avisé de sauter hors de l'eau, comme cela arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber roide sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je bus à grands traits. Alors une idée me vint et je me mis à crier de toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points de l'horizon. Lorsque mon gosier fut absolument paralysé,—j'écoutai—un chien hurlait, très loin.



Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux, sans dormir, les yeux ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever, et pourtant je le désirais violemment, je remettais de minute en minute. Je me disais : " Allons, debout ! " et j'avais peur de faire un mouvement. A la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie eut dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai pardessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de très loin et que nous écoutons sans les croire.

Le brouillard qui, deux heures auparavant, flottait sur l'eau, s'était peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laisant le fleuve absolument libre, il avait formé, sur chaque berge, une colline ininterrompue, haute de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette rivière lancée de feu entre ces deux montagnes blanches ! et

là-haut, sur ma tête s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un ciel noir criblé d'astres.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées ; les grenouilles croassaient furieusement, tandis que, d'instant en instant, tantôt à droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et triste, que jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose étrange, je n'avais plus peur, j'étais au milieu d'un paysage tellement extraordinaire, que les singularités les plus fortes n'eussent pu m'étonner.

Combien de temps cela durera-t-il, je n'en sais rien, car j'avais fini par m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel plein de nuages, l'eau clapotait lugubrement, le vent soufflait, il faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes, que j'approchai de mes yeux. \*

Peu à peu cependant, l'épaisseur du noir diminua ; soudain, je crus sentir qu'une ombre glissait tout près de moi ; je poussai un cri, une voix répondit, c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui racontai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le mien et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas. Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui vous apportent des tristesses et des malheurs.

J'aperçus une autre barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses efforts aux nôtres ; alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin, nous aperçûmes une masse noire, et nous la tirâmes à mon bord.

C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une pierre au cou.

GUY DE MAUPASSANT.

---

## LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Je déjeunais avant-hier au matin chez les Zidore.

Emile Zidore qui répond bien à la définition de l'homme rangé, habite modestement au quatrième étage de la rue Truffaut, avec sa femme Henriette et son petit Fernand, qui va à Chaptal.

Tous les midis, son café pris, Zidore s'en va sur un hippodrome suburbain, où, grâce à de sages combinaisons, il se fait une moyenne de quinze francs par jour.

Depuis dix ans qu'il a troqué son ancienne profession de sous-

chef de gare contre celle de parieur aux courses, son caractère un peu dissipé s'est amendé singulièrement.

Lui qui, jadis, manquait si souvent son service est devenu le travailleur le plus régulier, le plus assidu qui soit.

S'il lui arrive de ne pas se trouver le premier au mutuel, dès l'ouverture des opérations, c'est qu'il a jugé plus avantageux de jouer le cheval à la cote. Et dans ce cas, on le voit aller de bookmaker en bookmaker, guettant avec vigilance la proportion la plus rémunératrice.

Le pari fait, jusqu'au départ de la course, il s'occupe à mettre à jour, sur un petit calepin, l'état de ses gains et de ses pertes. Il oublie désormais de regarder les femmes. Il a même fini par les détester et les mépriser, à cause de leur indiscretion, de leurs demandes obséqueuses de tuyaux, de leurs énervants bavardages.

Peu à peu, désireux de réduire au minimum ses frais quotidiens, il a consommé avec une âpre joie le sacrifice de son alcool et de son tabac.

C'est ainsi que, peu à peu, le souci perpétuel et bienfaisant du lucre l'a rendu chaste, tempérant, économe.

Il n'a conservé qu'une faiblesse de son ancienne vie de chef de gare : il fait la grasse matinée, il se lève à onze heures. Il se rattrape et s'excuse en veillant, fort tard, à compulsur les journaux spéciaux, à préparer ses paris du lendemain. Henriette, la compagne de sa vie, sa fidèle ménagère, le seconde dans ses travaux.

Bien qu'il soit un joueur sans passion, et qu'il se laisse guider surtout par la raison, il croit néanmoins à la déveine. Aussi ne se couche-t-il pas sans adresser quelques mots discrets, presque honteux, à celui qui voit tout, qui arrête les complots des méchants, et qui prévient aussi les combinaisons louches destinées à empêcher la victoire du meilleur cheval, le "gagnant du papier."

C'est ainsi que l'habitude du jeu a fait d'un chef de gare impie un parieur religieux.

J'étais arrivé pour déjeuner à onze heures et quart, selon les recommandations de Zidore. Madame Zidore se fit attendre quelques minutes. Elle était allée à Belleville voir ses pauvres.

Cette petite femme maigre et sèche s'était longtemps montrée assez dure pour les malheureux, qu'elle considérait comme des feignants. Puis, vers la trentaine, elle s'était mise à visiter des grabats, à apporter des secours à de pauvres mères, des remèdes à des enfants malades. Elle venait, en effet, d'être nommée inspectrice de l'Assistance publique, aux appointements de trois cents francs par mois.

Nous déjeunâmes assez rapidement. Zidore devait partir à midi et demi à Saint-Ouen. Comme il lui restait une petite demi-heure après le repas, il fit réciter sa leçon à son petit Fernand, qui apprenait le *Lievre et la Tortue*.

—Voilà trois jours qu'il est à ressasser cette stupidité, me dit Emile Zidore. Comment peut-on troubler l'esprit des enfants avec des histoires aussi mal interprétées ? Avez-vous un peu réfléchi à celle-là ?

Une tortue propose à un lièvre un match de vitesse. Le lièvre, comme de juste, lui répond : " Vous êtes malade ! " et le fait est qu'il faut qu'elle soit assez malade pour se lancer dans une aventure pareille.

J'admets que les choses se soient passées comme il est dit dans la fable, que le lièvre se soit attardé en route et se soit fait battre pour avoir prolongé outre mesure sa course d'attente. Ces histoires-là arrivent tous les jours.

Mais ce que je n'admets pas, ce que personne n'admettra, c'est que la tortue a pu prévoir la chose, qu'elle se soit dit avant la course : " Ce lièvre fera des bêtises. Il s'attardera en route et je gagnerai. " Il n'est pas possible qu'elle ait spéculé là-dessus.

Aussi ma conviction est-elle faite, sur ce point : tout était arrangé d'avance.

Je ne suis pas de ceux qui voient la fraude partout. Mais franchement, dans la circonstance, ça crève les yeux.

La tortue a pris le lièvre à part, ou bien c'est le lièvre qui a touché deux mots à la tortue. " Nous allons courir un petit match chiqué. Vous allez me lancer un défi, devant de nombreux témoins. Moi, comme de juste, je vais me fiche de vous et vous dire que vous êtes folle. Et tout le monde pensera que vous l'êtes en effet. Nous concluons le match. Il ne manquera pas de clients pour parier sur ma chance, car tout le monde pensera : " C'est courru pour le lièvre. " Vous, naturellement, vous parierez pour vous, et la forte somme. Je vous laisserai gagner, et nous partagerons votre bénéfice. "

Et, en effet, la chose s'est passée ainsi. Je vois la course comme si j'y étais. Dès l'annonce du match, c'est à qui demandera du lièvre à n'importe quel cote. On parie mille francs contre vingt francs que le lièvre gagnera. On va jusqu'à payer cent pour le lièvre. La tortue et ses amis donnent du lièvre tant qu'on en veut, à tour de bras. On en prend. Pensez donc ! Un lièvre contre une tortue ! C'est le bon pari, le pari du père de famille.

Le jour et l'heure de la course arrivent. On donne le départ. La tortue s'en va de son petit train soutenu. Le lièvre ne part pas, reste tranquillement au poteau, à ronger une feuille. Ses partisans rigolent. Il peut s'amuser. Il est tellement supérieur ! Il s'amènera quand il voudra et gagnera de ce qu'il voudra.

Cependant la tortue continue son chemin. Elle arrive à l'entrée de la ligne droite. Le lièvre est toujours là bas à grignoter sa feuille. Ses partisans commencent à avoir un peu d'émotion. C'est bête un

peu, ce qu'il fait là ! Il y a beaucoup d'argent. Il ne devrait pas s'amuser comme ça.

La tortue est à la distance. A quoi songe donc le lièvre ? Il s'est décidé à quitter sa feuille. Il s'avance à petite allure et s'arrête encore une fois. On commence à l'engueuler. Il est décidément stupide.

La tortue n'est plus qu'à trente mètres du but. Les amateurs d'outsiders, les rares qui aient osé risquer quelques sous sur elle, poussent déjà des cris de triomphe :

—La tortue toute seule ! La tortue au pas ! C'est la tortue !

Soudain une clameur énorme s'élève dans l'assistance. Le lièvre s'est enfin décidé à partir. Le voilà qui s'amène entre les tournants dans des foulées superbes. Et, dominant les cris d'enthousiasme, une voix aiguë d'adolescent glapit, répondant à ceux qui acclament déjà la tortue :

—Non, messieurs, c'est le lièvre ! Dans un fauteuil, le lièvre ! . . . Il arrive, messieurs, il arrive le lièvre, en broutant !

Va te faire fiche. Le poteau est trop près. Le lièvre a beau se décarcasser. Il n'empêche pas la tortue de gagner d'une demi-longueur de carapace.

Si le poteau avait été dix mètres plus loin, il gagnait de neuf mètres cinquante. Mais le poteau n'était pas dix mètres plus loin. Il était ici, et pas là ; c'est toujours la même histoire.

—Hé bien ! dit la tortue,

...Avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi, l'emporter ! Et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ?

Il portait à vrai dire quelque chose de plus lourd qu'une maison. Il portait des montagnes d'or et de bank-notes que des parieurs imprudents avaient hasardées sur sa chance.

La chose ne s'est pas passé sans raffut, croyez-le bien, continua Zidore. Il n'y a eu que cette bonne poire de La Fontaine qui ait cru que c'était arrivé. Il en a même tiré une moralité. Ça, c'est le comble !

Mais l'heure s'avavançait. Nous primes congé de madame Zidore et nous partîmes pour Saint-Ouen, car Zidore ne manquait jamais la première.

TRISTAN BERNARD.

## JOE LE BOUFFI (1)

“ *Merry Christmas ! happy New Year ! Welcome to all !* ” En lettres d’or et d’argent, en rameaux de gui, en feuilles de houx, s’étalent sur les murs les devises de la semaine des larges ripailles : *Joyeux Noël ! Heureux nouvel an ! Bienvenue à tous !* De vertes guirlandes ornementées de rosaces et de fleurs en papier ondulent d’une corniche à l’autre, courant le long des glaces et des rayons chargés de bouteilles, s’enroulant aux candélabres de cristal, guillochant les cadres des célébrités du biceps et des héros de la poigne, idoles de la canaille anglaise, depuis *Webb* au costume de nageur jusqu’à *Jemmy Shaw* en tenue de boxe. Ornés du gui aux baies blanches sont les scènes du pugilat et le portrait de *Pluk*, le chien fameux, et celui des coqs champions, les plumes hérissées, l’œil sanglant, armée de leurs éperons de fer ; et les grandes réclames enluminées, vous apprenant que là on sert le meilleur *porter*, le *pale ale* le plus pur, le *plus excellent whiskey* et un *gin* sans rival.

Décemment vêtus ou en guenilles, les clients de l’endroit sentent plus ou moins la corde. Le voisinage de *Seven-Dials* (les sept cadrans) explique ce phénomène. C’est le centre des métiers douteux et des industries interlopes, où tout, excepté le travail honnête, se trouve représenté. Sur un carrefour égayé en son milieu d’une vaste pissotière, rayonnent les sept rues qui, comme en un égout, y déversent le trop plein de leurs maisons gorgées d’êtres. Dans une de ces voies fangeuses, flamboie le *public-house*. Des crânes étroits et des yeux iouches, des mâchoires larges et des oreilles écartées ; têtes de singes et de boule-dogues, mâles et femelles, s’emplissent sans soif, pour la seule joie de boire et de s’emplir, s’emplir toujours jusqu’à baver.

De temps à autre des pauvresses maigres à longues figures hâves, et de grosses gouges enluminées, passent la tête, et entrent. Elles avalent des potées de *gin* ou de bière, en silence, puis ressortent s’es-suyant la bouche du revers de la main ou du coin du tablier. Groupées en un coin d’autres bavardent, essayant des bouts de chansons ou des pas de gigue. Des jeunes de quinze ans et des vieilles de soixante hoquètent au même pot, et soules de la même ivresse, hébé-

(1) Au moment où les Anglais font la guerre au nom de la civilisation, de la pureté des mœurs, du droit de vivre pour chacun, il n’est pas sans intérêt de savoir ce qui se passe chez eux et de jeter un regard dans les enfers de Londres, ne fût-ce que pour constater qu’Albion ferait mieux de civiliser sa capitale que de tenter de modifier les mœurs d’autrui. Nous empruntons aujourd’hui au pittoresque et navrant ouvrage de M. Hector France, *Les Vanu-Pieds de Londres*, une scène hideuse qui donne une idée exacte des mœurs et de la haute civilisation des glorieux sujets de la Grande-Bretagne. Nous reproduirons souvent des chapitres de cet ouvrage.

tées, trébuchantes, sortent se poussant, faisant place à d'autres, et ainsi jusqu'à minuit, l'heure où se vident les tavernes, où le publicain aidé du policeman pousse dans la rue comme des paquets d'ordures les clients ivres-morts.

Et l'orgie tressaute sur la chaussée, l'orgie hebdomadaire, grossie par toutes les soifs assouvies de la veille de Noël.

*Merry Christmas ! Merry Christmas !*

Les meurt-de-faim de l'année entière attendent, pendant des mois, ce jour de gorgement. Le *pawnbroker* a prêté sur leurs meilleures hardes et leur dernière paillasse. Ils gretotteront et coucheront sur la brique humide ; mais qu'importe ! Au moins une fois l'an, ils bourrent leur ventre vide, jusqu'à ce qu'ils se gonflent repus. C'est si bon de manger à sa faim, et de boire, boire surtout, de boire sans compter, à pleins pots. Manger ! ils peuvent patienter un jour encore ; mais leur soif crie trop haut. Demain ? qui sait ce qui adviendra ? A boire ! à boire ! Et le *nauséabond porter*, et le *gin* à la thérébentine, et le *whisky* enfumé glissent à la fois dans deux millions de gosiers. Toutes les boissons frelatées, tous les liquides immondes, les moisis et les aigres, brasseurs et fabricants de *spirits* les écoulent en cette nuit. Et les voici les meurt-de-faim, les va-nu-pieds de Londres, battant les murs, cognant les réverbères, deux heures de joie au ventre, plus heureux avec six pence que le lord en son palais.

Christmas comes but once a year,  
And when he comes he bring a good cheer.

*Noël ne vient qu'une fois par an, et quand il vient il apporte bombance.*

Comme des masses de chair morte, les femmes s'affaissent, la tête en avant. D'autres, chantonnant et la bave aux lèvres, s'appuient aux maisons, à la recherche de leur gîte, tandis que les petits enfants, pendus aux mamelles, et dont les têtes heurtent les coins de portes, mêlent aux notes guillerettes de la mère leurs cris de détresse ou leurs vagissements.

Aux seuils des tavernes, de petites filles chantent en chœur des *carols* :

God bless you merry gentlemen  
May nothing you dismay !

*“ Dieu vous bénisse, joyeux messieurs, et que rien ne vienne troubler votre joie.”*

Elles vendent aussi des branches de *mistletoe* pour les baisers du lendemain, et leurs grands yeux vicieux attachés sur les hommes disent clairement que, pour fêter *Christmas*, elles sont prêtes à faire tous les métiers qu'on veut.

*“ S'il vous plaît, donnez-moi un penny, monsieur ; ma mère chérie est*

morte. Oh ! j'ai si faim ! Un penny, monsieur, s'il vous plaît pour du pain."

Or, pendant que j'écoutais les *carols*, une voix creuse qui semblait venir du monde des fantômes, une voix d'estomac vide, cria :

"Joyeux Noël et bonne année !"

Mais au milieu du bruit confus du cabaret, nul n'entendit ou n'y prit garde, et la voix piteusement répéta :

"Joie à tous et bonne année !"

Je me retournai. Un homme coiffé d'un feutre crasseux, avec une cravate de soie en corde, autour de son cou sans linge, une redingote rapiécée, croisée sous le menton par une épingle à cheveux, loques aux jambes et savates aux pieds, s'avancait timidement.

Mais qu'était cette détresse, commune dans le quartier de *Seven-Dials*, à côté de la face du misérable ? Enorme et boursoufflée comme la tête d'un noyé de huit jours, avec des traits déviés de leur direction première, elle semblait l'ébauche d'un enfant qui s'essaye à modeler. Nez cassé, œil crevé, bouche sans lèvres et sans dents. De longues rayures labouraient cette chose tuméfiée et tannée, dure et calleuse comme une main de pudleur. On eût dit que cette tête sortait d'un étai et qu'on avait longuement martelé la face.

Horrible et grotesque, elle paraissait d'autant plus grosse qu'elle était huchée sur un grand corps osseux autour duquel flottaient tristement de lamentables guenilles. Et comme je regardais, je m'aperçus que la manche droite tombait le long du corps, vide de son bras.

"Joyeux Noël et bonne année !"

—Encore vous, cria le publicain d'un ton bourru ; je vous souhaite de même. Du gin ? n'est-ce pas ? Allons, avalez et filez.

—Dieu vous bénisse, Monsieur Goodheart, dit le pauvre diable en vidant le petit pot d'étain ; mais... la vieille femme est au lit, vous savez, elle crève de soif et je voudrais donner aux petites leur *pudding* de Noël.

—Et aller saigner dans la rue comme un cochon égorgé, pour attirer ici la police. Non, merci, ce n'est pas le moment aujourd'hui, mon garçon.

—Je garerai le nez, fit vivement l'homme, je garerai le nez. Je vous en prie, monsieur Goodheart, ne me refusez pas cette faveur pour ma *Christmasbox* (mon cadeau de Noël).

Monsieur Goodheart ne voulut mentir à son nom qui signifie *bon cœur*. Il haussa les épaules comme devant un désagrément prévu et qu'on ne saurait éviter et passa à de plus sérieux clients qui hurlaient de toutes leurs forces : " Ici, damné publicain, une bouteille de *whisky* ! "

Alors l'homme boursoufflé, ôtant son chapeau et montrant son crâne chauve, me dit poliment :

—Voulez-vous essayer votre poing, gentleman ?

Et comme je ne comprenais pas :

—Frappez sur ma figure aussi fort que vous le pourrez.

—Pourquoi ?

—Pour me faire gagner six pence que vous me donnerez après, monsieur. La vieille femme grelotte dans la chambre sans feu, et les petites réclament leur *pudding*.

—J'aime mieux vous donner les six pence sans le coup de poing.

—Vous êtes bien bon, monsieur. Dieu vous bénisse.

—*Hallo Joe ! Joe Chubby ! Joseph le Bouffi !* cria près de nous, avec des éclats de rire, une grosse voix d'ivrogne. Arrivez, les amis, voici Joe et sa trogne ; combien le coup ce soir, vilain masque ?

Et un homme à l'encolure et l'œil stupide du bœuf, trébuchant sous l'ivresse, se plaça devant le misérable.

—Six pence, monsieur Puffing, mais vous savez, je ne veux pas commencer par vous.

—Le diable vous étrangle ! Six pence ? une veille de Noël, vous devriez offrir le divertissement gratis. C'est une honte. Vous devriez prêter votre sacré gueule pour rien au poing des bons zigues.

—Et la vieille femme, riposta l'homme, que mangera-t-elle ?

—Avez-vous étrenné aujourd'hui, Joe ? demanda un second personnage.

—Pas encore, monsieur Sparrow, et la face me démange, répondit en souriant tristement le gueux. Vous devriez m'étrenner, monsieur Sparrow. La pauvre vieille attend là-bas sa bouteille de gin et les petites s'impatientent.

—On a le cœur tendre : on n'est pas des rochers ; je vais vous étrenner. moi. Six pence, comme toujours. Vous y êtes ?

Mais, monsieur Sparrow étant de très petite taille, Joe dut s'asseoir pour que *l'homme au cœur tendre* pût atteindre sa face.

Un coup sec et gras comme celui d'une boule de pâte jetée contre un mur éclata sur la joue du bouffi.

—Il n'a pas *branché*, s'exclamèrent les assistants, *hourrah !*

Et en effet pas un muscle ne remuait ce masque immobile.

—A qui le tour ?

—A moi ! cria l'homme au cou de bœuf.

Une teinte livide parut blanchir le visage boursoufflé. Mais c'était une illusion. On n'eût pu la découvrir sous le cal. Seulement l'œil eut un éclair.

—Monsieur Puffing, dit-il de sa voix creuse d'affamé, laissez passer d'autres amateurs. Après vous, je ne peux plus travailler. Ou bien, il faut me donner un shilling de supplément.

—Et j'aurai droit à deux coups.

—Alors un shilling et six pence, soyez raisonnable.

—Soyez raisonnable, Tom Puffing, appuya monsieur Sparrow. On

a le cœur tendre, on n'est pas des infidèles. Songez que vous abîmez la marchandise : vous devez mettre un shilling six.

—Va pour un shilling six ! fit le gros homme en brandissant un poing large comme un battoir ; mais que le diable m'étrangle : le bougre les gagnera !

Et de ses bras énormes, la brute, écartant les spectateurs alléchés, retroussa lentement ses manches et prit avec affectation sa pose académique.

—Je gare l'œil et le nez, dit Joe le Bouffi. L'œil parce que je n'en ai qu'un ; le nez parce que ça saigne. Monsieur Goodheart ne veut pas de sang.

—Non, pas de sang, déclara avec autorité, derrière son comptoir, le bon Monsieur Goodheart.

—Vous y êtes, Joe Chubby ?

—Allez, monsieur Puffing.

Le coup fut terrible, il résonna, cette fois, comme une branche de bois mort que casse un bûcheron, il y eut un craquement de mâchoire. L'homme chancela ; sa tête heurta la muraille, faisant tomber un bouquet de *mistletoe*, le doux emblème des baisers de Noël, et sa manche s'agita une seconde au bout du moignon tendu.

Tous riaient, lui aussi crut devoir rire.

—Bien touché, dit-il en passant la main sur sa joue meurtrie ; je l'ai presque senti ; mais j'étais mal équilibré.

Il retira ses doigts et l'on vit sur les pommettes une bosse de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Le bœuf se dandinait, regardant l'assemblée.

—Et d'un ! cria-t-il.

—Monsieur Puffing, vous allez m'en faire autant sur l'autre joue. Ce n'est pas juste. Mettez un shilling de plus.

—De la filouterie ! riposta avec indignation l'ivrogne. Mais ce n'est pas tous les jours fête. Christmas n'arrive qu'une fois l'an. Il faut bien que Joe s'amuse et fasse comme tout le monde son Noël.

—Bien dit, Tom, ajouta monsieur Sparrow avec attendrissement, on sait ce qu'on se doit entre chrétiens. Jésus est mort pour nous, Tom ; on a du cœur, Tom ; on n'est ni des infidèles ni des brutes.

—Non, pas des brutes, dit monsieur Puffing. Des hommes ! Des chrétiens ! des vrais Bretons. Hourrah pour l'Angleterre !

Et du même poing formidable il frappa l'autre joue.

Au milieu des bravos de la salle, Joe Chubby, Joe le Bouffi, tâta de ses longs doigts osseux les deux œufs de pigeon grossissant à vue.

—Je ne pourrai plus travailler ce soir, je vais vivre en bourgeois, dit-il en faisant sauter dans sa main sa recette.

—C'est égal, riposta monsieur Puffing, on peut affirmer que ce damné Bouffi gagne facilement les shillings.

—Un lord, quoi !

—Oui, je suis heureux comme un lord ! Le duc de Westminster n'est pas plus content que moi ! La vieille femme et les petites se chaufferont demain à un bon feu, à côté d'une bouteille de gin et d'un pudding de Noël. J'ai gagné trois shillings six.

Et je compris alors pourquoi la tête du va-nu-pieds ressemblait à celle d'une poupée de cire qu'on aurait oubliée près du feu.

HECTOR FRANCE.

## LE CHIEN DU CURÉ

Je venais d'entrer au café des *Trois-Colonnes* à X... (Seine-et-Oise), lorsqu'un nègre assis dans un coin me salua.

—Il se trompe, pensai-je, et, faisant mine de ne pas l'avoir remarqué, je commandai tranquillement un mazagran.

(Ce consommateur était remarquablement vêtu, quoique nègre. Il avait surtout un fort joli chapeau marron. Son complet était du plus pur gris souris, et sa cravate semblait découpée dans l'azur du ciel. Avec cela une chaîne et quelques bagues de forte dimension.—Ah ! décidément, il n'y a que les nègres pour les costumes originanx.)

Au bout de quelques instants, comme je levais les yeux, le noir qui me guettait toujours, montra ses dents blanches et me salua de nouveau.

Cette fois je lui rendis son salut. La plus élémentaire politesse l'exigeait.

Je ne tardai pas à constater que mon mystérieux voisin n'attendait que cela pour se précipiter dans mes bras.

Et puis, tenez, j'aime mieux vous l'avouer tout de suite, ce nègre était un de mes anciens camarades de collège.

Fils d'un roi du haut Sénégal, qui l'avait envoyé en France pour en faire un gentleman, il était resté chez nous, n'ayant jamais été réclamé par sa famille.

Le premier moment d'effusion passé, il m'apprit qu'après avoir été successivement garçon de bains, frotteur, maître de chausson et jockey, il s'était définitivement consacré à l'éducation des chiens.

Jugez en :

—Oui, fit-il en acceptant de tout cœur le bock que je lui offrais, moi j'ai toujours aimé li chiens. Li chien il est tégient beaucoup. Li chien il a cervelle comme misieu ; il est très gentil animal, plus què cheval et chat et chameau, il est camarade nous, comme il dit misié Biffon.

Alors, moi, dernièrement, on me dit qué misieu Couré, qu'il tra-

valle dédan l'église, il aimé beaucoup li chiens ; et moi jé vé voir misieu Couré dedans son maison et qu'il dit :

—Bonjou, mon ami, quoi il désire vous ? Vous, il veut batémisé ?  
Et moi jé dis :

—Bonjou, misieu Couré, jé vé pas batémiser, pourquoi jé sous nègre, jé viens vous parler vous désu li chien. Moi il aimé beaucoup li chien. Bon animal, très téligent, plus què cheval et chémeau et tout.

Alors, voilà misieu Couré qui dit moi " Asseoir vou et boivez café avé moi, vous il est bon gasson " ; et puis il a sifflé, et tout de souite, il vien trois chiens qui fait " Ouà ! oua ! oua ! " et qui sauté près misieu Couré pour demandé soucré. Il l'avé pétit, tout pétit chien toute blanc, et puis grosse terre-neuve, et puis oune caniche toute noire, qu'il tenait loui sur derrière.

Misieu Couré il caressé eux et il disé :

—Voilà bonnes bêtes, ils sont mon ami, plus què home, ils sont béissants, et ils font commé je dis cé què je veux : lé noir, il été comme petit domestique pour moi, il porté mon canne, et il allé chérché mon pipe et mon pantoufle, et il sauté par-dessus son camarade terre-neuve, et il manqué què parole pour lui, rien què parole

Alors moi, jé dis misieu Couré :

—Misieu Couré, moi jé sous professeur di chiens, jé appréné la meurse d'elle dedans mon pays, et si vous voulez confié un à moi, jé appréné loui parlé très bien.

—Vous appréné parlé à lé chien ?

—Oui, Misieu Couré, jé déjà appréné beaucoup en Am'rique, et si vous prêté moi petite caniche noire avé vingt léçons chez moi jé appréné lui parlé déjà beaucoup dé mots.

—Vrément, il dit misieu Couré, et combien il coûtera pour vous apprenez ?

—Il coûtera dix francs par jour pendant oune mois, misieu.

Alors misieu Couré il donne moi argent, et il dit préné lé chien avé vous, ma ami, et pous vous véné quand il sé parler.

Et moi jé dis merci misieu Couré, et jé prends argent et pous chien et jé vé Paris, et jé vé dédans méson dé marchand et jé vends chien pour cinquante francs, et moi j'ai beaucoup argent pour jouyer, et moi jé vé dédans Muline Ruge, et jé amusé, beaucoup et pous bien diné avé petite dame qu'il été genti beaucoup.

Alors quand tout argeut il est fini, mai jé vé chez misieu Couré et jé dis :

—Bonjou misieu Couré ! le petite chien, il marché bien, il parlé déjà pétit peu ; encore donné loui dix léçons, et il appréné tout à fait.

—Bien, ma ami, il dit misieu Couré et pous il donne moi cent

francs. Et moi jé véné Paris mangé cent francs, et pouis quand loui fini, jé rétourne, et jé souis tristement chez misieu Couré.

—Lé chien il va biéu ? il dit misieu Couré.

—Non, misieu Couré, va pas bien di toute. . .

—Loui né appréné pas bien parlé ?

—Loui bien parlé, misieu Couré, bien parlé commé moi, mais loui mauvaise gasson ! Loui puni.

—Loui méchante !

—Loui très méchante. Moi, sémène dernière, j'ai promené avé lé chien au bord de Seine, et moi causé avé loui, jé disé : " Il fé beau temps," et loui, il disé : " très bœau temps, choknosof ! très beau temps," et pouis voilà tout d'une coup il dit moi :

—Et lé vieux quoi il dit dé neuf !

—Quel vieux ? je dis loui.

—Le vieux pardi ! le couré ma patron, quoi il dit dé neuf ?

Moi, jé été fâché pourquoi il disé-le vieux et jé dis loui, appelé misieu Couré.

—Eh bien ! qu'il dit, misieu Couré va bien portante ?

—Oui, jé dis.

—Est-ce qué loui dort toujours dedans le lit avé la cuisinière ?

Alors môï je souis fourieux d'entendre pareille chose, et j'ai donné grand coup de pied sur chien et je ai jeté loui dans rivière ; loui morte.

—Vous avez bien fait, ma ami, dit misieu Couré, et encore il donné moi argent pour rien dire.

GEORGE AURIOL.

## DE PROFUNDIS

*Mon Dieu ! dans ses rages infimes,  
Dans ses tourments, dans ses repos,  
Dans ses peurs, dans ses pantomimes,  
L'âme vous hèle à tous propos  
Du plus profond de ses abîmes !*

*Quand la souffrance avec ses lînes  
Corrode mon cœur et mes os,  
Malgré moi, je crie à vos cîmes :  
Mon Dieu !*

*Aux coupables traînant leurs crimes,  
Aux résignés pleurant leurs maux,  
Arrivent toujours ces deux mots,  
Soupir parlé des deuils intîmes,  
Vieux refrain des vieilles victimes :  
Mon Dieu !*

MAURICE ROLLINAT.

## LA PARURE

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne serait même pas aperçue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des tentures orientales éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans de larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets, parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté :

— Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela..... elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade du couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.



Or, un soir, son mari rentra, l'air glorieux, et tenant à la main une large enveloppe.

—Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

Elle déchira vivement le papier et en tira une carte imprimée qui portait ces mots :

“ Le ministre de l'instruction publique et Mme Georges Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du ministère, le lundi 18 février.”

Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant :

—Que veux-tu que je fasse de cela ?

—Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente. Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, une belle ! J'ai eu une peine infinie à l'obtenir. Tout le monde en veut ; c'est très recherché et on n'en donne pas beaucoup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec impatience :

—Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller là ?

Il n'y avait pas songé, il balbutia :

—Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me semble très bien, à moi.....

Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que ça femme pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il bégaya :

—Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues humides :

—Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que moi.

Il était désolé, il reprit :

—Voyons, Mathilde. Combien cela coûte-t-il, une toilette convenable, qui pourrait te servir encore en d'autres occasions, quelque chose de très simple ?

Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait demander sans attirer un refus immédiat et une exclamation effarée du commis économe.

Enfin, elle répondit en hésitant :

—Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec quatre cents francs je pourrais arriver.

Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse, l'été suivant, dans la plaine

de Nanterre, avec quelques amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le dimanche.

Il dit cependant :

—Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

\*\*\*

Le jour de fête approchait, et madame Loisel semblait triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cependant. Son mari lui dit un soir :

—Qu'as-tu ? Voyons, tu es toute drôle depuis trois jours.

Et elle répondit :

—Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soirée.

Il reprit :

—Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois roses magnifiques.

Elle n'était point convaincue.

—Non..... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir l'air pauvre au milieu de femmes riches.

Mais son son mari s'écria :

—Que tu es bête ! Va trouver ton ami madame Forestier et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez liée avec elle pour faire cela.

Elle poussa un cri de joie :

—C'est vrai. Je n'y avais point pensé.

Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui conta sa détresse. Madame Forestier alla vers son armoire à glace, prit un large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Madame Loisel :

—Choisis, ma chère.

Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un admirable travail. Elle essayait les parures devant la glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les rendre. Elle demandait toujours :

—Tu n'as plus rien autre ?

—Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains tremblaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse :

—Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

—Mais oui, certainement.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec emportement, puis s'enfuit avec son trésor.

Le jour de la fête arriva, Mme Loisel eut un succès. Elle était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le ministre la remarqua.

Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de cette victoire si complète et si douce au cœur des femmes.

Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient beaucoup.

Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne pas être remarquée par les autres femmes qui s'enveloppaient de riches fourrures.

Loisel la retenait :

—Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais appeler un fiacre.

Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants. Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant le jour.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle. Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix heures.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle n'avait plus sa rivière autour du cou !

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

—Qu'est-ce que tu as ?

Elle se tourna vers lui, affolée :

—J'ai . . . j'ai . . . je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

Il se dressa, éperdu :

—Quoi ! . . . comment ! . . . Ce n'est pas possible !

Et ils cherchèrent dans les plis de la robe, dans les plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trouvèrent point.

Il demandait :

—Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal ?

—Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

—Mais si tu l'avais perdue dans la rue nous l'aurions entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

—Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro ?

—Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé ?

—Non.

Ils se contemplaient attérés. Enfin Loisel se rhabilla.

—Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, sans pensée.

Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien trouvé.

Il se rendit à la préfecture de police, aux journaux, pour faire promettre une récompense, aux compagnies de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effarement devant cet affreux désastre.

Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il n'avait rien découvert.

—Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela nous donnera le temps de nous retourner.

Elle écrivit sous sa dictée.

\*:\*:

Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espérance.

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

—Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait renfermé, et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait dedans. Il consulta ses livres :

—Ce n'est pas moi, madame, qui ai vendu cette rivière ; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

Alors ils allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, malades de chagrin et d'angoisses.

Ils trouvèrent dans une boutique du Palais Royal un chapelet de diamants qui leur parut entièrement semblable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait, pour trente-quatre mille francs, si le premier était retrouvé avant la fin de février.

Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait laissés son père. Il emprunterait le reste.

Il emprunta, demandant mille francs à l'un cinq cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit des billets, prit des engagements ruineux, eut affaire aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit toute la fin de son existence, risqua sa signature sans savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les privations physiques et toutes les tortures morales, il alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le comptoir du marchand trente-six mille francs.

Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, celle-ci lui dit, d'un air froissé :

—Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en avoir besoin.

Elle n'ouvrit pas l'écrin, ce que redoutait son amie. Si elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle pensé ? qu'aurait-elle dit ? Ne l'aurait-elle pas prise pour une voleuse ?

\*\*\*

Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux. Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïquement. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait. On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua sous les toits une mansarde.

Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses ongles roses sur les poteries grasses et le fond des casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde ; elle descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, marchandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable argent.

Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler d'autres, obtenir du temps.

Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes des commerçants, et la nuit souvent il faisait de la copie à cinq sous la page.

Et cette vie dura dix ans.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts superposés.

Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était devenue la

femme forte, et dure, et rude, des ménages pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle songeait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été si belle et si fêtée.

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait ? Comme la vie est singulière, changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous perdre ou vous sauver.

\*\*\*

Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promenait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, toujours belle, toujours séduisante.

Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler ? Oui, certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait tout. Pourquoi pas ? Elle s'approcha.

—Bonjour, Jeanne.

L'autre ne la reconnaissait point, s'étonnait d'être appelé ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle balbutia :

—Mais... madame !... Je ne sais... Vous devez vous tromper.

—Non. Je suis Mathilde Loisel.

Son amie poussa un cri :

—Oh !... ma pauvre Mathilde, comme tu es changée !...

—Oui, j'ai vu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai vue ; et bien des misères... et cela à cause de toi !...

—De moi !... Comment ça ?

—Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère.

—Oui. Eh bien ?

—Eh bien ! je l'ai perdue.

—Comment ! puisque tu me l'as rapportée !

—Je t'en ai rapporté une autre toute pareille. Et voilà dix ans que nous la payons. Tu comprends que ce n'était pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et je suis rudement contente.

Mme Forestier s'était arrêtée.

—Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants pour remplacer la mienne ?

—Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein ? Elles étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier fort émue, lui prit les deux mains.

—Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était fausse. Elle valait au plus cinq cents francs !...

## POÈME EN PROSE

## L'EAU GLACÉE

—Ohé ! l'ami ! êtes-vous fou ? Si je n'avais amarré, hier soir, votre bateau au dernier ponton attaché solidement à la berge, il serait maintenant à Rouen ou en pièces, parmi les paquets de jonc qui font une chevelure aux culées des ponts.

Ainsi me parla hier, avec un affectueux air de reproche, mon compagnon de rivière, mon professeur de pêche à la ligne, le sauveur de mon embarcation abandonnée ; je le remerciai de ce qu'il avait fait et descendis, avec lui, vers la Seine dont le mobile rivage recule, tout chargé d'épaves, et qui roule de lourds glaçons par ils à des nuages solidifiés. Les arbres des flots ne sont plus que des parafes noirs sur la plage uniformément grise du ciel. L'aile morne des corbeaux étonnés bat, seule, l'air fouetté de neige sous lequel se démène la sonore et tumultueuse immensité des eaux.

Et, par un de ces bonds à travers le temps qui font de la pensée une éternelle voyageuse, je me pris à songer au calme et riant paysage qui était là, il y a quelques mois seulement ! Je revis, comme je vous vois, un ciel rayé d'azur dont les bandes se doublaient dans la rivière, flottante et secouée par d'invisibles souffles ; les grands arbres aux verdeurs sombres émergeant des terres gazonnées ; le peuple mélancolique des roseaux descendant vers le courant à peine sensible ; les skifs aux pattes d'araignées égratignant à peine la surface de l'eau, le balancement rythmique du rameur sur les yoles, l'aile des voiles blanches se penchant sous le vent. J'approchai de l'île pleine de chansons et d'éclats de rire, où les belles filles aux cheveux déliés se penchaient aux balançoires, bras nus et la robe nouée sous le jarret, où l'âme frivole des beignets s'envolait des poêles crépitantes, où les amoureux inclinés l'un sur l'autre traçaient dans l'herbe haute des sillons croisés en tous sens, où les chiens affolés jappaient aux talons de leurs maîtres grisés de vin d'Argenteuil. Ce tableau de joyusetés dominicales dont, entre Paris et Saint-Germain, la Seine est le décor, où je tins longtemps ma place glorieuse comme canotier et élève d'Alphonse Karr, se déroule ironiquement sous mes yeux, à la musique monotone du fleuve débordé, furieux, roulant vers la mer des monceaux de banquises, de sables rouillés, des débris informes, tout ce qui fut la gaieté des chemins, le bien-être des haltes sous l'ombrage à l'heure déjà lointaine des soleils pâlis.

ARMAND SYLVESTRE.

## COURS D'HISTOIRE SAINTE

Ma petite nièce Geneviève est, sans contredit, la plus jolie petite bougresse qu'on puisse découvrir à Paris.

Il faut la voir avec sa longue robe empire qui lui tombe jusqu'aux pieds ; avec ses jolis bras nus, son grand chapeau de bergère et ses cheveux noirs comme de l'encre et ses grands yeux couleur de mer !

Oh ! ses yeux, vous savez, c'est pas parce que c'est ma nièce, mais je vous défends d'en trouver, des yeux comme ça.

Vous m'entendez, je vous le défends, et si vous ne voulez pas vous attirer une affaire regrettable, vous ferez bien de vous taire.

Bon, je continue.

Aux Champs-Élysées, sur les chevaux de bois, il n'y en a pas une comme elle pour attrapper les anneaux au vol. C'est toujours elle qui gagne les sucrés d'orge. Et il faut voir comme elle se tient bien à cheval. On dirait une petite reine des temps passés.

Mais ce qu'il y a de plus exquis chez ma petite nièce, c'est sa voix, une jolie petite voix de moineau, qui chante et déchante et qui dit des choses si drôles, si drôles !

Oh ! l'impayable petite créature !

Elle a inventé une langue simplifiée qui est bien l'idiome le plus comique qu'on puisse rêver. Elle dit, par exemple, Jardin Climatisation, le pavillon Ménorville, un ratichaut, un chien crasé par une voiture, un cheveu raché par le peigne, etc.

Et s'est si gentil dans sa bouche, avec sa voix et sa frimousse, qu'il faudrait être la plus infâme brute pour chercher à la corriger.

C'est infiniment mieux comme cela. Pour ma part, ratichaut me plaît beaucoup ; après tout, pourquoi dit-on artichaut ? C'est prétentieux, c'est plus long et ça fait moins bien.

A partir de maintenant je dirai un ratichaut.

Ma petite nièce Geneviève a dix ans et demi, elle fera sa première communion l'année prochaine, si M. le curé n'est pas trop méchant.

Je vous ai parlé tout à l'heure de sa robe empire et de son grand chapeau bergère ; j'oubliais de vous dire qu'elle n'est ainsi vêtue que le mercredi ou le dimanche.

Les autres jours, elle a une sale petite robe plate en orléans, une pèlerine idiote, des gants de filoseille noire, et, comme coiffure, un sale petit bibi avec deux méchants bleuets dont je ne voudrais pas pour quatre sous.

Car elle fréquente un couvent, et si vous avez des sœurs ou des filles, vous connaissez l'élégance qui règne dans les couvents. Les bonnes sœurs ont des inventions pour rendre les enfants ridicules ; ma parole, on se demande où elle vont chercher ça !

Ces rubans qu'elles leur mettent autour de la taille pour distinguer les classes, croyez-vous que c'est assez laid ! Geneviève en a un en ce moment orange et vert. C'est à faire sauver le Sâr Péladan.

Mais ce qu'il y a de plus révoltant, à mon avis, c'est le filet.

Il faut être vraiment cruel pour enfermer les cheveux des pauvres enfants dans ces abominables résilles.—Oh ! si vous voyiez Geneviève lorsqu'elle est ainsi—le petit air malheureux qu'elle a, c'est à fendre l'âme !

Comme toutes les petites filles qui vont au couvent, Geneviève est un peu fin de siècle.

Rien ne lui échappe. Elle connaît l'histoire de Ravachol par cœur, et c'est elle qui m'a appris que M. Deacon avait été condamné à un an de prison.

—On a bien fait de le condamner... Pourquoi il a *sassiné* l'ami de sa femme ?

V'lan ! attrappe !

La maman de Geneviève est une excellente femme. C'est ma sœur, je ne peux pas en dire du mal, et puis, du reste, elle ne le mérite pas.

Elle a bien ses petites manies comme tout le monde, mais en somme, elle est très gentille.

Seulement elle a une passion vraiment exagérée pour l'histoire sainte.

Vous ne l'entendrez jamais demander :

—Geneviève, as-tu fait ton problème ? Geneviève, sais-tu ta grammaire, ou qu'avez-vous à apprendre dans l'histoire de France ?—Jamais.

C'est toujours :

—Et top histoire sainte, Geneviève ?

La pauvre petite en est affolée, elle finit par dire que Tobie est un vieux raseur et que ce n'est pas vrai, que Jonas n'a jamais été dans le ventre de la baleine...

Dernièrement, comme ma sœur était occupée, je fus chargé de faire réciter la terrible histoire sainte.

Il s'agissait de Moïse.

Je m'assis gravement dans un fauteuil, le livre en main, et tandis que je fumais ma cigarette, voici ce que la jolie petite voix d'oiseau me récita :

“ Le Pharaon, le Pharaon, effrayé de la tiplication des Hébreux, et craignant et craignant que les trangers devinssent, devinssent maîtres du royaume,—du royaume, ordonna que l'ont mit à mort tous leurs enfants mâles. Moïse fut caché pendant trois mois, pendant trois mois, puis exposé dans une corbelle sur les bords du Nil—sur les bords du Nil.

“ La fille de Pharaon, la fille du Pharaon ayant vu ce corbeille le fit apporter, le fit apporter. Elle dopta l'enfant, dopta l'enfant et l'appela Moïse, ce qui veut dire en gyptien ‘sauvé des eaux.’ ”

—C'est très bien, fis-je en embrassant Geneviève, très bien.

—Maintenant, pour voir si tu as bien compris ta leçon, je vais te poser quelques questions :

Que veut dire le mot Moïse ?

—Moïse en gyptien signifie : sauvé des eaux.

—Parfait. Et maintenant pourrais-tu me dire qui était la mère de Moïse ?

—La mère de Moïse ? C'était la fille du Pharaon.

—Mais non, voyons, puisqu'elle l'avait trouvé dans les roseaux, au fond d'une corbeille, sur le Nil...

—Oh ! oui, fit Geneviève avec un petit air incrédule—elle a dit qu'elle l'avait trouvé—pour que ça ne fasse pas d'histoires ; mais, pour moi, rien m'ôtera de l'idée qu'elle était sa mère.

GEORGES AURIOL.

## CRIPPLY ET BUM (1)

Les paris s'engageaient quand j'entrais dans la salle. Shillings et demi-couronnes sortaient des poches des rudes *workmen*, et, dans les mains des voleurs, et à la lueur de deux bees de gaz, flanqués dans les murailles blanchies, brillaient les *souverains*.

—Cinq shillings sur Cripply ?

—Deux livres sur Cripply !

—Cinq sur Bum !

—Dix !

—Vingt !

Vingt livres sterling ! Cinq cents francs ! les *prize fighters* ne dépassèrent pas ce chiffre, mais vu les éraillures des manches, la crasse des faux-cols, les trous de culottes, ils me semblaient déjà bien jolis. Vingt livres ! Ma foi, on racontait de ce Bum tant de merveilles, que moi-même, étranger et prudent, à entendre l'épanchement de ces enthousiasmes, je les aurais, si je les avais eues, volontiers risquées. La fièvre me gagnait. Ces loqueteux maniaient les pièces d'or comme des poignées de gros sous, et à ce spectacle le large rire hébété s'épanouissaient sur les bestiales mâchoires des débardeurs du *Wapping*.

Il faut dire aussi que le programme était alléchant : *Cripply* et *Bum* ! Le sang allait couler, c'était sûr. Hé ! hé ! on allait voir de ce beau sang rouge, de ce sang humain qui fait courir un petit fris-

(1) *Les Va-nu-pieds de Londres.*

son dans le dos des femmes nerveuses et des hommes sensibles, quand il s'échappe de la plaie béante.

Des femmes cependant, il y en avait à peine une demi-douzaine, de toutes jeunes, des fillettes avides d'émotions, amenées par leurs amants ; mais d'hommes la salle était gorgée. Elle en contenait autant que trente pieds carrés peuvent en contenir, quand un espace de dix est réservé au milieu pour l'arène. Dix pieds, pas plus ; et c'était bien assez. Rien de commun, vous le voyez, avec les arènes Maudurques aux soixante marches de pierre où l'*Omphraïlles* de Léon Cladel étale à vingt mille spectateurs ses formes de demi-dieu.

Il n'y avait là qu'un public restreint, choisi, trié. Deux grands drôles à l'entrée se chargeaient du triage. Ils épiluchaient les visiteurs et il fallait montrer patte blanche, ou être introduit par un *vieux frère*, un bon. Un de ceux-ci me servit de guide. Je lui étais recommandé par le boxeur Jimmy Shaw, et ces deux protections réunies coupèrent court à toute objection.

C'était le sous-sol d'une taverne. La rue est sinistre et bancale, le cabaret borgne et les applaudissements des spectateurs aussi bien que les bruits de la lutte se perdent sur les noires ondes de la Tamise muette.

The river glideth at its own sweet will,  
Dear god ! the very houses seem asleep  
And all that mighty heart is lying still !

Tous les paris sont tenus. Huit heures sonnent. Attention. La salle devient subitement silencieuse. On entend les souffles rauques des buveurs de porter et de gin. Car ce n'est pas comme à Paris ; ici, on est ponctuel. Quand on dit huit heures, on n'attend pas huit heures et demie, ni même huit heures cinq. Notre fameux quart d'heure de grâce imaginé par les oisifs et les lanterneurs est inconnu. Aussi, au dernier coup, la porte du fond s'ouvre et la salle entière acclame le champion :

—Cripply ! Cripply !

Une masse de chair nue et énorme paraît avec un mouvement de bascule. Je ne me rendais d'abord pas bien compte de l'objet, si ce n'est que la *chose* se mouvant n'avait guère plus de trois pieds de haut, et je crus être en présence du nain Brummy que découvrit, il y a six ans, dans une taverne de Hanley, le journaliste *James Greenwood*, mais quand il fut en pleine clarté, je vis que le nain était un géant coupé par le milieu, les jambes rasées à niveau des génitoires.

Ce géant n'était donc qu'un buste, et, campé sur son arrière-train qu'un sac de cuir enfermait jusqu'à la ceinture, il s'avavançait avec rapidité, appuyé comme un chimpanzé, sur ses bras cyclopéens. Ce pendant la fête se rapprochait plus du boule-dogue que du singe. Le front était bas et fuyant, le nez court, la bouche immense, et sous

d'épais sourcils en saillie, de gros yeux ronds et humides nageaient dans leurs orbites boursoufflés.

Après avoir salué la foule, il se plaça à l'un des deux poteaux solidement fixés dans l'arène et où pendait à un anneau de fer une ceinture de gymnasiarque ; il la boucla à sa taille, s'attachant de la sorte au poteau.

Tous les muscles faisaient saillie sur son torse d'hercule, et d'autant plus visibles que les poils de sa poitrine, comme de la face, à l'exception d'une moustache en brosse, étaient soigneusement rasés. De longues cicatrices blanches et rouges rayaient ses fortes mamelles, et ses bras aux monstrueux biceps portaient des déchiquetures comme s'ils avaient passé entre les dents d'un engrenage. A sa main gauche, deux doigts manquaient.

Il s'adossa au poteau, se frotta le corps d'une poignée de sable, puis voulant sourire, montra ses dents comme s'il allait mordre.

Dans ce sourire féroce, dans son œil navré, dans ce lamentable tatouage d'étranges cicatrices autant que sur ses moignons enfermés, se lisait une série d'aventures tragiques. Hideux et héroïque, superbe et vil, bête et homme, des drames et des épouvantes passaient dans son œil glauque comme des ombres de cadavres de noyés.

Quand James Greenwood raconta la scène sanglante entre Physic et le nain Brummy, l'Angleterre scandalisée cria bien fort au mensonge. Quoi ! de telles ignominies se passaient au cœur de la noble Bretagne, la reine des nations ! Et James Greenwood fut couvert d'injures !

Et pourtant, ce n'était pas un mensonge, car un combat aussi sanglant et aussi infâme allait se livrer.

Une voix enrouée qui semblait sortir d'une caverne s'éleva :

—Et maintenant, *gentlemen*, quand il vous plaira.

C'est le tronçon d'homme qui parle, et presque aussitôt on entend un bruit de pas précipités comme un galop de bête, une respiration haletante et de sourds grognements. Le voici. Une formidable rumeur, accompagnée de rires, éclate :

—Bum ! Bum ! Bum ! (Fesses ! Fesses ! Fesses !)

Le second champion paraissait.

Tirant de toutes ses forces sur une chaîne, il entraînait son maître, un drôle cependant solide, et montra tout à coup sa grosse tête de bouledogue et ses redoutables mâchoires entr'ouvertes. Il fit, au milieu des acclamations frénétiques, le tour de l'arène, et, en face du cul-de-jatte, à l'autre poteau distant d'environ deux *yards*, son maître l'attacha.

Si le cul-de-jatte avait des muscles de cheval, le chien en avait de taureau ; molosse de taille moyenne, il dépassait la tête du géant. Évidemment mâtiné, il avait un arrière-train énorme, d'où le nom de *Bum*, donné par les *Prize-Fighters*. Gueule pour gueule, celle du chien valait celle de l'homme. Sur toutes deux s'épalaient mêmes vices et

mêmes bas instincts. Ils semblaient avoir déteint l'un sur l'autre. Un point surtout était commun, l'égale férocité.

Pendant qu'on dixait solidement sa chaîne au crampon de fer du poteau, il aboyait à l'homme qui ouvrit ses mâchoires. La foule rit et hurla plus fort :

—Bum ! Bum ! Bum ! *old fellow* ! (vieux camarade).

Le maître du *sport* eut peine à obtenir le silence. Ces cris agaçaient le cul-de-jatte. Le chien était mieux acclamé que lui ! Il en parut jaloux. Dans la lutte, n'est-ce pas déjà un avantage, que les sympathies du public ?

Et tandis qu'on criait, le chien excité, tirant sur sa chaîne, aboyait plein de rage. Il sentait la chair fraîche, la bave lui en venait à la gueule, il se léchait les babines, l'homme aussi, en fureur, bavait.

Enfin on se tut. Le champion avait pris la position du boxeur ; le bras droit prêt à la parade, le gauche en avant. Poings contre crocs, crocs formidables, poings terribles.

Et le *starter* donna le signal :

—Allez !

Celui qui retenait le chien par le collier le lâcha, mais l'élan fut si violent que la secousse de la chaîne le rejeta en arrière. Il bondit de nouveau et l'on entendit un bruit sourd comme celui d'un os qu'on brise ; sous le poing du cul-de-jatte la mâchoire du dogue craquait.

Tous deux à leur pilori ! L'homme, fixé à son poteau, ne pouvait reculer, le chien ne pouvait dépasser la longueur de sa chaîne. Mais tout était calculé avec équité. Si le poing du lutteur atteignait le dogue, lui de ses crocs pouvait fouiller sa poitrine et ses bras. *Fair play* (franc jeu) ; rien à dire.

Beaucoup murmuraient cependant. Ils eussent préféré les champions lâchés, luttant librement, sans entraves, chacun avec ses armes naturelles, en vrais Bretons.

Un second coup renversa le molosse. Il se releva rugissant et alors, vraiment alors, la lutte commença.

Ah ! Ah ! comment la décrire ? O mon ami Léon Cladel, toi qui chantes les luttes homériques et savantes de vaillants et fiers athlètes, que n'as-tu assisté à ce hideux combat d'un cul-de-jatte et d'un chien.

—Hardi ! Hardi les deux ! Tape ! tape ! mords ! mords ! Bravo, Cripply ! Hurrah pour Bum !

Le sang coulait. Celui de la bête sur l'homme, celui de l'homme sur la bête.

Cela dura longtemps.

Le quart de huit heures sonnait quand la foule hurla :

—Bum ! Bum ! Bum ! Cripply !

Trois *Bum* pour un *Cripply*, des deux brutes, celle à quatre pattes récoltait les bravos. Elle était la plus forte.

—Hardi ! mords, ne lâche pas ! Assomme, Cripply, assomme !

Et Cripply assommait ; son bras droit comme un marteau de forge se levait et s'abaissait sur l'enclume vivante enflant à vue d'œil.

Mais le dogue avait saisi le poignet gauche et s'y cramponnait. Ses crocs entraient d'autant plus que l'homme frappait davantage. Ce redoutable poids de muscles et de nerfs ne faisait que resserrer l'étau.

—Hardi, Bum ! noble bête ! Hip ! Hip ! Hip ! Tape, Cripply ! Hurrah pour Bum !

Exaspéré, affolé, ivre de rage, Cripply tapait toujours. En haut, en bas, sur les yeux, sur le nez, sur la gueule. L'autre serrait plus, fort. Le sang jaillissait sous chaque coup de poing, mais coulait aussi comme une fontaine du poignet entenaillé.

L'homme rouge d'abord, et ruisselant de sueur, commençait à pâlir.

Il essayait de casser le crâne ; le crâne, trop dur, résistait.

—L'œil, mon homme ! L'œil ! cria une voix de femme.

Et une mégère de vingt ans, belle d'épouvante et de fureur, échevelée et blanche, bousculant la foule, s'élança les mains tendues jusqu'à la corde de l'arène.

Et la voix hoquetée par l'angoisse, elle répéta :

—Johany, mon chéri, l'œil ! l'œil !

Que voulait-elle qu'on fit à l'œil ? le chien aveuglé n'y voyait plus.

Mais aussitôt la main crispée du cul-de-jatte s'appuya sur le front, son pouce fouilla une seconde et l'on vit tout à coup la bête lâcher prise en poussant d'effroyables hurlements.

Puis elle se mit à tourner sur elle-même, la langue hors de la gueule, pour rattraper son œil qui pendait sur son museau sanglant.

Il y eut alors un tumulte indescriptible :

—Honte ! honte ! ce n'est pas franc jeu, ce n'est pas franc jeu ! vociféraient les *roughs*.

Tandis que le vainqueur impassible secouait sur la brique les flots rouges coulant de son bras.

HECTOR FRANCE.

L'ignorance et la peur, voilà les deux pivots de toute religion.

L'incertitude où l'homme se trouve par rapport à son Dieu, est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténèbres, tant au physique qu'au moral, sa peur devient habituelle en lui et se change en besoin ; il croirait qu'il lui manque quelque chose, s'il n'avait rien à craindre.

## LES POÈTES DE L'AMOUR

## A UNE ROBE ROSE

*Que tu me plais dans cette robe  
Qui te déshabille si bien.  
Faisant jaillir ta gorge en globe,  
Montrant tout nu ton bras païen !*

*Frêle comme une aile d'abeille,  
Frais comme un cœur de rose thé,  
Son tissu, caresse vermeille,  
Voltige autour de ta beauté.*

*De l'épiderme sur la soie  
Glissent des frissons argentés,  
Et l'étoffe à la chair renvoie  
Ses éclairs roses réfléchés.*

*D'où te vient cette robe étrange  
Qui semble faite de ta chair,  
Trame vivante qui mélange  
Avec ta peau son rose clair ?*

*Est-ce à la rougeur de l'aurore,  
À la coquille de Vénus,  
Au bouton de sein près d'éclorre,  
Que sont pris ces tons inconnus ?*

*Ou bien l'étoffe est-elle teinte  
Dans les roses de ta pudeur ?  
Non ; vingt fois modelée et peinte,  
Ta forme connaît sa splendeur,*

*Jetant le voile qui te pèse.  
Réalité que l'art réva,  
Comme la princesse Borghèse  
Tu poserais pour Canova.*

*Et ces plis roses sont les lèvres  
De mes désirs inapaisés,  
Mettant au corps dont tu les sèvres  
Une tunique de baisers.*

THÉOPHILE GAUTIER.

## JE SOUPE CHEZ MA FEMME

Ce soir-là, qui était celui de la fête de Noël, il faisait un froid du diable, et la neige tombait à gros flocons, et, poussée par le vent, battait les vitres de la fenêtre. Ce carillon lointain de cloches, à travers cette atmosphère lourde et cotonneuse, n'arrivait que confus et affaibli. Des passants, entortillés de leur manteau, filaient rapides le long des maisons en baissant la tête sous le souffle de la rafale.

Cependant, enveloppé dans ma robe de chambre et tambourinant sur la vitre, je souriais aux passants transis, je souriais à la bise, je souriais à la neige, de l'air heureux d'un homme qui est dans une pièce chaude et a aux pieds de bonnes pantoufles garnies de flanelle, dont la semelle s'enfonce dans un épais tapis. Au coin du feu, ma femme taillait et rognait en pleine toile et me souriait de temps en temps ; un livre nouveau m'attendait sur la cheminée, et la bûche du foyer lançait en sifflant ces petites flammes bleues qui invitent à fisonner...

—Il n'y a rien de sot comme un passant qui piétine dans la neige. N'est-ce pas ? dis-je à ma femme.

—Chut ! fit-elle en abaissant les ciseaux qu'elle tenait à la main, et après s'être caressé le menton de ses doigts effilés, roses, grassouillets à leur extrémité, elle continua à examiner les morceaux de toile qu'elle venait de tailler.

—Je dis qu'il est absurde d'aller au froid quand il est si facile de rester au coin de son feu.

—Chut !

—Et que diable fais-tu de si important ?

—Je... je taille une paire de bretelles pour toi ; et elle se remit à l'ouvrage. Mais, comme en taillant elle avait la tête baissée, je vis, en passant derrière elle, la naissance de son cou blanc et veloute qu'elle avait découvert ce soir-là en nouant ses cheveux plus haut qu'à l'ordinaire. Une armée de petits cheveux follets et bouclés frisaient à l'aventure. Cette sorte de duvet me fit songer à ces pêches mûres qu'on attaque à pleine dents. Je m'approchai pour mieux voir et... j'embrassai la nuque de ma femme.

—Monsieur ! fit Louise en se retournant tout à coup.

—Madame ! lui répondis-je ; et nous partîmes tous deux d'un grand éclat de rire.

—Baste ! la veille de Noël !

—Monsieur s'excuse ?

—Madame se plaint ?

—Oui, madame se plaint de ce que la veille de Noël n'émeut pas monsieur davantage. Le ding ding don des cloches de Notre-Dame te

laisse indifférent, et tout à l'heure, lorsque la lanterne magique a passé sous la fenêtre, je t'ai regardé en faisant semblant de travailler, tu es resté froid.

—Moi, rester froid quand passe la lanterne magique ! Ah ! ma bonne amie, c'est me juger bien sévèrement ! et vraiment...

—Oui, oui, plaisantez ! il n'en est pas moins vrai que les souvenirs de votre enfance sont effacés chez vous.

—Voyons, chère petite, veux-tu que je mette mes bottes dans la cheminée, ce soir en me couchant ? veux-tu que je fasse monter l'homme à la lanterne et que j'aille lui chercher un grand drap et un bout de bougie comme faisait ma pauvre mère ? Je la vois encore lorsqu'elle leur confiait son drap blanc. N'allez pas me le trouver, au moins, leur disait-elle. Comme nous battions des mains dans cette mystérieuse obscurité ! Je me rappelle toutes ces joies, chère amie ; mais, tu comprends, il s'est passé tant d'autres choses depuis ! D'autres plaisirs ont effacé ceux-là.

—Oui, j'entends, vos plaisirs de jeune homme ; et tiens, je suis sûre que cette nuit de Noël est la première que tu passes au coin de ton feu, en robe de chambre, sans souper ; car tu soupais.

—Je soupais... je soupais...

—Oui, tu soupais, je le parierais.

—J'ai soupé deux ou trois fois, peut-être, je ne me souviens plus ; entre camarades, tu sais ; deux sous de marrons et...

—Un verre d'eau sucrée.

—Oh ! mon Dieu, à peu près. Tout cela était bien simple ; ça fait de l'effet de loin !... On causait un peu et on allait se coucher.

—Et il dit cela sans rire ! Tu ne m'as jamais soufflé mot de tous ces plaisirs simples.

—Mais, ma chère, ce que je dis est à la lettre. Je me souviens qu'une fois, cependant, ce fut assez gai. C'était chez Ernest, qui nous fit de la musique... Veux-tu me pousser cette bûche... Au fait, c'est inutile ; il va être minuit, et c'est l'heure où les gens raisonnables...

—(Louise se levant et me sautant au cou). Eh bien, moi, je ne veux pas être raisonnable et je veux effacer tous ces souvenirs de marrons, de verre d'eau sucrée...

Puis, me poussant dans mon cabinet, elle ferma la porte à clef.

—Mais, ma bonne amie, qu'est-ce qui te prend ? disais-je au travers de la porte.

—Je te demande dix minutes, pas davantage. Ton journal est sur la cheminée, tu ne l'as pas lu ce soir.

—Il y a des allumettes dans le coin.

J'entendis un bruit de vaisselle, un frou-frou d'étoffe soyeuse. Est-ce que ma femme serait folle ?

Louise vint bientôt m'ouvrir la porte.

—Ne me gronde pas de t'avoir enfermé, me dit-elle en m'embras-

sant. Regarde comme je me suis faite belle. Reconnais-tu la coiffure que tu aimes, le chignon haut et le cou découvert ? Seulement, comme mon pauvre cou est timide à l'excès, il n'aurait jamais consenti à se montrer ainsi au grand jour si je ne l'avais encouragé en me décolletant un peu. Et puis, ne faut-il pas se mettre en grand uniforme pour souper avec l'autorité.

—Comment ! souper ?

—Mais sans doute, souper avec toi : ne vois-tu pas mon illumination, cette table couverte de fleurs et d'un tas de bonnes choses ?— J'avais préparé tout cela dans l'alcôve ; mais, tu comprends, pour rouler la table au coin du feu et faire un brin de toilette, je voulais être seule. Il y a là une grosse goutte de vieux chambertin. Allons, monsieur, à table.—J'ai une faim de loup. Vous offrirai-je une aile de poulet froid ?

—Ton idée est adorable, chère petite, mais j'ai honte, en vérité... je suis en robe de chambre !

—Otez-la si elle vous gêne, monsieur, cette robe de chambre, mais ne me laissez pas cette aile de poulet sur les bras. Je veux te servir moi-même ; et se levant, elle jeta sous son bras sa serviette et releva sa manche jusqu'au coude.

—N'est-ce pas comme cela que font les garçons de restaurant, dis ?

—Absolument ; mais, garçon, permettez-moi, au moins, de vous baiser la main.

—Je n'ai pas le temps, fit-elle en riant, et elle enfonça bravement le tire-bouchon dans le col de la bouteille : Chambertin !—C'est un joli nom, et puis, tu te souviens qu'avant mon mariage—sapristi ! qu'il est dur ce bouchon-là !—tu m'as dit que tu l'aimais à cause d'une pièce d'Alfred de Musset... que tu ne m'as pas fait lire, par parenthèse. Vois-tu les deux petits verres de Bohême que j'ai achetés tout exprès pour ce soir ? Nous allons boire dedans, trinquer à notre santé.

—Et à la sienne, hein ?

—A celle de l'héritier ? pauvre amour d'héritier, je crois bien ! Et puis je cacherai les deux verres pour les retrouver l'année prochaine, à pareille époque. Est-ce pas, petit mari ? ce seront les verres du réveillon. Tous les ans, nous souperons ainsi au coin du feu, en face l'un de l'autre ; et cela jusque dans la vieillesse la plus reculée.

—Mais, pauvre chère amie, quand nous n'aurons plus de dents ?

—Eh bien ! nous souperons avec de petits potages bien cuits, ça sera tout de même bien gentil... Encore un morceau pour moi, s'il vous plaît... avec de la gelée ; je te remercie.

En me présentant son assiette, j'aperçus son bras, dont les contours se perdaient dans la dentelle.

—Pourquoi donc regardes-tu dans ma manche, au lieu de dévorer ?

—Je regarde ton bras, chère amie. Tu es ravissante, sais-tu bien ?

ce soir. Cette coiffure te va si bien, et cette robe que je ne connaissais pas !...

— Dame, quand on s'en va en conquête !

— Que tu es gentille, ma mignonne !

— Est-ce donc bien sûr que ce soir vous me trouvez... mignonne, gentille, ravissante ? Eh bien ! alors (baissant les yeux et souriant à son bracelet), dans ce cas-là... je ne vois pas pourquoi...

— Qu'est-ce que tu ne vois pas, chère petite ?

— Je ne vois pas pourquoi tu ne viens pas... m'embrasser un tout petit peu.

Et comme le baiser se prolongeait, elle me disait au milieu des éclats de rire, la tête renversée, et me montrant la double rangée de ses dents blanches :

— Petit mari, je veux du pâté ! Petit mari, je veux du pâté !—Tu vas casser mon verre de Bohême, le fruit de mes économies ! Tu fais toujours des malheurs quand tu veux m'embrasser. Tu te souviens, au bal de Mme de Brill, l'avant-veille de notre mariage, comme tu m'as déchiré ma robe en valsant dans le petit salon ?

— C'est qu'il est difficile de faire deux choses à la fois, de danser en mesure et d'embrasser sa danseuse.

— Je me souviens que lorsque maman m'a demandé ce qui m'avait déchiré ma robe, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux oreilles. Et Mme D..., cette vieille fée jaune, qui me disait avec son sourire de carême : Comme vous avez des couleurs, ce soir, chère enfant !—Je l'aurais étranglée.—J'ai dit que c'était le clou de la porte que j'avais attrappé.—Je te regardais du coin de l'œil ; tu tirais ta moustache et tu avais l'air joliment vexé.—Tu gardes toutes les truffes pour toi... tu es gentil !—pas celle-là, je veux la grosse noire qui est là, dans le coin... Avec tout cela, c'était bien mal, car enfin... Oh ! pas tout plein, petit mari, je ne veux pas me griser, moi !... Car enfin, si nous ne nous étions pas mariés—ça pouvait arriver ; tu sais, on dit que les mariages ne tiennent qu'à un cheveu. Eh bien, si le cheveu n'avait pas tenu, je restais fille avec mon baiser sur l'épaule, c'était gentil !

— Baste, ça ne tache pas.

— Si, monsieur, ça tache, je vous demande pardon, ça tache si bien qu'il y a des maris, à ce que je crois, qui versent leur sang pour laver ces petites taches-là.

— Mais je plaisante, ma chère. Parbleu !... crois-tu pas... oui, certes ! ah diable !

— A la bonne heure ; eh, j'aime à te voir en colère ! Tu es un petit brin jaloux, petit mari...—Oh ! c'est trop fort ; comment je te demande la grosse noire, et tu la manges !

— Je suis désolé, ma pauvre amie, je n'y pensais plus.

— Absolument comme à la mairie, où j'ai été obligée de te pousser

le coude pour te faire répondre *oui* aux paroles bienveillantes de M. le maire.

—Bienveillantes !

—Oui, bienveillantes. Je l'ai trouvé charmant, M. le maire. On ne peut pas être plus gracieux qu'il n'a été en m'adressant la parole : Mademoiselle, consentez-vous à accepter pour époux ce grand vilain petit homme qui est là près de vous ? (Riant la bouche pleine). J'avais envie de lui dire : Entendons-nous, monsieur le maire, il y a du pour et du contre. Voilà que je m'étrangle ! (Elle rit aux éclats).

—J'ai eu tort de ne pas faire mes restrictions ! Petit mari, à ta santé. Je te taquine, c'est bête. J'ai dit *oui* de bon cœur, je te l'assure, mon chéri, et j'ai trouvé l'expression trop faible. Quand je pense que toutes les femmes, même les mauvaises, disent ce mot-là, je suis honteuse de n'en avoir pas trouvé un autre. (Tendant son verre). A notre cinquantaine, veux-tu trinquer ?

—Et à son baptême, petite maman.

—(A voix basse). Dis-donc, est-ce que tu regrettes de m'avoir épousée ?

—(Riant). Oui. (Il l'embrasse sur l'épaule). Je crois que j'ai retrouvé la tache, c'était là.

—Petit mari il est deux heures du matin, le feu est éteint et jê suis un peu... Tu ne vas pas rire ? Eh bien ! je suis un peu étourdie.

—Fameux pâté, dis ?

—Fameux pâté.—Nous prendrons une petite tasse de thé pour déjeuner demain, pas vrai ?

GUSTAVE DROZ.

## LA TORTURE PAR L'ESPÉRANCE

Sous les caveaux de l'Official de Sarragosse, au tomber d'un soir de jadis, le vénérable Pedro Arbuez d'Espila, sixième prieur des dominicains de Ségovie, troisième grand-inquisiteur d'Espagne,—suivi d'un *fra* réemptor (maître-tortionnaire), et précédé de deux familiers du Saint-Office, ceux-ci tenant des lanternes, descendit vers un cachot perdu. La serrure d'une porte massive grinça. L'on pénétra dans un magnifique *in-pace*, où le jour de souffrance d'en haut laissait entrevoir, entre des anneaux scellés au mur, un chevalet noirci de sang, un réchaud,—une cruche. Sur une litière de fumier, et maintenu par des entraves, le carcan de fer au cou, se trouvait assis, les yeux hagards, un homme en haillons, d'un âge désormais indistinct.

Ce prisonnier n'était autre que rabbi Aser Abarbanel, juif aragonais qui,—prévenu d'usure et d'impitoyable dédain des pauvres—avait, depuis plus d'une année, été quotidiennement soumis à la tor-

ture. Toutefois, son "cuir étant aussi dur que son avenglement", il s'était refusé à l'abjuration.

Fier d'une affiliation plusieurs fois millénaire, orgueilleux de ses antiques ancêtres—car tous les Juifs dignes de ce nom sont jaloux de leur sang—il descendait talmudiquement, d'Othoniel, et, par conséquent, d'Ipsiboë, femme de ce dernier juge d'Israël, circonstance qui avait aussi soutenu son courage au plus fort des incessants supplices.

Ce fut donc les yeux en pleurs, en songeant que cette âme si ferme s'excluait du salut, que le vénérable Pedro Arbuez d'Espila, s'étant rapproché du rabbin frémissant, prononça les paroles suivantes :

—Mon fils, réjouissez-vous : voici que vos épreuves d'ici-bas vont prendre fin. Si, en présence de tant d'obstination, j'ai dû permettre en gémissant d'employer bien des rigneurs, ma tâche de correction fraternelle a ses limites. Vous êtes le figuier rétif qui, trouvé tant de fois sans fruit, encourt d'être séché... mais c'est à Dieu seul de statuer sur votre âme. Peut-être l'infinie clémence luira-t-elle pour vous au suprême instant ! Nous devons l'espérer. Il est des exemples... Ainsi soit-il !—Reposez donc ce soir en paix. Vous ferez partie demain de l'*autodafé*, c'est-à-dire vous serez exposé au *quemadero*, brasier prémonitoire de l'éternelle flamme. Il ne brûle, vous le savez, qu'à distance, mon fils, et la mort met au moins deux heures (souvent trois) à venir, à cause des linges mouillés et glacés dont nous avons soin de préserver le front et le cœur des holocaustes. Vous serez quarante-trois seulement. Considérez que, placé au dernier rang, vous aurez le temps nécessaire pour invoquer Dieu, pour lui offrir ce baptême du feu qui est l'Esprit saint. Espérez donc en la lumière et dormez.

En achevant ce discours, dom Arbuez ayant, d'un signe, fait désenchaîner le malheureux, l'embrassa tendrement. Puis ce fut le tour du *fra* redemptor, qui, tout bas, pria le juif de lui pardonner ce qu'il lui avait fait subir en vue de le rédimier ;—puis l'accolèrent les deux familiers, dont le baiser, à travers leurs cagoules, fut silencieux. La cérémonie terminée, le captif fut laissé, seul et interdit, dans les ténèbres.

\*\*\*

Rabbi Aser Abartanel, la bouche sèche, le visage hébété de souffrance, considéra d'abord, sans attention précise, la porte fermée.—" Fermée ?..." Ce mot, tout au secret de lui-même éveillait, en ses confuses pensées, une songerie. C'est qu'il avait entrevu, un instant, la lueur des lanternes en la fissure d'entre les murailles de cette porte. Une morbide idée d'espoir, due à l'affaïssement de son cerveau, émut son être, il se traîna vers l'insolite *chose* apparue ! Et, bien doucement, glissant un doigt, avec de longues précautions, dans l'entrebâillement, il tira la porte vers lui... O stupeur ! par un hasard extraordinaire, le familier qui l'avait refermée avait tourné la grosse clé un peu avant le heurt contre les montants de pierre ! De sorte que, le

pêne rouillé n'étant pas entré dans l'écrou, la porte roula de nouveau dans le réduit.

Le rabbin risqua un regard au dehors.

A la faveur d'une sorte d'obscurité livide, il distingua, tout d'abord, un demi-cercle de murs terreux, troués par des spirales de marche—et dominant, en face de lui, cinq ou six degrés de pierre, une espèce de porche noir, donnant accès en un vaste corridor, dont il n'était possible d'entrevoir, d'en bas, que les premiers arceaux.

S'allongeant donc, il rampa jusqu'au ras de ce seuil :—Oui, c'était bien un corridor, mais d'une longueur démesurée ! Un jour blême, une lueur de rêve l'éclairait : des vieillenses, suspendues aux voûtes, bleuisaient, par intervalles, la couleur terne de l'air :—le fond lointain n'était que de l'ombre.

Pas une porte, latéralement, en cette étendue ! d'un seul côté, à sa gauche, des soupiraux, aux grilles croisées, en des enfoncées du mur, laissaient passer un crépuscule—qui devait être celui du soir à cause des rouges rayures qui coupaient, de loin en loin le dallage. Et quel effrayant silence !... Pourtant, là-bas, au profond de ces brunes, une issue pouvait donner sur la liberté ! La vacillante espérance du juif était tenace, car c'était la dernière.

Sans hésiter donc, il s'aventura sur les dalles, côtoyant la paroi des soupiraux, s'efforçant de se confondre avec la ténébreuse teinte des longues murailles. Il avançait avec lenteur, se traînant sur la poitrine, et se retenant de crier lorsqu'une plaie, récemment avivée, le lanciait.

Soudain, le bruit d'une sandale qui s'approchait parvint jusqu'à lui dans l'écho de cette allée de pierre. Un tremblement le secoua, l'anxiété l'étouffait ; sa vie s'obscurcit. Allons ! c'était fini, sans doute ! Il se blottit, à croppetons, dans un enfoncement, et, à demi-mort, attendit.

C'était un familier qui se hâtait. Il passa rapidement, cagoule baissée, terrible, et disparut. Le saisissement, dont le rabbin venait de subir l'étreinte, ayant comme suspendu les fonctions de la vie, il demeura, près d'une heure, sans pouvoir effectuer un mouvement. Dans la crainte d'un surcroît de tourments s'il était repris, l'idée lui vint de retourner dans son cachot. Mais le vieil espoir lui chuchotait dans l'âme ce divin *peut-être*, qui reconforte dans les pires détresses ! Un miracle s'était produit ! Il ne fallait plus douter ! Il se remit donc à ramper vers l'évasion possible. Exténué de souffrance et de faim, tremblant d'angoisse, il avançait !—Et ce sépulcral corridor semblait s'allonger mystérieusement ! Et lui, n'en finissant pas d'avancer, regardait toujours l'ombre, là-bas, où *devait* être une issue salvatrice ! Oh ! oh ! Voici que des pas sonnèrent de nouveau, mais, cette fois, plus sonores ! Les formes blanches et noires, aux longs chapeaux à bords roulés, de deux inquisiteurs lui apparurent, émergeant sur

l'air terni là-bas. Ils causaient à voix basse et paraissaient en controverse sur un point important, car leurs mains s'agitaient.

A cet aspect, rabbi Aser Abarbanel, ferma les yeux : son cœur battit à le tuer ; ses haillons furent pénétrés d'une froide sueur d'agonie ; il resta, béant, immobile, étendu le long du mur, sous le rayon d'une veilleuse, implorant le dieu de David.

Arrivés auprès de lui, les deux inquisiteurs s'arrêtèrent sous la lueur de la lampe,—ceci par un hasard, sans doute provenu de leur discussion. L'un d'eux, en écoutant son interlocuteur, se trouva regarder le rabbin ! Et, sous ce regard dont il ne comprit pas d'abord l'expression distraite, le malheureux croyait sentir les tenailles chaudes mordre encore sa pauvre chair ; il allait donc redevenir une plainte et une plaie ! Défaillant, ne pouvant respirer, les paupières battantes, il frissonnait sous l'effleurement de cette robe. Mais, chose à la fois étrange et naturelle, les yeux de l'inquisiteur étaient évidemment ceux d'un homme profondément préoccupé de ce qu'il va répondre, absorbé par l'idée de ce qu'il écoute, ils étaient fixes—et semblaient regarder le juif *sans le voir* !

En effet, au bout de quelques minutes, les deux sinistres discuteurs continuèrent leur chemin, à pas lents, et toujours causant à voix basse, vers le carrefour d'où le captif était sorti ; on ne l'avait pas vu ! Si bien que, dans l'horrible désarroi de ses sensations, celui-ci eut le cerveau traversé par cette idée : " Serais-je déjà mort, qu'on ne me voit pas ? " Une hideuse impression le tira de léthargie : en considérant le mur, contre son visage, il crut voir, en face des siens, des yeux féroces qui l'observaient !... Il rejeta la tête en arrière, en une transe éperdue et brusque, les cheveux dressés !... Mais non ! non ! Sa main venait de se rendre compte, en tâtant les pierres : c'était le *reflet* des yeux de l'inquisiteur qu'il avait encore dans les prunelles, et qu'il avait réfracté sur deux taches de la muraille.

En marche ! Il fallait se hâter vers ce but qu'il s'imaginait (maladivement, sans doute), être la délivrance, vers ces ombres dont il n'était plus distant que d'une trentaine de pas, à peu près. Il reprit donc, plus vite, sur les genoux, sur les mains, sur le ventre, sa voie douloureuse ; et bientôt il entra dans la partie obscure du corridor effrayant.

Tout à coup, le misérable éprouva du froid *sur* ses mains qu'il appuyait sur les dalles ; cela provenait d'un violent souffle d'air, glissant sous une petite porte à laquelle aboutissaient les deux murs.— Ah ! Dieu ! si cette porte s'ouvrait sur le dehors !... Tout l'être du lamentable évadé eut comme un vertige d'espérance ! Il l'examinait, du haut en bas, sans pouvoir bien la distinguer à cause de l'assombrissement autour de lui.—Il tâta : point de verrous ! ni de serrure !—Un loquet ! Il se redressa, le loquet céda sous son pouce ; la silencieuse porte roula devant lui.



“ - *Alleluia ! ...* ” murmura, dans un cri étouffé d'action de grâces, le rabbin, maintenant debout sur le seuil, à la vue de ce qui lui apparaissait.

La porte s'était ouverte sur des jardins, sous une nuit d'étoiles ! Sur le printemps, la liberté, la vie ! Cela donnait sur la campagne prochaine, se prolongeant vers les sierras dont les sinueuses lignes bleues se profilaient sur l'horizon, —là, c'était le salut !—Oh ! s'enfuir ! Il courrait toute la nuit sous ces bois de citronniers dont les parfums lui arrivaient ! Une fois dans les montagnes, il serait sauvé. Il respirait le bon air sacré, le vent le ranimait, ses poumons ressuscitaient ! Il entendait, en son cœur dilaté, le *Veni foras* de Lazare. Et, pour bénir encore le Dieu qui lui accordait cette miséricorde, il étendit les bras devant lui en levant les yeux au firmament... Ce fut une extase.

Alors, il crut voir l'ombre de ses bras se retourner sur lui-même. —il crut sentir que ces bras d'ombre l'entouraient, l'enlaçaient, et qu'il était pressé tendrement contre une poitrine. Une haute figure était, en effet, auprès de la sienne. Terrifié, il abaissa le regard vers cette figure et demeura, pantelant, affolé, l'œil morne, gonflant les joues et bavant d'épouvante. —Horreur ! Il était dans les bras du grand inquisiteur lui-même, du vénérable Pedro Arbuez d'Espila, qui le considérait, de grosses larmes plein les yeux, et d'un air de bon pasteur retrouvant sa brebis égarée !... Le sombre prêtre pressait contre son cœur avec un élan de charité si fervente, le malheureux juif, que les pointes du cilice monacal labourèrent, sous le froc, la poitrine du dominicain. Et pendant que rabbi Aser Abarbanel, les yeux révoltés sous les paupières, râlaient d'angoisse entre les bras de l'ascétique dom Arbuez et comprenait confusément que toutes les phases de la fatale soirée n'étaient qu'un supplice prévu, celui de l'Espérance, le grand inquisiteur, avec un accent de poignant reproche et le regard consterné, lui murmurait à l'oreille, d'une haleine brûlante et altérée par les jeûnes :

Eh quoi, mon enfant ! A la veille, peut-être, du salut... vous voulez donc nous quitter ?

VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

---

### SUR UN CHRIST HABILLÉ EN JÉSUIITE

*Admirez l'artifice extrême  
De ces moines industriels :  
Ils vous ont habillé comme eux,  
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.*

VOLTAIRE.

## LE MIRACLE DE SAINT HOMOBON

Grâce à Zola et à son nouveau livre, la mode aujourd'hui est aux miracles. Les uns les nient, d'autres y croient, d'autres enfin n'y croyant pas, voudraient bien y croire. Je me rangerais plutôt parmi les derniers.

C'est pourquoi je supplie les esprits vraiment religieux, que mon âme inquiète envie, de ne voir aucune intention irrévérencieuse dans le récit suivant, que nous contait, voici trois jours, avec une conviction communicative, notre ami Sylvius, doux païen devenu chrétien, très curieux de vieilles légendes, et dont je ne prétends être ici que le modeste transcripteur.

—Des miracles, disait Sylvius ; il y eut toujours des miracles. mais le plus beau que je connaisse est celui qui se produisit, environ l'an 1700, au prieuré de Clarefont, non loin de ma ville natale.

Vous saurez donc qu'à cette époque le prieuré n'existait plus guère. Saccagé pendant les guerres de religion, il n'en restait que la chapelle. Mais autour de la chapelle, faite des débris d'un temple antérieurement élevé là en l'honneur de quelque divinité rustique, s'étendaient toujours des bois superbes, bois de hêtres et de tilleuls recouvrant de fraîches pelouses ; la source sacrée coulait toujours, et l'habitude s'était conservée, dans les villages voisins, d'y monter une fois par an en solennelle procession pour vénérer le saint et déjeuner sur l'herbe.

Le saint s'appelait Homobon ; et quoique peu connu, il opérait de nombreux miracles. Spécialement en fait d'entorses. On n'avait qu'à tremper le pied dans le bassin où tombe la source et votre pied était guéri. Les fillettes surtout venaient en foule, inventant des entorses au besoin, s'il faut en croire les méchantes langues, histoire de montrer leurs mollets.

Nous saurez aussi que la chapelle avait pour ermite et comme gardien un vieux soldat des grandes guerres, ivrogne et parfait mécréant, à qui la jambe gauche manquait, restée sur un champ de bataille du Palatinat, et remplacée depuis par un de ces pilons de bois comme en portent les invalides.

La Feuillée c'était son surnom, ou, si l'on préfère, frère La Feuillée, ne croyait ni à Dieu ni à diable, encore moins à saint Homobon, bien qu'un froc rapiécé, ceint d'une corde autour des reins, lui prêtât aux jours de cérémonie quelque apparence ecclésiastique.

Excellent homme au demeurant, exact à remplir les devoirs de sa charge, balayant avec un soin parfait le pavé rugueux de la chapelle, sonnait aux heures voulues des angélus et des matines que les oiseaux seuls entendaient, mais surtout prenant un soin particulier du vieux

saint en cœur de poirier qu'il descendait, pour l'astiquer militairement, une fois par semaine, hors de sa niche.

Quelquefois même il le descendait pour rien, pour le plaisir, afin d'avoir dans sa solitude quelqu'un en compagnie de qui boire.

Alors, Homobon adossé au tronc creux d'un hêtre, La Feuillée lui tenait des discours familiers.

—A ta santé, vieux camarade ! Mais voyons, entre nous, pourquoi, quand sur ce roc, auparavant aride et nu, tu fis jaillir si belle source, pourquoi la voulus-tu source d'eau claire et non pas source de bon vin ? Ça t'eût-il coûté davantage ? Mais n'importe, je te pardonne, puisque, grâce à l'argent des quêtes et avec ta permission, j'arrive quand même à me griser.

La Feuillée devisait ainsi, inconscient blasphémateur. Et quand, vers la quatrième bouteille, Homobon paraissait prendre vie à ses yeux troublés, alors il racontait au saint ses campagnes, chantant d'une voix forte, dont les ombrages s'ébranlaient, la chanson qu'il avait jadis, lui sergent La Feuillée, composée dans les loisirs des quartiers d'hiver pour célébrer sa propre gloire :

Sacrebleu ! ma vertu fut grande  
Quand, malgré cent bouches à feu,  
Je pris Maëstricht en Hollande,  
Et tout seul, corbleu, ventrebleu !

—Comment trouves-tu ça, Homobon, toi qui dus connaître les combats, puisque ta droite porte un glaive ? Second et troisième couplet :

Devant Maëstricht notre armée  
Grelottait, soufflant sur ses doigts,  
Et dans leur ville bien fermée,  
Ils se chauffaient, les Hollandois,  
  
Maëstricht, qu'un diable l'emporte !  
Avait, c'est horrible à penser,  
Surtout une certaine porte  
Qu'on ne pouvait pas enfoncer.

—N'y a-t-il pas là, franchement, malgré son ode sur la prise de Namur, de quoi rendre Despréaux jaloux... Dame ! on fut magister jadis, avant d'embrasser la noble carrière des armes ; et je me vois encore vers mes vingt ans, la plume d'oie au chapeau, attendant sur le champ de foire que quelque rustre vint me louer pour enseigner les lettres à son fils. Maintenant, mon vieil Homobon, écoute la suite.

Homobon, débonnaire, écoutait la suite ; et La Feuillée, buvant toujours, chantant toujours, se figurait parfois le voir remuer la tête et sourire :

Or, me sachant buveur et brave,  
Le général imagina  
D'inscrire sur la porte : *Cave.*  
Quel homme que ce Catinat !

Assoiffé de vin et de gloire,  
La hache en main et déjà gris,  
Je m'élançai. A nous la victoire !  
Tout cède, Maëstricht est pris.

Sacrebieu, ma vertu fut grande. . .

Arrivé là, généralement La Feuillée s'endormait, laissant le saint rôti au soleil, ce qui est particulièrement désagréable pour un saint en cœur de poirier, à cause des fentes et craquements que la grande chaleur provoque.

Il est probable que le saint lui en voulut ; sans cela, rien n'expliquerait le dénouement de cette aventure.

Le soir du pèlerinage annuel, La Feuillée, incrédule lorsqu'il était à jeun, mais qui finissait toujours, dans les mirages que crée le vin, par croire vaguement à la puissance d'Homobon, eut une admirable idée d'ivrogne.

Une foule pieuse et gaie affluait depuis le matin ; et, dans le bassin plein d'eau claire qui est sous le tombant de la source, quantité de pieds mignons s'étaient trempés pour en ressortir guéris et roses.

—Maintenant, Homobon, s'écria La Feuillée, aussitôt les derniers pèlerins disparus aux mourantes clartés du jour par les sentiers de la montagne, maintenant que nous voilà seuls et puisque tu es si bien en train, fais un miracle pour ton fidèle La Feuillée !

Puis, son pilon sonnait sur les dalles, il entra dans l'eau et ajouta :

—La chose est facile sacrebieu ! Je te demande simplement la faveur de m'en aller d'ici avec les deux jambes pareilles.

Or le miracle s'accomplit.

Seulement, faute d'avoir su bien s'expliquer, le pauvre La Feuillée se trouva soudain au milieu du bassin, debout sur deux jambes pareilles, hélas ! d'autant plus que c'était deux jambes de bois.

Le saint, farceur et rancunier, mettant à profit le quiproquo, lui avait changé sa bonne jambe.

Cet événement fit grand bruit. La gloire de saint Homobon s'en accrut, et un peu de considération en rejaillit sur La Feuillée.

Du reste, conclut gravement Sylvius, si quelqu'un voulait contester la réalité de ces choses, il n'a qu'à se rendre à l'hermitage de Clarefont, lequel heureusement existe encore, il y retrouvera le bois de hêtres et de tilleuls, la source sacrée, la chapelle, et, sous la voûte, les deux jambes de bois suspendues, avec un tableau, de facture d'ailleurs assez barbare, destiné à perpétuer le souvenir d'un tel miracle.

PAUL ARÈNE.

## L'AFFAIRE DES PHILIPPINES

Adorablement gauche, la blonde et si frêle Mme Gavotte s'efforçait d'ouvrir l'amande, employant à ce travail herculéen toute l'infime puissance de ses minuscules menottes. Et M. Gavotte, quelque absorbé qu'il fût à contempler l'exquise moue de contention qui, pour l'instant, faisait de sa femme une drôle de petite belette jolie à croquer, finit par appréhender un accident.

—Tu vas te couper, Stéphanie, donne-moi ça : je suis plus que toi et accoutumé à ces travaux de force.

Et, en effet, il était employé au ministère des travaux publics, section du contentieux.

—Va donc un petit peu scier du bois, si tu es si fort, répondit sèchement la charmante Stéphanie Gavotte ; mais pour le moment, lâche-moi le coude.

D'un suprême effort, elle décortiqua le fruit ; l'amande était double. Une idée lui vint ; ayant depuis longtemps envie d'une bonne petite broche, bien chère, elle tendit une des amandes à son mari, proposant :

—Edgar, veux-tu faire une Philippine ?

—Qu'c'est ? répondit Edgar ahuri, ne sachant au juste ce qu'il devait penser de cette offre à brûle-pourpoint.

—Tu ne sais pas ce que c'est qu'une Philippine ? Mon Dieu, que tu es jeune ! Mais qu'est-ce qu'on vous apprend dans vos collèges ? Ecoute, — que tu es donc ridicule et laid avec ton air de revenir de Pontoise ! — tu manges une des amandes jumelles, moi l'autre, et celui de nous deux qui, le premier, dit au second : " Bonjour, Philippine ! " aura droit à un cadeau ; ça te va-t-il ?

—Pourquoi au second plutôt qu'à l'entresol ?

—Au second, à l'autre enfin, imbécile !

Monsieur mangea l'amande et dit :

—Bonjour, Philippine ! puis éclata d'un rire si vaste qu'il faillit s'étrangler, gloussant : Ha ! ha ! tu y es, tu me dois un cadeau, et il retombait dans de nouvelles quintes, à croire qu'il en allait crever.

—Quel âne, gémit l'infortunée Stéphanie. Grien, gnien, gnien ! tu n'as pas l'air malin, va ! Comprends donc... le premier qui dira : " Bonjour, Philippine," mais demain ? Tu ne vois donc pas que ce serait idiot, comme ça, tout de suite ?

—Est-ce que je savais, moi ? Va pour demain.

Le lendemain, au petit jour, madame ronflait à poings fermés, lorsqu'une légère colique réveilla monsieur. Aussitôt cet instinct si humain, qui veut que l'on aime par-dessus tout son propre intérêt, lui remit en mémoire le jeu de la veille.

Il secoua donc sa femme, et dès qu'il en eut tiré un vague grommellement d'injures, il lui hurla dans l'oreille :

Bonjour, Philippine ! ha ! ha ! et s'étrangla de plus belle, tandis que, tout ébouriffée et bouffie, Stéphanie se dressait furieusement sur le plus gentil séant de la carte, exultant de mauvaise foi.

— Ah ! mais non ; ça ne compte pas, il faut dire ça en vous faisant prendre quelque chose ; ça ne compte pas, Edgar, je te jure que ça ne compte pas !

— Tant pis ! dit Edgar conciliant, ce sera pour une autre fois, et il s'en fut à ses affaires.

Stéphanie se leva de suite, bien résolue à fixer opiniâtement sa pensée sur la Philippine, sachant qu'avec un adversaire aussi intéressé que ce sacré Edgar, il lui fallait être constamment sur ses gardes, sans quoi la bonne petite broche très chère était fichue.

Malheureusement pour elle, c'était justement ce jour-là qu'Edgar avait quelques amis à déjeuner, de sorte que l'excellente maîtresse de maison, toute à ses devoirs d'amphitryonne, en oublia son plan de campagne.

Et, au cours du déjeuner, profitant que sa femme se confisait en amabilités pour l'ami Solilès, le mari roublard, lui passant une assiette. brama :

— Bonjour, Philippine !

Je n'essaierai nullement de peindre la roserie exacerbée dont s'enlumina le visage de Stéphanie ; encore que je prétende à quelque puissance de style, j'échouerai platement. Disons seulement que, d'une mauvaise petite voix pointue, elle proféra ces paroles mémorables qui, depuis lors, ont fait loi devant toutes les juridictions de France.

— Mon vieux, pour que ça y soit, il faut que l'objet pris n'ait pas au préalable été demandé. Or, je t'ai dit : "Passe-moi une assiette," n'est-ce pas ? Cette fois encore, tu ramasses un bouchon.

Solilès se tordait. Mais Edgar n'entendait pas de cette oreille et déclara qu'il n'en aurait pas le démenti. Il fallait savoir. On irait chez un homme de loi, et on verrait bien alors qu'il avait raison.

Stéphanie avait accepté l'arbitrage, on se transporta aussitôt déjeuner dans l'étude de maître Fouillebran, l'avoué bien connu dont la compétence en matière ne fait doute pour personne ; et, à l'extrême surprise d'Edgar, maître Fouillebran déclara péremptoirement — et sans pouvoir un instant détourner ses yeux du ravissant minois de Mme Gavotte — que la loi sur les Philippines devait être interprétée dans le sens qu'elle avait dit. Pas d'erreur possible : Attendu que la chose prise ne doit pas avoir été demandée par le preneur ; le sieur Gavotte ne pouvait encore se prévaloir du gain de la Philippine ; le coup était nul.

Edgar paya cinq louis pour la consultation, et tous regagnèrent le domicile des époux Gavotte. Mais ce que ce pauvre Edgar regrettait, c'est inimaginable.

Et, à peine chacun eut-il repris sa place autour de la table où fumait le moka parfumé, que le mari entama une charge à fond de train contre le code. Était-ce assez mal fait, assez injuste ? Ainsi, cette loi sur les Philippines, idiot et inique.

Madame répondant agréement, la discussion finit, de fil en aiguille, par monter à un diapason qu'il me faut, à mon grand regret, qualifier d'anormal, si bien que Stéphanie en vint à prononcer cette phrase malheureuse :

—Tiens, tu m'embêtes ! Tu n'est qu'un imbécile, un muflle et un cochon !

Edgar pâlit, interrogeant :

—Tu dis ?

—Je dis, répondit posément Stéphanie, que tu n'es qu'un imbécile, un muflle et un cochon ! Voilà !

Il se fit un silence effrayant. Edgar, blanc comme un suaire, se leva, retroussa méthodiquement ses manchettes, prit bien ses dispositions, et lança à sa chère poupoule la plus formidable gifle qui jamais s'abattit sur joue de femmelette blonde — si frêle — puis il rugit :

—Bonjour, Philippine !

Il n'y avait pas à dire, cette fois, Stéphanie était *battue*, car vraiment, la gifle elle ne l'avait pas demandée.

RAPHAËL SCHOOMARD.

## LES VIEUX CONTEURS

### D'UN QU'ON MENOIT PENDRE

Un voleur pour ses méfaits ayant été condamné à être pendu et étranglé, comme on le menoit au gibet, son confesseur lui disoit :

—Mon amy, que vous devez être heureux, en songeant que vous allez souper avec Dieu !

—Hélas ! ce dit-il, mon père, pourvu que j'y sois bien pour demain à dîner, ce ne sera pas mal allé.

—Non, mon amy, lui répliqua son confesseur, et il faut tenir pour assuré que vous irez souper ce soir ; mourant contrit et repentant comme vous faites, quelle félicité de se voir servy par des anges et dans la compagnie des saints, avec des mets tout divins.

—Ah ! mon père, répondit-il, vous me feriez bien plaisir si vous y vouliez aller en ma place, car je vous assure que je n'ay aucun appétit.

Le cordelier, qui n'en avoit nulle envie, luy dit :

—J'yrois fort volontiers, mon amy, mais il est aujourd'hui jeûne en notre couvent.

LE SIEUR D'OURVILLE.

## BALLADE DES NUAGES

Tantôt plats et stagnants comme des étangs morts,  
 On les voit s'étaler en flocons immobiles  
 Ou ramper dans l'azur ainsi que des remords ;  
 Tantôt comme un troupeau fuyard de bêtes viles,  
 Ils courent sur les bois, les ravins et les villes :  
 Et l'arbre extasié tout près de s'assoupir,  
 Et les toits exhalant leur vapoureux soupir  
 Qui les rejoint dans une ascension ravie.  
 Regardent tour à tour voyager et croupir  
 Les nuages qui sont l'emblème de la vie.

Plafonds chers aux corbeaux diseurs de mauvais sorts,  
 Ils blessent l'œil de l'homme et des oiseaux serviles.  
 Mais les aigles hautains prennent de longs essors  
 Vers eux, les maëlstroms, les écueils et les îles  
 D'océans suspendus dans les hauteurs tranquilles.  
 Après que la rafale a cessé de glapir,  
 Ils reviennent, ayant pour berger le zéphyr  
 Qui les laisse rôder comme ils en ont envie,  
 Et l'aube ou le couchant se met à récrépir  
 Les nuages qui sont l'emblème de la vie.

Avec leurs gris, leurs bleus, leurs vermillons, leurs ors,  
 Ils figurent des sphinx, des monceaux de fossiles,  
 Des navires perdus, de magiques décors,  
 Et de grands moutons noirs et blancs, fiers et dociles,  
 Qui vaguent en broutant par des chemins faciles ;  
 Gros des orages sourds qui viennent s'y tapir,  
 Ils marchent lentement ou bien vont s'accroupir  
 Sur quelque montagne âpre et qu'on a pas gravie ;  
 Mais tout à coup le vent passe et fait déquerpir  
 Les nuages qui sont l'emblème de la vie.

## ENVOI

O Mort ! Divinité de l'éternel dormir,  
 Tu sais bien, toi par qui mon cœur s'use à gémir  
 Et dont l'appel sans cesse au tombeau me convie,  
 Que je n'ai jamais pu contempler sans frémir  
 Les nuages qui sont l'emblème de la vie.

MAURICE ROLLINAT.

## ENFOUISSEMENTS (1)

C'était le matin du jour des morts et la bise soufflait avec des colères aux fenêtres des gens à peine éveillés. *Le jour des Morts!* non celui qu'on célèbre en France, mais celui consacré aux enfouissements des pauvres.

Deux par semaine leur sont réservés ; aussi, aux époques où les épidémies sévissent, il se fait grand encombrement là-bas.

Là-bas ? Au cimetière ! En route, les *Macchabées!* Et les trois corbillards de la paroisse de *Saint-Gilles*, grands comme des fourgons d'artillerie roulaient rapidement malgré leur gorgement de cercueils ; car il faut arriver à temps. Passé dix heures, on ne reçoit plus. Si on est au vendredi, on renvoie les corps des gueulleux faisander ailleurs jusqu'au mardi prochain.

Vous comprenez bien que des bières de banquiers ou d'*aldermen*, de *gentlemen* et de *ladies*, acajou ou vieux chêne, tapissées de soie, capitonnées de ouate, bordurées d'argent, avec coins repoussés et plaques ciselées portant les noms et qualités de leurs illustres contenus, des cercueils respectables, enfin, ne peuvent être exposés à se commettre avec les boîtes en sapin des pauvresses et des gueux.

Et ils roulaient avec fracas, tandis que les croquemorts, huchés sur le toit des voitures, stimulés par le froid et émoustillés par la perspective du petit verre, chantaient doucement ou se lançaient des gaudrioles :

Il y a la goutte à boire, là-bas,  
Il y a la goutte à boire.

Parfois ils apostrophaient quelque pauvre diable, arrêté pensif devant le défilé funèbre :

“ Eh ! Jack ! nous te convoierons à grande vitesse aux frais de la paroisse. Tu n'auras rien à payer pour ton enterrement, veinard ! ”

Au bout des longues rues des quartiers pauvres, on apercevait les horizons chargés de suie, et au-dessus des têtes, le ciel gris chargé de tristesse.

En route, en route, les *Macchabées!* On est sorti des faubourgs. Voici le cimetière et son grand mur, et sa porte monumentale, et ses chapelles autour desquelles se pressent, comme des poussins près de leur mère, les tombes des morts dans la paix de Dieu : chacune de ces chapelles représente une secte distincte et j'en compte jusqu'à vingt depuis la gothique fleurie, fuselée, panachée, flamboyante, jusqu'au froid temple presbytérien aussi sec et dénudé que l'âme de ses dévôts.

La tête de colonne ralentit l'allure. C'est l'auberge du *Bugle et*

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

*des Trois Couronnes* qui barre la route de son enseigne en potence. Halte ! Cochers et croquemorts sautent joyeusement à terre, et tandis qu'ils allument leur pipe, on leur sert des tournées de grog au whisky.

Un gros homme à rouge trogne ouvre la grille. C'est le premier chargement de la matinée, car il semble sortir de son lit ; n'importe, il est de bonne humeur et sourit d'un air paternel en voyant le défilé. Rien qui vous mette en joie, paraît-il, comme de vivre avec les morts. " Ils vont dans le trou, ceux-là, se dit-on, et moi je suis hors du trou, eh ! eh ! hors du trou, bien vivant et le coffre solide ! " Et on tousse d'une façon formidable pour montrer la force du poumon. Ainsi fait le concierge des trépassés, en indiquant du doigt la place :

" Au fond, près du mur, le trou à gauche, mes drôles ! " du même ton qu'il leur eût dit : " C'est là qu'est le bastringue ! "

Le trou est, en effet, isolé et sinistre, trou de pauvres qui se cachent des riches. A cinquante pas du chemin, on distingue la tranche béante.

On arrête les corbillards. Les croquemorts se mettent à la besogne ; ils tirent une à une les bières. La fosse est déjà garnie d'au moins une douzaine : on voit, en se penchant, leurs couvercles alignés. Ce sont les morts de vendredi dernier qui attendent les confrères. Pas une pelletée de terre n'a été jetée encore, car la terre tient de la place, et, comme dans la soupe de l'Auvergnat, plus on peut bourrer, mieux ça vaut.

Un monsieur à nez bleui par le froid et le whisky se poste, un calepin à la main, sur le bord. Il est tout habillé de vert, symbole de l'espérance, et fait l'appel des cercueils à mesure qu'on les apporte et, quand on les descend, pointe les noms de son crayon.

Au fond, deux fossoyeurs piétinant sur les colis de l'autre jour, rejoignent et rangent ceux d'aujourd'hui.

—Henry Farnham.

—Ça y est.

—Enlevez.

—Attention ! doucement ! je sens une sacrée boîte qui crève sous mon talon.

—Anne Guyer.

—Ça y est.

—Enlevez.

—J'ai un trou à boucher dans un coin, passez-moi donc une boîte de mioche.

—En voici une pas plus grosse qu'un fourreau de parapluie, attrape, Bob !

—Non, elle est trop grande, c'est une de mioche qu'il me faut, et en même temps une fusée ; ma pipe est éteinte.

On lui passa une *boîte de mioche* et une fusée, et le monsieur au nez bleu continua l'appel.

—Adam Smith.

—Ça y est.

—Enlevez.

—Mary Brown.

—Ça y est.

—Enlevez.

On en enleva ainsi à peu près deux ou trois douzaines, alors le fossoyeur cria :

—J'ai réservé une bonne petite place entre deux gros compères, descendez le fourreau de parapluie.

—Lizzie Sweetheart, appela un de ces croquemorts en se penchant sur le couvercle, seize ans ! Pointez.

Et, soulevant l'étroit cercueil : " Un colis de plume. En voilà une qui n'est pas morte d'apoplexie, c'est sûr ! "

Seize ans et la fosse commune ! Et pas une mère, pas un parent, pas un ami pour te suivre d'un regret quand descend dans le trou béant ton corps de jeune fille qui va pourrir dans la promiscuité de ce lugubre amoncellement !

Oh ! à la suite de quel long drame de maladie ou de détresse la mort est-elle venue te saisir ? Quoi ! seize ans et abandonnée de tous !

Seize ans et rien que des croquemorts ivres à tes funérailles !

Qui que tu fus, pauvre Lizzie, jolie ou laide, vierge ou prostituée, tu n'avais pas eu le temps de parcourir bien avant le chemin du mal, et d'égrener tout entier le chapelet des infamies ! Étais-tu de celles qui, avant leurs premières dents, sont initiées dans les coins des taudis sombres à tous les secrets de la vie ? qu'importe ! le malheur t'a clouée là ; reçois au moins l'adieu d'un inconnu qui se découvre devant ton cercueil.

—Vous dites ? Lizzie Sweetheart ?

—Ça y est.

—Enlevez.

Et comme je me penchais, chapeau bas, sur la fosse pour suivre la descente, je ne sais si ce fut l'effet du froid, mais une larme tomba sur la boîte de sapin.

Et je m'en allais lentement tandis qu'arrivait d'un pas preste un monsieur à favoris blonds enveloppé d'un long surplis sale, suivi d'un jeune homme râpé.

C'est le clergyman des pauvres et son clerc qui viennent réciter au rabais sur le tas les versets de Job : " Nous n'avons rien apporté dans ce monde et il est certain que nous ne pouvons rien emporter.—Le Seigneur nous l'avait donné et le Seigneur nous l'a repris.—Béniissions le nom du Seigneur ! "

—Amen ! conclut le clerc en se frottant les mains. Il fait un froid du diable aujourd'hui.

## L'INVINCIBLE

Tenez ! en voilà un me dit l'interne qui me promenait dans le grand jardin où le printemps farceur avait fourré partout des verts piquants et des jaunes imprévus, comme font les gamins à qui on a donné des couleurs.

—Qui ?... Ce monsieur ?

—Oui, ce monsieur. Il a tué une femme... Mme de Balnerte... sa maîtresse, croit-on, mais on n'en est pas bien sûr. Naturellement, il a juré ses grands dieux qu'il n'était pas fou. Mais c'était une telle évidence, qu'il a été acquitté ; et on l'a fait enfermer. Il est ici depuis deux ans... Causez avec lui, il vous amusera. Il ne dit rien d'absurde que ceci : qu'il n'est pas fou.

—Êtes-vous bien sûr qu'il le soit ? interrogeai-je avec une vague inquiétude : car, depuis les deux heures que durait mon excursion dans l'asile, l'idée m'était venue, plusieurs fois, que les internes pouvaient bien être moins fondés dans leurs affirmations que les internés.

Oh ! tout à fait !... D'ailleurs tous les assassins sont fous, vous savez, me répondit mon guide d'un air solide de conviction... Et aussi tous les gens qu'on appelle des héros, continua-t-il... Tous les excessifs, enfin. Les équilibrés restent tranquilles à faire leurs affaires et n'éprouvent pas le besoin de se risquer dans des actions dangereuses. Dès qu'un individu sacrifie à une idée son instinct de conservation, c'est qu'il est fou, c'est bien simple.

—Évidemment, fis-je de plus en plus perplexe.

Nous nous étions approchés du sujet de ce bout de causerie. L'interne nous présenta l'un à l'autre, avec une nuance d'ironie indicatrice du sentiment qu'il avait d'être, lui, un de ceux chez qui l'instinct de la conservation est demeuré intact.

Puis il s'éloigna, ayant à faire, et nous laissa en présence moi et le fou.

C'était un homme de très moyenne taille, avec une tête trop forte pour son corps — une tête toute en longueur, singulièrement coiffée de cheveux très longs qui s'enlevaient au dessus de son front en toupet 1830 et dans lesquels la lumière glissait, le coiffant comme d'une auréole d'or. Je ne sais plus rien de ses traits ; rien ne m'apparaît plus que des yeux couleur d'eau, gris, verts ou bleus selon les moments. Ils étaient trop écartés et se mouvaient incessamment comme s'ils eussent trouvés une souffrance dans les coins où se posait leur regard.

Après quelques mots sur le beau temps de ce jour, sur les fleurs qui poussaient, nous nous taisions, pris tous deux d'une sorte d'embarras. Et je commençais à rêver au moyen de quitter le personnage, lorsqu'il me dit assez brusquement :

—On vous a raconté mon histoire, n'est-ce pas ? Est-ce que vous êtes médecin ?

—Non, je ne suis pas médecin, me hâtai-je de répondre.

—Mais vous croyez aussi que je suis fou, naturellement ?

—Mon Dieu, fis-je en hésitant, la folie est un état si difficilement déterminable....

—Que vous n'êtes pas bien sûr de n'être pas fou vous-même, sans doute ? observa-t-il avec un rire sec.

—Oui.... justement.

Eh bien ! moi, je tout à fait certain d'être dans mon bon sens.... Et, tenez !... je vais vous dire mon histoire.... Je l'ai déjà racontée à deux ou trois personnes.... qui avaient l'air intelligent, et elles n'y ont rien compris. Vous n'y comprendrez rien non plus, sans doute... Mais n'importe, cela me fera plaisir ; il y a des moments où il faut que j'en parle. On vous a dit, n'est-ce pas ? que j'avais tué une femme. Je vais vous expliquer pourquoi je l'ai tuée et pourquoi je la tuerais encore si c'était à recommencer. Vous vous apercevez bien que je suis un homme comme il faut. Autrefois, j'étais ce qu'on appelle dans le monde un garçon très chic : j'avais de la fortune. Je ne suis pas plus bête qu'un autre, mais je n'ai jamais rien fait, quoique j'aie eu des facultés pour tout, parce que j'ai horreur de l'effort.... et puis aussi parce que j'aimais trop les femmes. J'ai eu des maîtresses... Vous n'imaginerez pas combien ! J'en changeais souvent, parce que l'amour, pour rester beau, doit être court. Et puis, le meilleur moment est peut-être celui où l'on sent que cela va finir. Il semble qu'on goûte en une seconde toutes les joies qu'on a eues lorsqu'on est sûr qu'on ne les aura plus.... Avez-vous jamais joui de cela ? Et aussi quelle griserie dans les désespoirs de femmes qu'on quitte ! C'est tellement exquis une femme qui pleure, qui se tord, qui oublie même le souci de sa beauté, qui ne songe plus aux attitudes à prendre !... Ah ! j'en ai eu de ces ivresses-là !... Ce sont elles que je regrette bien plus que les autres... Mais venons à mon anecdote, je ne veux pas vous ennuyer trop longtemps.

“ J'avais rencontré cette femme, la seule qui m'ait fait souffrir, je l'avais rencontrée dans le monde. Je ne peux pas oublier ce moment particulier où mes yeux sont tombés sur elle pour la première fois. Je venais d'entrer dans le salon, j'avais serré la main de quelques amis, quand la maîtresse de la maison me dit :

—“ Venez que je vous présente à Mme de Balnerte, à qui vous donnerez le bras pour aller à table.”

“ C'est bête comme tout, généralement, les phrases dans lesquelles la destinée tient toute entière !... Elle était appuyée à la cheminée, hanchant un peu, très grande, montrant l'extrême pâleur de sa gorge hors de son corsage blanc, où se posaient des nœuds énormes de velours noir qui avaient l'air d'impossibles papillons atta-

chés à elle... Je crois bien qu'elle n'était pas jolie. Elle avait des traits trop marqués, le visage trop long, quelque chose d'impérieux, de volontaire et de hautain qui irritait. Au moment où je l'abordai, elle disait cette phrase à un homme accoudé près d'elle au manteau de la cheminée :

“—Peur ?... Oh ! non, je n'ai jamais peur de rien.”

“ Et je me sentis provoqué par ces paroles comme si elle m'eût insulté... Je ne peux pas souffrir les femmes qui n'ont pas peur, les femmes à âme dure qui savent vouloir et qui prétendent penser. Ce sont des monstres ! On devrait les tuer toutes comme j'ai tué celle-là ! En la conduisant à table, je me sentais la haïr inexprimablement. Et cependant, après avoir causé avec elle pendant tout le dîner et pendant toute la soirée, j'avais le sentiment de ne plus pouvoir me passer de sa présence !... Elle avait de l'esprit. Un de ces esprits ciuglants, coupants, qui blaguent toutes choses. Elle affirmait incessamment, avec un air de mépriser l'opinion d'autrui, et elle discutait jusqu'au bout ses affirmations avec une apparence de logique exaspérante. Elle voulait avoir raison sur tout. Et, au bout d'un certain temps, elle causait à qui l'écoutait une sorte de vertige cérébral, paralysant, qui ôtait le moyen de lui prouver qu'elle avait tort...”

“ Le lendemain je lui mettais des cartes. Puis j'allais à son jour, puis elle m'invitait à ces soirées, et, très vite, j'entrais dans l'intimité de sa vie. Tout de suite, je lui avais dit que je l'aimais. . . Elle s'était moquée de moi, mais il y avait, dans le sentiment de désir et de fureur qu'elle m'inspirait, quelque chose de si fort, qu'elle cessa bientôt de se moquer.

“ Pendant six mois, ce fut une lutte presque féroce entre nous. Jamais je ne lui ai surpris une faiblesse nerveuse, une de ces défaillances de cœur qu'ont les femmes les plus honnêtes. Elle restait hautaine, volontaire, impérieuse. Elle me dominait odieusement. Je lui obéissais comme une brute ! J'en avais peur parfois... et je la haïssais... Comment vous faire comprendre à quel point l'on peut haïr une femme qui n'a pas peur, une femme qui veut, une femme sans laquelle la vie semble impossible !... C'est à ce moment-là que je serais devenu fou, si j'avais dû le devenir... Nous passions des heures et des heures ensemble. Elle parlait de tout avec cet air d'être au-dessus des choses, plus forte que les circonstances, *invincible* en somme... Comprenez-vous bien le sens du mot *invincible* ?

“ Lorsque nous étions seuls, quelquefois, je la prenais brusquement dans mes bras, je cherchais à l'embrasser... Elle était incroyablement forte... plus forte que moi, figurez-vous. Comme c'est ridicule, n'est-ce pas ? Elle était aussi plus grande que je ne suis, j'avais près d'elle le sentiment d'une faiblesse, d'une lâcheté singulière... Oui ! Je vous disais que j'essayais de l'embrasser : elle avait une façon de me prendre les poignets, de les tordre et de me repousser sans avoir

seulement l'air de faire un effort... Oui, oui, j'étais vraiment ridicule bien ridicule... Je le savais... Pourtant rien ne pouvait me détacher de cette infernale créature. Il y avait en elle une mystérieuse ivresse, uniquement sensible *pour moi*, et que je sentais bien qu'elle devait me donner un jour... Qu'était-ce que cette ivresse ? Voilà ce que j'ai mis longtemps à comprendre.... Et enfin cela m'a illuminé !... Je vais vous dire comment....

“ Souvent, nous montions à cheval ensemble. Elle était extraordinaire à cheval ! On la sentait plus forte que l'animal qui la portait et qu'elle maniait comme une chose... plus forte ! Elle était toujours *plus forte*... Eh bien ! donc, un jour nous étions au Bois, dans une petite allée étroite, lancés en plein galop, lorsqu'à un tournant, à vingt mètres de nous, débouche une victoria traînée par deux chevaux emportés : personne dans la voiture, plus de cocher sur le siège. Il y avait du taillis épais de chaque côté de ce chemin... étroit comme je vous l'ai dit, matériellement pas la place pour la voiture et nous, pas le temps de tourner. Vous comprenez bien la situation, n'est-ce pas ? Savez-vous ce qu'elle a fait, sans hésiter, tout de suite ?... Elle a mis son cheval un peu en biais, et à la seconde où les chevaux allaient l'atteindre, elle leur a tapé son stick sur la tête, furieusement, deux fois... les chevaux se sont jetés de côté, versant la voiture, s'abattant l'un sur l'autre, pendant que, pour éviter le timon, elle faisait cabrer son cheval à elle, en lui tirant la tête, de façon à ce que les pieds de devant retombassent sur le sol et non sur les deux bêtes qui, par terre, ruaient tant qu'elles pouvaient.

“ Eh bien ! pendant tout ceci.... je n'avais pas cessé de la regarder... elle n'avait ni rougi ni pâli... elle avait exécuté cet incroyable manœuvre *avec des yeux calmes* !

“ Oui, c'est le moment où j'ai compris ce qu'il me fallait, ce sans quoi je ne pourrais plus vivre : il me fallait *voir la peur dans ses yeux*... C'était l'ivresse que je devais seul connaître !... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?... Eh bien ! quel moyen de voir épouvantés ces yeux durs et puissants, ces yeux qui me rendaient pareils à un enfant, lorsqu'ils se posaient sur moi ? La tuer, n'est-ce pas ? il n'y avait que cela...

Le singulier individu s'arrêta un moment et se mit à rire du même rire sec que tout à l'heure.

— Vous allez voir, reprit-il au bout d'un instant, comme cela a fini bêtement... Un soir je me suis caché dans sa chambre. J'ai attendu qu'elle fût endormie, et puis je suis venu tout près de son lit... J'avais une lanterne que je tenais fermée... Je l'ai regardé dormir un moment... Ah ! quelles minutes !... Vous ne pouvez pas vous figurer comment on se sent vivre dans ces moments-là.... Enfin, j'ai ouvert ma lanterne. Elle a été violemment éclairée, moi aussi... elle s'est réveillée et m'a regardé. Alors, j'ai dit :

“ — C'est moi. Est-ce que vous me reconnaissez ? ”

“ Elle a répondu tout de suite :

“ — Oui, parfaitement. Faites-moi le plaisir de sortir à la minute ! ”

“ J'ai dit encore :

“ — Je suis venu pour vous tuer. ”

“ Remarquez bien, monsieur, que pendant tout ce temps-là elle avait toujours *ses yeux calmes*... Quand j'ai dit cette phrase, elle a souri un peu et m'a répondu :

“ — Si vous saviez comme vous êtes ridicule !

“ Alors, je lui ai planté mon couteau dans la poitrine. J'ai oublié de vous dire que j'avais un couteau... Le corps a eu deux ou trois saccades, et ç'a été fini... Et ses yeux, monsieur, ses yeux sont restés ouverts... Vous savez que l'on dit toujours que les yeux des assassins ont peur ?... Eh bien ! les siens avaient seulement un air de colère... cet air hautain et méprisant qu'elle avait lorsque je tentais de l'embrasser et qu'elle disait : “ Je déteste les gens mal élevés...”

“ Voilà tout l'histoire... Je suis resté là jusqu'au matin, espérant que quelque chose changerait dans ces damnables yeux... non, rien !... On m'a arrêté. On m'a dit que j'étais fou. On m'a enfermé ici... Tout ça m'est égal. Mais rien, comprenez-vous, rien ne me consolera de n'avoir pas vu la peur dans *ces yeux*... Ils n'existent plus maintenant... Jamais, jamais, je ne verrai cette chose... Pourquoi me regardez-vous avec cet air ahuri ? Ah ! oui, vous aussi vous me croyez fou... Imbécile !

Et, d'un pas brusque, l'assassin s'éloigna.

J. RICARD.

#### LES LARMES DU MONDE

Dans les yeux de l'Humanité  
La Douleur va mirer ses charmes.  
Tous nos rires, tous nos vacarmes  
Sanglotent leur inanité !

En vain l'orgueil et la santé  
Sont nos boucliers et nos armes,  
Dans les yeux de l'Humanité  
La Douleur va mirer ses charmes

Et l'inerte Fatalité  
Qui se repaît de nos alarmes,  
Sourit à l'Océan de larmes  
Qui roule pour l'éternité  
Dans les yeux de l'Humanité :

MAURICE ROLLINAT.

## LA MESSE AU VILLAGE

*La Tranche-sur-Mer.*

Je traverse le village au moment où la grand'messe commence. De toutes les rues débouchent des retardataires, jupon noir, coiffe blanche, courant d'une allure balancée de canard qui s'empresse. Quelques ménagères, pour économiser leurs deux sous, portent bravement une chaise. L'entrain me gagne, et me voilà dans la cohue villageoise.

Un grand vaisseau nu, des coiffes et des coiffes jusqu'à l'autel. Cinq ou six hommes tout au plus. L'église est pleine. Je me case péniblement dans un coin près des fonts baptismaux, accoté contre un tas de paniers noirs qui, tout-à-l'heure, s'emplieront de provisions à la sortie de l'office.

Le prêtre arrive, et des chants nasillards, accompagnés d'un harmonium poussif, éclatent dans le chœur. Dominant les têtes inclinées, un suisse moustachu en costume de lancier polonais : schapska noir et rouge, dalmatique appareillée, avec un grand collier doré où pend une large médaille. Une grande verge noire avec une pointe d'acier complète l'illusion. Autour de moi, des femmes assises, d'autres effondrées sur les dalles, égrènent le chapelet, ou s'efforcent de suivre l'office dans le livre. Des vieilles poilues, les yeux cerclés de grandes lunettes rondes, sont immobiles sur le texte sacré. Quelques jeunes femmes debout, l'une d'elles, les yeux demi-clos, inconsciemment souriante, regardent vaguement vers l'autel, comme dans une vision d'inquiète espérance. Mains, visages et cous brûlés, battus des ailes de la coiffe blanche où se cachent les cheveux.

Avec un mouvement de vague, toutes ces mousselines surmontant des nuques dorées s'élèvent ou s'abaissent au signal de la sonnette sacrée. Quelles pensées dans ces têtes de dures travailleuses qui tout le jour, prenant part aux travaux de leurs hommes, chargent le fumier sur les ânes, gravissent péniblement la dune d'un pas alourdi, bêchent le sable ou le creusent de leurs mains pour les semailles ou la récolte ?

Qu'est-ce qui les amène en ce lieu ? Qu'y font-elles ? Y trouvent-elles ce qu'elles y viennent vaguement chercher ? Je me pose ces questions. Et je me dis que personne, en dehors de ce vieux prêtre blanc courbé devant son Dieu, ne parle à ces gens d'autre chose que de l'intérêt immédiat, but unique du labour qui fait toute leur vie. Comment s'étonner si les créatures d'instabilité nerveuse, d'imagination obscurément tourmentée, souvent douloureuses et criantes, accourent en foule à ce temple mystérieux, unique monument du village, où dans la fumée de l'encens, parmi les cierges étincelants, un vieillard pliant sous la chasuble d'or les émeut de sonorités apaisantes ?

Elles ne savent point le sens de ces étrangetés et ne le cherchent pas. Quelque chose s'accomplit en ce lieu qui les arrache pour un instant à la terre. C'est assez. D'autres dans les spectacles, dans les rêves, dans les hautes spéculations de l'esprit, échappent pour une heure aux misères de la vie, se consolant de mirages divers ou de la fierté de n'être point consolés. Ces ressources de luxe citadin ne sont point à la portée des humbles travailleurs de la terre. Ils peuvent contribuer pour le Louvre, l'Opéra, la Comédie-Française ou la Bibliothèque nationale. Mais rien ne leur revient de ce qu'ils ont donné. On leur offre l'église, le vieux prêtre et son suisse polonais. Ils courent aux pompes du culte, faute de mieux.

Et puis songez que cet homme étrange, bizarrement costumé, jouissant du privilège d'accomplir sous l'autorité du gouvernement des cérémonies mystérieuses qui décident de la destinée humaine, est en possession de consacrer la naissance et la mort, de faire l'union des époux, de diriger la vie. Rechercher le fondement de son droit ? Quel labour ! Qui donc pendant ce temps extraira le pain quotidien de la terre ? N'est il pas plus simple d'accepter telle quelle la seule solution de tous les problèmes de la vie qu'offre notre République à qui n'a pas le temps de se faire une opinion laborieuse ?

L'autorité dit : " Derrières ces murailles, point de question qui ne trouve sa réponse." Comment choisir, quand on n'offre pas autre chose ? La foule accourt, et les statues peintes, et les fleurs de papier dans les vases dorés, les costumes étincelants, l'appareil du sacrifice, toute cette pompe barbare qui nous fait sourire, charme la vue primitive, et les chants criards et l'harmonium essoufflé font délicieusement vibrer les nerfs engourdis de l'éternel contact de la terre.

Allez dire à ces gens qu'ils se trompent ! Quelle folie ! Pour se tromper, il faut essayer de savoir. Ils ont seulement senti. Quant à leur parler des sentiments nouveaux que la civilisation pourra leur apporter plus tard, ils n'en ont cure. La vie qui leur reste est trop courte pour qu'ils puissent seulement concevoir la pensée d'autres besoins d'esprit, d'autres satisfactions morales créant des habitudes, des mœurs nouvelles. Bonne chance à ceux qui naîtront ; voilà tout ce que pourront leur suggérer vos discours.

Pendant que je délibérais au-dedans de moi sur ces choses, le prêtre, qui venait de monter en chaire, annonçait la fête de saint Marc l'évangéliste et de je ne sais plus quels martyrs. Aucune fête, dit-il, n'obligeait les chrétiens à s'abstenir de leurs travaux quotidiens pendant un seul jour de cette semaine. Hélas ! brave curé, cela n'importe guère, car c'est aux femmes que vous parlez. Les hommes qui décident du travail sont restés dehors, indifférents à votre parole. En ces temps de transitions troublées, ceux-là ont échappé au charme de vos spectacles, et plus ou moins affranchis du dogme imposé, préparent, sans le savoir, des esprits que le labour quotidien ne privera pas du

droit de penser librement. De ces hommes en état de silencieuse révolte sur la place publique et de ces femmes courbées sous votre incompréhensible parole, attentifs seulement aux inquiétudes de leur destinée, des enfants naîtront ou déjà sont nés qui voudront connaître. Vos saints de plâtre doré, vos centons de barbare latin ne pourront pas leur suffire. Ils chercheront au delà, ils trouveront, car d'autres ont déjà trouvé. Quels dieux adoraient les aïeux de ce peuple il y a vingt siècles à peine, c'est-à-dire hier ? Que penseront leurs enfants des grands mystères, après vingt siècles écoulés, c'est-à-dire demain ?

Ainsi parlait le Polyeucte antichrétien qui s'agitait silencieusement en moi cependant que le prêtre annonçait une pénible lecture sur les commandements de Dieu. J'atteste saint Marc l'évangéliste et tous les martyrs qui seront fêtés cette semaine que pas une personne vivante n'a pu saisir le sens exact d'une seule phrase. Et vraiment, il n'importait guère. Les vieilles disaient leur chapelet. Les jeunes regardaient sans voir, écoutaient sans entendre.

Les paroles marquées étaient dites à l'heure voulue, les rites extérieurs s'accomplissaient, c'est tout ce qui nous reste du christianisme aujourd'hui. Le son du Verbe est demeuré sur nos lèvres, l'esprit qui vivifie s'en est allé. Un autre son persiste aussi, c'est celui des sous qui tombent dans le plateau de cuivre. Conduisez-moi les yeux bandés où il vous plaira. Quand j'entendrai ce bruit, je saurai que je suis dans le temple du Seigneur.

*Ite, missa est.* La cloche tinte, et devant moi défile en rangs serrés entre les deux rangées de bancs un troupeau moutonnant de faces hâlées, encadrées des mousselines blanches, visages durs, violents, inexpressifs, tout en volonté. Fronts bombés, pommettes osseuses, mâchoires fermées, mentons saillants. D'in vraisemblables vieilles au visage raviné, verruqueux, piqué de grands poils drus, avec une expression obstinée de bêtes de labeur dans le collier. Des fillettes au profil d'oiseau, disgracieuses et niaises, *éloisées*, comme on dit ici. Des jeunes femmes aux grands yeux noirs éteints, au masque triste, qui ne peuvent pas sourire faute de la flamme au regard.

Ne m'étais-je pas trop pressé de les imaginer rêveuses, toutes ces frustes créatures de somme raidies sous le joug du travail de la terre ? Qui sait ? L'apparence peut tromper. Elles sentent après tout, elles souffrent sûrement, elles aiment peut-être. Ou bien est-ce le simple moutonnement qui les amène, l'esprit d'imitation chez l'être faible, incapable de se résoudre par lui-même ? La religion pour elles c'est le chapelet, la statue, l'image, les mots convenus... comme pour les autres. Il y a de tout cela sans doute dans cette foule, sans parler du besoin de se réunir, de faire acte social en commun, auquel le vote municipal ou politique ne donne vraiment qu'une satisfaction ridicule.

A la sortie, les hommes groupés sur la place vont au-devant de leurs compagnes sanctifiées, et la bourse des produits agricoles qui s'est

tenue pendant la messe fait place aux gais propos. C'est l'heure des plaisantes rencontres, et ce post-scriptum de la cérémonie divine n'en est peut-être pas le moindre attrait.

Les petits paniers noirs qui reviennent, eux aussi, de la messe s'approvisionnent hâtivement de légumes. Il est midi. La soupe fume sur les tables. La grande place se vide, et bientôt une poule solitaire s'ennuie à gratter inutilement le parvis du temple consacré au Dieu qui l'a faite pour la rôtissoire des humains.

Un vieux qui passe à côté de moi s'excuse, semble-t-il, auprès d'un sceptique, d'avoir assisté à l'office. " *Hé bé, un p'tit de prêche, o (1) fait trejous plaisi* ". Il a vraiment raison, le vieux. Quand on s'est tu pendant six jours, on a vraiment besoin, le septième, d'entendre parler quelqu'un.

Maintenant, est-il nécessaire que ce soit en latin ? Et ne pourrait-on varier les sujets ?

G. CLÉMENTEAU.

---

## LE SERMON DE M. SISTRE

Voilà bientôt quinze ans que M. Sistre est curé de Saint-Bouize, en Provence, et depuis ce temps, il n'a jamais manqué, le jour de la Pentecôte, de dire à ses paroissiens le fameux sermon que lui légua son digne prédécesseur et qui finit par ce terrible appel aux vengeances célestes :

—Que les foudres du ciel tombent sur les pécheurs et sur les incrédules !

Si vous aviez vu quel effet produisait ce bon M. Sistre, quand, les poings en l'air devant les dévotes qui sommeillaient doucement, et les petits vieux qui tournaient pieusement leurs pouces, il lançait d'une voix vibrante la phrase sacramentelle !... Tout le monde se réveillait, et un frisson courait sur les mantes vert olive et les bonnets de velours râpé.

Les premiers temps, M. le curé remuait ses paroissiens, que c'était une bénédiction. Mais petit à petit, le sermon se fit vieux ; il perdit son prestige ; les bonnes Provençales le connaissaient depuis quinze ans, et ces foudres du ciel se faisaient si longtemps attendre, qu'on finissait par ne plus y croire...

Un jour même, au moment où M. Sistre commençait à s'élever contre l'indifférence et l'impiété des fidèles, un petit rire blagueur passa parmi les têtes comme un souffle de peste sur la moisson. Le brave homme eut beau se démener, comme un diable, dans sa grande aube

(1) O, Cela, Hoc.

de percale, lever les poings en signe de menace, gaspiller sa verve devant ses paroissiens ; il n'y put rien !

C'eût été facile encore de ramener les femmes, car les dévotes avaient un fond de piété solide ; elles cédaient au courant fatal, voilà tout ! Mais c'étaient les hommes ! Il y en avait un surtout, là-bas, au fond de l'église, entre le grand pilier et le banc d'œuvre, qui faisait damner M. Sistre...

Oh ! ce diable de père Cornet !

Je suis sûr qu'il venait à la grand'messe pour se moquer de M. le curé. Il avait quelque chose de polisson dans la figure, avec ses rides bien accusées, son petit rire voltairien et son menton pointu où, quand il parlait, dansait un bout de barbiche...

De sorte qu'à la fin, ce pauvre M. Sistre n'y tint plus. La pensée que sa paroisse toute entière se préparait une belle éternité de flammes lui fit monter la rougeur au front, et il résolut de frapper les fidèles de Saint-Bouize d'une terreur si grande qu'à l'avenir les femmes, les hommes, tous, jusqu'au petit père Cornet, croiraient aux foudres du ciel.

Il se mit à l'œuvre, et, pendant huit jours, ne dormit pas. Il feuilletait — en traduction — saint Thomas, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme, tous les Pères de l'Église, pour y trouver quelque petit miracle, pas trop difficile à faire, et qui épouvantât les fidèles de Saint-Bouize.

La messe du matin s'en ressentit bien un peu. Mais pensez donc quel triomphe ce serait pour Dieu, le jour où il ferait éclater au beau milieu de son sermon l'intervention céleste ! où las d'accabler ses ouailles de terribles mais vaines menaces, il pourrait faire suivre ses paroles de l'épouvantable réalité !

Enfin, après ses veilles, ses recherches, ses fouilles, de toutes les combinaisons qu'il tourna et retourna cent fois dans sa tête pour la plus grande mystification des paroissiens, voici ce qui lui parut la plus forte...

Il s'agissait de précipiter des charbons ardents dans l'église, au moment où il lancerait d'une voix de tonnerre la terrifiante invocation :

— Que les foudres du ciel tombent sur les pécheurs et les incrédules !...

Prenant donc à part son petit clerc Baptiste, qui était aussi son neveu, il lui dit dans sa bonne langue provençale :

— Tu entends, Baptiste, c'est demain la Pentecôte, le jour de mon grand sermon... Lorsque tu me verras monter en chaire, tu iras demander à tante Nanon — que j'aurai avertie — un réchaud et des charbons ardents ; puis tu grimperas au clocher... Tu ouvriras la soupenne par laquelle passent les cordes de la cloche ; et tu m'écouteras... Et quand tu m'entendras dire : " Que les foudres du ciel tom-

bent sur les pécheurs et sur les incrédules," *zou !* tu lanceras les charbons dans l'église...Mais tu auras soin de ne pas m'attraper.

—Oui, mon oncle, répondit Baptiste.

Cependant, le bruit avait couru que M. Sistre avait changé le sermon de la Pentecôte. Cette nouvelle parut si invraisemblable que, pour s'assurer de son exactitude, le grand jour venu, les fidèles vinrent à la messe deux fois plus nombreux. Il y en eut depuis la nef jusqu'à la porte du cimetière. Le banc d'œuvre, au grand complet, avec un petit air de vie, sous l'épanouissement de ses quatre bons marguilliers.

Le père Cornet, qui avait l'oreille un peu dure, s'était placé tout en haut, près de la chaire de M. Sistre, à trois enjambées du chœur. Le malheureux ! Si seulement on l'avait prévenu que, ce jour-là, la foudre dût tomber pour tout de bon !

Et c'est M. le curé qui se faisait du bon sang !

La messe commencée, quand il se retourna pour chanter son *Dominus vobiscum*, il jeta sur sa paroisse un coup d'œil malin, avec un petit air qui voulait dire :

—Vous allez voir, tout à l'heure !... Et toi, méchant père Cornet, cela va te nettoyer la tête !...

Puis, au moment voulu, il s'inclina vers son petit clerc, et lui grommela ces deux mots : Allons !... pars !...

Dès que l'évangile fut terminé, M. Sistre quitta sa chasuble qu'il déposa sur l'autel, la doublure jaune en évidence, et il s'achemina vers la chaire avec un rayon de sourire sur la figure. Comme il paraissait en train, tout le monde s'apprêtait à l'écouter. On entendit un bruit de chaises qu'on rapprochait. Les gens du haut de l'église se retournaient afin de mieux entendre. Le petit père Cornet bombait sa main contre son oreille, voulant ne rien perdre du sermon.

Baptiste avait déjà disparu.

Avant l'exorde, pendant les quelques secondes de silence que s'accorda M. Sistre, pour déguster par avance et à petits coups la saveur de sa combinaison, des chuchotements coururent parmi les fidèles. Puis tout le monde écouta religieusement, après des : " Chut ! chut ! c'en est un nouveau !..."

M. le curé commença, et cette fois encore, le texte du sermon n'avait pas varié, le désappointement fut général. Le petit père Cornet ne riait plus. Il en voulait aux camarades de l'avoir fait venir pour rien !

M. Sistre se disait en lui-même :

—Attends un peu ! tu m'en diras des nouvelles tout à l'heure !

Le fait est que la projection des foudres allait produire une singulière impression. Aussi pour y arriver, M. le curé glissa-t-il sur l'exorde et sur les trois points... De l'église, dans l'intervalle des tira-

des qu'il débitait toute d'une haleine, avec des essoufflements d'homme de peine qui procède par saccade, on distinguait des bruits de pinnettes, des grognements irrités. C'était Baptiste qui, du haut de la soupente, préparait les foudres du ciel, épiait, grondait, s'impaticuait.

Enfin, M. Sistre entama la péroraison. Les mots se brouillaient dans sa bouche, tant il allait vite. Son aube se déchirait sous ses gestes énergiques. Il s'élevait avec indignation contre ces âmes blasées, ces cœurs de marbre, qui recevait avec indifférence la parole de Dieu...

—Où !.. clama-t-il, les pécheurs sont odieux !...Et quand je les vois s'endurcir dans leur état d'abomination, j'appelle sur eux les colères célestes... Foudres du ciel, tombez sur les pécheurs et sur les incrédules !..

—Mon oncle... mon oncle !.. cria Baptiste du haut de sa soupente, le feu est éteint !..

Si jamais vous allez à Saint-Bouize, vous n'y verrez plus ce bon M. Sistre. Le pauvre homme est mort du chagrin de n'avoir pu faire tomber sur ses ouailles les foudres du ciel. Mais vous y trouverez encore le petit père Cornet, qui se souviendra bien lui, de la phrase de Baptiste : "*Moun oncle !... moun oncle ! lou fio s'es amoussa !...*"

PAUL BONHOMME.

---

## LA PHILOSOPHIE

Tant de philosophes ont soutenu l'opinion d'Épicure, que j'ai osé mêler ma faible voix à la leur ; comme eux, au reste, je ne fais qu'un système, ce qui nous montre dans quel abîme on s'engage quand, voulant percer la nuit des temps, on veut porter de présomptueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise : car, admettez la création ou la rejetez, c'est partout le même mystère, partout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette terre que j'habite ? Est-elle la seule planète habitée ? D'où viens-je ? Que suis-je ? Quelle est la nature de ce que je vois, de tous ces brillants fantômes dont j'aime l'illusion ? Étais-je, avant de n'être point ? Serais-je, lorsque je ne serai plus ? Quel état a précédé le sentiment de mon existence ? Quel état suivra la perte de ce sentiment ? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais ; ils battront philosophiquement la campagne, comme j'ai fait, feront donner l'alarme aux dévots et ne nous apprendront rien.



Oh ! qu'un tableau aussi varié que celui de l'univers et de ses habitants, qu'une scène aussi changeante et dont les décorations sont aussi belles, a de charmes pour un philosophe ! Quoiqu'il ignore les premières causes, du coin du parterre où il s'est caché, voyant sans être vu, loin du peuple et du bruit, il assiste à un spectacle où tout l'enchanté et rien ne le surprend, pas même de s'y voir.



Il lui paraît plaisant de vivre, plaisant d'être le jouet de lui-même, de faire un rôle aussi comique et de se croire un personnage important.



La raison pour laquelle rien n'étonne un philosophe, c'est qu'il sait que la folie et la sagesse, l'instinct et la raison, la grandeur et la petitesse, la puérilité et le bon sens, le vice et la vertu, se touchent d'aussi près dans l'homme que l'adolescence et l'enfance, que l'esprit *recteur* et l'huile dans les végétaux, enfin que le pur et l'impur dans les fossiles. L'homme dur mais vrai, il le compare à un carosse doublé d'une étoffe précieuse, mal suspendu ; le fat n'est à ses yeux qu'un paon qui admire sa queue ; le faible et l'inconstant, qu'une girouette qui tourne à tout vent ; l'homme violent, qu'une fusée qui s'élève, dès qu'elle a pris feu, ou du lait bouillant qui passe par-dessus les bords de son vase, etc.



Moins délicat en amitié, en amour, etc., plus aisé à satisfaire et à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme, ne sont que de légers défauts de l'humanité, pour qui examine tout en physicien, et le vol même, vu des mêmes yeux, est plutôt un vice qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des hommes ? C'est que je les crois sérieusement des *machines*. Dans l'hypothèse contraire, j'en connais peu dont la société fût estimable. Le matérialisme est l'antidote de la misanthropie.



On ne fait de si sages réflexions sans en tirer quelque profit pour soi-même ; c'est pourquoi le philosophe, opposant à ses propres vices la même égide qu'à l'adversité, n'est pas plus intérieurement déchiré par la malheureuse nécessité de ses mauvaises qualités, qu'il n'est vain et glorieux de ses bonnes. Si le hasard a voulu qu'il fût aussi bien organisé que la société peut et que chaque homme raisonnable doit le

souhaiter, le philosophe s'en félicitera, et même s'en réjouira, mais sans suffisance et sans présomption. Par la raison contraire, comme il ne s'est pas fait lui-même, si les ressorts de sa machine jouent mal, il en est fâché, il en gémit en qualité de bon citoyen ; comme philosophe, il ne s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées et d'actions, qui naissent et se font malgré lui ; soupirant sur la funeste condition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la nature ne porte jamais.

\*.\*.\*

Nous sommes dans ses mains, comme une pendule dans celle d'un horloger ; elle nous a pétris comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu ; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvements primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations et la mer de ses ravages.

LAMETTRIE.

---

## LES TRAMPS (1)

Il n'existe nulle part rien de tel, et, parmi les étranges particularités de l'Angleterre, ce n'est pas la moindre. Aussi le mot est-il littéralement intraduisible, et aucune langue n'a, je pense, son équivalent.

*To tramp*, dans l'idiome vulgaire, signifie marcher avec effort, accomplir pédestrement un voyage pénible pour atteindre un but désiré. Ici, le marcheur est un pauvre ; le but, une nuit en prison et huit onces de pain.

Huit onces, c'est la mesure pour les mâles adultes ; six pour les femelles, et au dessous de sept ans quatre onces et une demi-pinte de bouillie.

Et pour gagner cette pâture des milliers de misérables arpentent les routes d'Angleterre. Ils marchent tout le jour jusqu'après le coucher du soleil. Souvent l'étape est longue, la journée courte, alors il faut se hâter, car le gîte ne s'ouvre que de sept heures à neuf et, passé l'heure, ils heurteraient en vain à la porte. Aujourd'hui ici, demain là, après-demain plus loin, tous les jours ils foulent le long ruban d'une route nouvelle, comme le juif de la légende, ils marchent, sans pouvoir séjourner nulle part, car plus pitoyables que lui encore, ils ne possèdent pas même les cinq sous traditionnels.

Ce sont les *tramps*.

Sans famille, sans ressource, sans foyer, ils vont seuls dans la vie,

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

la traversant d'étape en étape, fournissant chaque jour leur stérile fatigue, jusqu'à ce qu'enfin ils s'arrêtent, jambes raidies, genoux ankylosés, pieds sanglants, ventre vide, ne pouvant faire un pas de plus. La machine humaine usée et surmenée refuse le service. Détraquée, elle s'écroule sur le bord du fossé, au pied du vieil arbre de la route qui vit passer tant de détresses, et le *tramp* étendu sur le dos, avec une pierre sous ses reins brisées, sa face émaciée tournée vers les étoiles, s'endort dans sa suprême halte.

Ainsi Alphonse Legros, cet Holbein moderne, que l'Angleterre a pris à la France, a buriné sur son cuivre cette dernière et sinistre page de la lamentable épopée du vieux vagabond.

Pendant le *tramp* n'a rien de commun avec notre vagabond vulgaire. Produit indigène, il croît et ne peut croître que sur le sol britannique ; il n'est possible que là.

Les drôles déguenillés hantant nos routes, les rôdeurs aux barrières de nos grandes villes, épaves de nos égouts, ne sont que dans un état de banqueroute sociale provisoire. Vauriens, fainéants, déclassés, repris de justice, ils traversent comme ils peuvent une phase critique de leur vie, attendant mieux et joignant généralement à cet état de vagabond celui plus fructueux de mendiant et de voleur. La police les tracasse, le garde-champêtre s'informe de leurs papiers et finalement le gendarme leur met les menottes. Sortis des prisons ou des bagnes, ils y retournent fatalement.

Le *tramp* est tout autre. Le policeman le laisse paisiblement passer. On sait d'où il sort et où il va, où il a dormi hier et où il dormira demain. Il n'est ni *camelot*, ni maraudeur, ni souteneur, il aime trop sa liberté. Son métier est de ne pas en avoir, et il ne mendie que poussé par la faim. Marcher est toute sa science, et il marche.

A la biblique Angleterre appartenait l'étrangeté de faire du vagabondage une ressource pour les dénués, et de changer l'axiome romain : *De minimis curat prator*.

Dans chaque ville, chaque bourgade du Royaume-Uni se dresse un grand bâtiment triste, moitié couvent, moitié prison. La cloche des cloîtres y tinte, mêlée au cliquetis des clefs de geôle. C'est l'*Union*, le refuge des pauvres, improprement appelé maison de travail (*workhouse*). Quand une bourgade est trop petite pour avoir son *workhouse* propre, elle s'unit à d'autres ; de là le nom *Union*, donné officiellement.

L'Angleterre, y compris le pays de Galles, sans compter l'Écosse ni l'Irlande, possède 650 de ces sombres constructions. Chacune contient de 50 à 3,000 pauvres. Là, John Bull se débarrasse d'une partie de ses misérables, de ceux bien notés, des honnêtes recommandés par les paroisses, des pauvres *respectables* et pieux, ayant reçu du vicair un certificat de vertu. Femmes, enfants, vieillards, on les cla-

quemure, et leur misère ne choque plus la vue. La fille abandonnée y accouche, l'ouvrier fourbu par soixante ans de labeur vient y mourir. Cela vaut mieux que la borne du coin.

Ceux-ci sont les *inmates*, les pensionnaires, les hôtes.

Mais en dehors de ces privilégiés, il y a les pauvres de hasard (*casual paupers*), les artisans à la recherche du travail, les étrangers qui ne peuvent payer un gîte, les meurt-de-faim qui passent, les vanu-pieds, les *tramps*. La nuit les voit arriver par tous les chemins. Ils s'adosent au grand mur noir et attendent. Leurs yeux creux, leur face hâve plus encore que leurs guenilles souillées de poussière et de boue, racontent toutes les détresses.

Louches et silencieux ils regardent passer les heureux qui ont leur *home* et se hâtent de rentrer après la journée faite où ils sont attendus.

Sept heures sonnent, la porte s'ouvre ; ils s'engouffrent un à un. L'inspecteur des *tramps*, un pauvre du *workhouse*, apporte un baquet et ils vident leurs poches. On s'assure par là qu'ils n'ont pas deux *pence* pour gîter ailleurs. Alors, on les admet. Un bain d'eau tiède, huit onces de pain, un pot d'eau et une cellule, c'est le lot. Mais ce lot n'est pas donné ; car au matin on leur jette une livre de *vieux câble* de navire, roidi et englué de goudron, et ils doivent rendre une livre d'étoupe, ou bien ils ont un tas de pierre à casser. La besogne exige au moins trois heures. Quant aux femmes, si la corde goudronnée manque, on les emploie à froter, nettoyer, coudre pendant le même laps de temps. L'œuvre finie, huit onces de pain et une pinte de bouillie. Ce n'est pas beaucoup, mais cela soutient jusqu'au soir les estomacs frugaux et en route.

En route pour le *workhouse* de la prochaine bourgade, l'*Union* ne reçoit pas deux fois de suite le même voyageur. Il doit frapper ailleurs. A chaque paroisse sa charge. Il faut qu'un mois s'écoule avant qu'il puisse revenir à la même porte. Au cas contraire, on lui ouvre quand même, mais on lui inflige trois jours de travaux forcés.

La Grande-Bretagne compte plus de 900 *workhouses* ; il faut trois ans au *tramp* pour les connaître tous.

Si piteux que soit le gîte et maigre la pitance achetée par trois heures d'un travail forcé, ils tentent, je l'ai dit, des milliers de misérables.

Combien sont-ils ? Les statistiques des *Unions* peuvent seules en donner le chiffre. Mais ils s'appellent légion.

Ils vont isolés, quelquefois deux ensemble, rarement plus ; dos voûté, épaules en avant, mains dans les poches, les yeux fixés au sol comme s'ils cherchaient dans la boue ou la poussière la trace de leurs pas d'autrefois.

Ils arrêtent le passant : " Gouverneur, disent-ils, assistez de quelques pièces de cuivre (*some coppers*) un pauvre diable sans travail."

Du travail, le *tramp* n'en cherche pas. Peut-être en a-t-il cherché autrefois ; ouvrier sans ouvrage, il a mendié de porte en porte le droit de vivre : " Employez-moi, maître, ne serait-ce que pour le pain." Mais partout on lui a répondu : " Rien pour vous, il y a trop de bras." Et il s'est lassé de ces suppliques vaines. Maintenant on lui offrirait du travail qu'il n'en voudrait plus. Il a goûté la liberté, le grand air, la vie assurée par le morceau de pain qui l'attend le soir sur la planche de sa cellule où, prisonnier volontaire, il va s'endormir. Rien pour rien, du reste. Il n'est pas un mendiant. Sir John Bull est charitable au *tramp*, sa charité lui rapporte, et celui-ci paye, par sa livre d'étope ou son tas de cailloux cassés, l'hospitalité qu'il reçoit.

C'est un philosophe, il se contente de peu. Ses seize onces de pain ou ses deux potées de bouillie lui suffisent. Son estomac s'est fait à ce minimum. Nous mangeons trop, nous autres, Shakespeare l'a dit : " Les plus pauvres mendiants ont encore du superflu. Si l'on ne donnait à la nature que ce dont elle a réellement besoin, l'homme vivrait au même prix que la bête."

Et, la longue misère ayant tout tué, c'est en bête que vit le *tramp*.

Quand les primevères s'épanouissent au bord des bois et que dans les prairies s'ouvrent les boutons d'or et les marguerites, quand les blancs festons d'aubépines se déroulent le long des sentiers de la verdoyante Albion, les *tramps*, comme les fauves, sentent venir les impérieux besoins. La femelle est là-bas, assise près du fossé, dépoitrillée et lascive. Elle fait signe au mâle.

Et derrière les haies, sous les taillis, dans les bruyères, le promeneur égaré entend de brutales accolades, des rires sauvages et de rauques soupirs. Ce sont les *tramps* qui se *marient*.

Puis, chacun s'en va de son côté. " Adieu, cher.—Au revoir, chérie."

Rarement le *tramp* s'encombre de famille. Il faut traîner la femme et porter les petits. Chacun pour soi, le *workhouse* pour tous.

Ils se sont rencontrés. Le vent était au rut. Ils sont allés où soufflait le vent. Le mâle a fécondé la femelle, il ne lui doit rien de plus. Elle le sait et ne lui demande rien. Elle a comme lui le *workhouse*.

Et c'est là, en effet, qu'elle ira mettre bas, si l'œuvre ne la surprend pas dans le hallier comme elle a conçu.

L'*Union* lui offrira pendant sa gésine bon lit, bon feu et suffisante pâture ; puis elle partira un matin, l'enfant pendu à la mamelle, recommencer la marche sans fin.

Elle s'accouplera encore à un inconnu, et, féconde comme la bonne terre, sèmera sa graine de misère le long de tous les chemins.

Et c'est ainsi que les *tramps* pullulent. Sans lien civil, sans famille, sans nom, sans métier, ils ont ramené l'état de nature au milieu de la civilisation.

Ils datent de loin et jadis pour eux on fut dur. Dès 1388 les édits de répression pleuvent. Bâtonnés, emprisonnés, vendus, ils couvrent quand même les grands chemins. Henri VII et Henri VIII alarmés renforcent les peines ordonnées par Richard II. Un édit de 1536 est terrible : " Tout vagabond valide sera fouetté la première fois, on lui coupera l'oreille droite la seconde, et s'il persévère dans le vagabondage on le pendra comme félon et ennemi du bien public."

Édits stériles.

Rien n'y fait. La race saxonne est aussi tenace que politique, et les *tramps*, comme les hordes de Jacob, se sont multipliés sous les coups.

John Bull, devenu plus humain, et ne sachant qu'en faire, ne pouvant ni les tuer, ni les vendre, il s'est décidé à les *nourrir*.

HECTOR FRANCE.

---

## AMOUR VAINCU

..... La grande horloge de l'Hôtel-de-Ville marquait déjà cinq heures. Le soleil — un soleil mourant de jaunisse — venait de disparaître derrière les toits enveloppés de leur pesant linceul de neige. Les éplucheurs des rues, amplifiés par la laine, la bouche fumante, se disposaient à donner de leurs grosses mains gantées le dernier coup de pic dans la coque épaisse et dure de glace. Le froid était glacial ; car le vent venait du nord.

J'étais seul dans mon trou de boutique. Tout était sombre autour de moi. A travers le voile de plus en plus foncé du crépuscule, les objets prenaient à ma vue des aspects étrangement vagues. J'étais triste..... oh ! triste jusqu'à rompre avec l'espoir, jusqu'à faire fi de ma vie. Le jour, dont je n'apercevais déjà plus qu'une dernière trace, pris de pitié, semblait, tout en me recommandant à la nuit, m'envoyer son dernier adieu. Jeté sur une chaise, sous un plafond affreusement bas et entre deux murs ravagés, je regardais fixement devant moi, mais sans voir ; je pensais sur tout mais sur rien. La tempe dans ma main et le coude sur mon genou, l'œil morne, les joues grillées par la flamme ardente de la douleur, j'eusse volontiers donné ma vie pour un cercueil. Mon âme était comme serrée dans un étau ; et là, sur la poitrine, je sentais comme un fardeau sous le poids écrasant duquel la voûte des mes côtes allait céder. Parfois, mes prunelles se voilaient

et, la lame humide se déchirant, laissaient couler une larme qui attisait le feu de ma souffrance plutôt que de l'éteindre. Mes yeux me gênaient dans leur orbite ; ma tête me pesait sur le corps ; mes bras fatiguaient les épaules qui les portaient et mon cœur, dans ses battements précipités, — tels les battements d'ailes de l'oiseau qui étouffe — gémissait de ne pouvoir briser sa cage pour s'élaner dans un vol éperdu, jusqu'aux pieds de celle qui, là-bas, dans sa campagne retirée, passe ses jours — ô délicieuse innocence — à compter les pétales de la rose.

Par moment, comme poussé par un ressort, je me dressais sur mon séant ; et, remplissant l'enceinte de mes soupirs, j'allais d'un pas chancelant, me poster derrière la vitrine d'où, sur l'aile de la plainte, j'envoyais un regard mouillé sur la rue déjà sombre et déserte.

— Si elle passait devant moi à cette heure où la tristesse m'accable ; si elle venait voir le poids de mon abattement et constater seulement la rougeur de mes yeux !..... oh ! je suis sûr qu'elle s'attendrirait sur mon sort et que vite, de sa petite main, elle passerait son mouchoir de batiste sur mes yeux !..... Moi, je donnerais mes jours pour un regard de ses yeux, pour un sourire de ses lèvres, pour un appel de sa voix !

La froide noirceur de la nuit et le silence morne des trottoirs me donnaient l'épouvante. Par les fissures de la porte mal jointe, il m'arrivait comme des lames d'un air glacé qui me frappaient la face à la manière d'un couteau. Mes mains dans mes poches, mon cou contracté sur mes épaules, je grelottais de froid ; et mon cœur se soulevait comme sous de violentes poussées d'une vapeur étouffante d'angoisse. Malgré cela, j'attendais, fou de désespoir, celle qui ne pouvait venir.

— Rentrons, me disais-je enfin en moi-même, fortifié par un éclair de raison mais de pleurs suffoquant ; on gèle ici devant cette porte ; allons au fond où il fait plus tiède et moins sombre ; et, les joues ruisselantes, je regagnais ma chaise.

— O Dieu !.... je ne la reverrai donc plus ? jamais ?.... jamais ?.... oh ! c'en est trop pour mon cœur qui saigne ! mais, peut-être.... oh ! non. Soixante milles me séparent d'elle et, à l'heure où toute l'essence de mon être s'envole suppliante vers sa fenêtre, qui sait si mollement couchée dans la blancheur d'un lit immaculé, le vierge adorée rêve à autre chose qu'aux anges célestes qui la gardent. Qui sait si....

— Pan pan pan, pan pan.

J'eus à peine le temps de me tourner pour voir qui frappait ainsi à ma porte, quand je la vis s'ouvrir sans bruit et laisser entrer un homme. Il était grand et sec ; sa figure était blême et ses yeux sans couleur ; un vrai spectre habillé de gris des pieds à la tête et portant sous le bras un gros sac de sable.

— Je semble tout jeune, me dit-il d'une voix lente et monotone,

mais j'ai l'âge du monde. Je suis médecin de mon état et toute ma pharmacie est là dans ce sac ; ce sable que tu vois est mon seul remède ; il est prompt et infaillible. J'en recouvre la plaie qui, de suite, se cicatrise. J'ai pour spécialité le cœur. J'entre partout à l'improviste et disparaïs dès qu'on me veut. J'habite le grand boulevard de la " Séparation." Mon père s'appelle " Rupture " ; ma mère, " Indifférence " et j'ai pour nom l' " Oubli." Veux-tu de moi dans cette boutique ?

—Oui, monsieur, répondis-je, déjà gai.

Sans plus attendre, le spectre prit place à mon côté ; en un instant je m'accoutumai à lui et même le pris en amitié. Sa compagnie était douce et son humeur égale. Il m'apprit à manger, à rire et à chanter. Il me berga même de ses romances. Et comme un enfant gâté, je subissais, assis sur ses genoux, le charme de sa voix, je m'endormis ; je fis même un rêve, un doux rêve :.....

" Je me trouvais loin, loin, à la campagne, devant la porte de sa maison. Le silence était profond et la nuit très noire. Pas une étoile au ciel. J'étais immobile mais fiévreux, le regard fixé sur sa fenêtre ouverte mais vide.

—Dors-tu, chérie ? (*Silence dans les ténèbres.*)

—Où es-tu mon ange ? (*Un soupir léger s'exhale.*)

—Oh ! viens, viens, toi qui m'entends.

—Qui appelles-tu ainsi, me demanda mon hôte de sa voix furieuse de stentor ?... .

Je m'éveillai en sursaut ; je me vis sur ma chaise, triste et seul dans ma boutique. L'étranger avait disparu, emportant avec lui son sac de sable.

Qui sait s'il reviendra ?.....

SYLVAIN DAYAN.

## IN EXTREMIS

L'abbé Terrasson étant à l'agonie, un prêtre s'approcha de son chevet pour l'inviter à se confesser : « Adressez-vous, Monsieur, lui dit-il, à Mme Luquet ».

C'était sa gouvernante.

—Voyons Monsieur, insiste le prêtre, n'avez-vous point été luxurieux ?

—Madame Luquet, ai-je été luxurieux ? interrogea le malade.

—Un peu, Monsieur, un peu.

—Un peu, répète l'abbé Terrasson.....Et la confession dût s'arrêter là.

## LES ASSIS

*Sous ce titre, Jean Richepin dédie la fantaisie de circonstance que l'on va lire à ceux qui ne peuvent pas jouir du printemps.*

Quand s'entr'ouvrent les yeux des marguerites blanches,  
 Quand le bourgeon tremblant palpite au bout des branches,  
 Quand les lapins frileux commencent, le matin,  
 A sortir du terrier pour courir dans le thym,  
 Quand les premiers oiseaux, chantant leurs chansonnettes,  
 A l'époque où le monde heureux se rajeunit. . .

Oh ! c'est alors qu'il faut plaindre, et douloureusement, les malheureux qu'un travail sédentaire courbe sur un bureau, colle sur une chaise, dans un coin de salle ténébreuse, dans une atmosphère lourde, confinée, épaisse, où mijote la vieille odeur chancie des paperasses, des linges douteux, des ronds de enirs, des fonds de culotte.

C'est alors qu'il convient de lamenter sur le sort des *Assis*.

Les petits boutiquiers ont au moins leur devanture qui donne sur la rue, qui reçoit un oblique rayon de soleil. Par la porte ouverte, des bouffées de brise peuvent entrer, apportant leur lointain parfum des folies printanières, quand ce ne serait que la senteur des herbes coupées dans le prochain square. Des mouches arrivent en bourdonnant, saoules de lumière, et dansent éperdument dans un rayon d'or. On a même entendu parler d'un hanneton égaré, qui est venu cogner aux vitres de la boutique voisine, et qui a sonné là une joyeuse tambourinade en l'honneur du renouveau.

Et les petits boutiquiers jouissent ainsi du printemps, à leur manière, pauvrement, vaguement ; mais enfin ils en jouissent. Ils hument par-ci, par-là une gorgée d'air frais, malgré les puanteurs du ruisseau et de l'arrière-boutique. Ils regardent, là-haut, entre les toits des maisons, une bande étroite du ciel, où flottent des nuages violets, où passent des pigeons, où bleuit par instants un grand trou de saphir.

Et les petits boutiquiers, contents de peu, heureux de plus, s'apitoient sur l'infortune des misérables qui n'ont pas même ces maigres plaisirs, et ils se frottent les mains en songeant aux tristes enfermés, aux pâles paperasseurs, aux *Assis*.

L'ouvrier, lui, ouvre toute large sa blouse aux effluves d'avril. Sa blouse et son cœur ! Ce matin, au réveil, il s'est débarbouillé les yeux dans l'aube rose et verte, et il est parti au travail d'un pied léger, d'une âme légère, ragaillardî, chantant.

L'usine a déelos ses fenêtres. L'atelier lui-même, fût-il au fond d'une cour, est inondé de jour clair. Les outils accrochent et font miroiter des paillettes de soleil. Près de la porte, une touffe de giroflées éclate en feu d'artifice, ou bien c'est un pot de basilic qui fleure le muse. De la loge du concierge, à travers tous les bruits de la beso-

gne et les cris de la rue, montent les trilles et les roulades d'une cage de serins.

Plus joyeux encore l'ouvrier qui *turbine* en plein air, suspendu sur un échafaudage, plus près du bleu, éventé par les souffles de l'horizon. Là-bas, tout là-bas, par-dessus les bâtisses en train, il aperçoit l'océan de verdure qui vient battre les fortifications. Il a du soleil sur la peau. Sa cotte flambe comme une fleur. Il voit des papillons jaunes voleter autour de sa figure. Il boit du printemps.

Et les ouvriers, en vidant à midi une bonne chopine, la trogne allumée, les regards souriants, se moquent des *déjetés*, de *blanchards*, des *Assis*.

Mais celui qui les plaint le plus, ces pauvres *Assis*, celui qui le plus fort se désole de leur piteux destin, c'est l'*Assis* lui-même, le plus lamentable des *Assis*, l'*Assis* malgré lui.

Esclave du baccalauréat, qui en a fait un employé, jeune encore, encore plein de rêves, il gémit d'être déjà vissé immuablement à sa chaise de torture, le nez sur d'ignobles registres qu'il doit remplir, remplir sans cesse, et dont jamais il ne verra la fin, condamné au registre des Danaïdes, Oh ! celui-là, comme il se plaint lugubrement ! Et, ce qui est plus triste, sans rien dire !

Il essaie d'apercevoir un bout de ciel, un tout petit bout, par le coin de la croisée ; il dilate follement ses narines chaque fois que la porte s'entre-bâille. Mais en vain ! La croisée est loin. Son pupitre est cogné dans l'endroit le plus noir de la pièce. La fenêtre ne s'ouvre jamais, à cause des rhumes que craignent ses voisins. Et s'il vient quelque odeur par la porte entre-bâillée, c'est l'odeur humide et moisie des longs corridors déserts, où poussent des champignons.

Et le triste enfermé, le navré paperasseur, écrit en cachette des sonnets au printemps, de pauvres et lamentables sonnets qui voudraient bien ouvrir leurs ailes et aller vagabonder par les sentiers verts, mais qui sont voués au ténébreux cartable, et qui se dessècheront là, entre deux feuilles, comme de vieilles fleurs fanées, et qui font rire cruellement les autres *Assis*, les antiques *Assis*, les *Assis* par vocation.

Car, pour les *Assis* de naissance, il n'y a ni printemps, ni brises, ni papillons. La seule verdure qu'il connaissent, c'est le vert du dos des registres. Et eux ne s'en plaignent pas ! Aussi est-ce à nous qu'il appartient de les plaindre, des calamiteux, marmiteux et miteux, qui n'auront jamais désiré pour leurs poumons racornis un autre air que leur air lourd, confiné, épais, où mijote l'écœurante odeur rancie des paperasses, des linges douteux, des ronds de cuirs et des fonds de culotte.

JEAN RICHEPIN.

## LE VRAI FRA DIAVOLO

Vous avez lu l'histoire de ce bandit de la Sicile qui, après quinze années de vols, de rapines, de brigandage et de meurtres, a trouvé la mort dans un combat avec les carabiniers. Ceux-ci, pour une fois, avaient fait bonne chasse et n'étaient pas revenus bredouilles. Il ne faut pas leur en vouloir, ça ne leur arrive pas souvent.

Mais cette histoire m'a rappelé celle d'un autre brigand, jadis aussi fameux que celui-là, sinon davantage, et auquel, en tout cas, Scribe, en le transportant à la scène et en en faisant le héros d'un opéra-comique populaire, a donné une célébrité qui n'est pas près de s'éteindre. Je veux parler du vrai Fra Diavolo, du gredin authentique qui a porté ce nom, ou plutôt ce sobriquet, et qui vivait en Italie au commencement de ce siècle. Je commence par déclarer que je tire les faits de documents italiens très précis, pleinement confirmés par des récits français du temps, et l'on verra que Scribe, loin d'être invraisemblable, comme on l'a cru, en reproduisant au théâtre cette figure, a au contraire atténué la vérité.

Qui avait donné à ce misérable le surnom de Fra Diavolo, qui veut dire Frère Diable ? Peut-être est-ce lui-même qui l'avait pris pour frapper l'imagination du populaire. Toujours est-il qu'il s'appelait de son vrai nom Michele Pezza, qu'il était né de parents très pauvres qui l'avaient mis en apprentissage chez un fabricant de bas, mais que, ce métier convenant peu à son esprit actif, il préféra se mettre à la tête d'une bande de chenapans dont il fit bientôt de véritables brigands, et avec laquelle il terrorisa pendant longtemps l'Italie méridionale. Ces aimables drôles, d'abord simples voleurs, ne se gênèrent point pour devenir assassins lorsque l'occasion les y engageait, et même la cruauté personnelle de Fra Diavolo était devenue proverbiale.

Et cependant ce brigand singulier et singulièrement audacieux était *galantuomo* à ses heures, comme on va le voir, en dépit de son étrange existence. L'héroïne de l'aventure que je vais raconter, en la traduisant littéralement, était une danseuse toscane fort belle, de grand talent et de grande renommée, qui se nommait Luigia Demora, et qui durant plusieurs années obtint d'éclatants succès sur quelques-unes des plus grandes scènes de l'Italie notamment à la Scala de Milan, au Théâtre Royal du Turin et à la Pergola de Florence.

Ceci dit, voici l'histoire :

“ La Demora, qui venait de terminer un engagement à Milan, était appelée à Florence pour y danser pendant le carnaval. Comme elle se rendait de l'une à l'autre ville, elle fut assaillie, dans une gorge des Apennins, par la bande du terrible brigand Fra Diavolo,

qui infestait alors la Toscane et les Romagnes. Au comble de l'épouvante, elle fut faite prisonnière par le fameux bandit ; mais celui-ci ne l'eut pas plus tôt vu que, frappé de sa beauté, il en devint irrésistiblement amoureux.

“ Agréablement surpris du changement qui s'était opéré en un clin d'œil dans les manières de cet homme féroce à son égard, la Demora la suivit avec confiance, espérant tout maintenant de sa générosité. Elle ne se trompait qu'en partie, Fra Diavolo, qui d'ailleurs était doué d'une belle figure et d'une physionomie martiale, mit tout en œuvre pour apprivoiser celle qui lui inspirait une sorte de passion. Il y réussit, dit-on.

“ Tout à coup retentit un coup de sifflet, signal qui annonçait l'approche d'un fort détachement de carabiniers à la recherche des brigands. “ Aux armes ! ” s'écria Fra Diavolo. Puis il ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'escorter la dame jusqu'à un certain endroit, et, se tournant vers elle, il la salua non sans grâce, en lui promettant d'aller lui rendre visite prochainement à Pergola de Florence, puisqu'elle allait danser à ce théâtre.

“ A son arrivée à Florence, la Demora s'empressa naturellement de raconter les détails de sa rencontre avec Fra Diavolo, et il va sans dire que tout le monde la félicita d'avoir échappé si heureusement aux dangers qu'elle courait avec cet infâme.

“ Quelque temps après, un soir de spectacle, comme elle venait de remonter à sa loge à la fin du ballet dans lequel elle avait dansé, on vint lui annoncer qu'un étranger demandait à lui parler. Elle donna l'ordre de l'introduire, et l'on comprendra sans peine qu'elle fut sa stupéfaction en voyant se présenter à elle... le brigand des Apennins, mais vêtu avec la dernière élégance, et, sous ce costume, presque méconnaissable.

“ Il se montra plein de prévenances, s'entretint avec elle de ses succès, des applaudissements, selon lui bien mérités, qu'elle n'avait cessé de recueillir au cours de cette soirée, et finalement, lui demanda la permission de l'accompagner jusque chez elle. L'infortunée, toute tremblante, n'osa refuser et accepta le bras qui lui était ainsi offert.

“ Le lendemain, dès l'aube, le bandit s'enfuyait de Florence, où comme en bien d'autres villes, sa tête était mise à prix. Au bout de quelques jours seulement, la Demora se hasarda à faire connaître la personnalité de l'étranger qui était venu lui rendre visite, et quelques mois à peine s'étaient écoulés lorsqu'elle apprit que celui-ci, à son tour, avait reçu la visite du bourreau, visite qui s'était terminée pour lui d'une façon désobligeante.”

Mais la fin de Fra Diavolo fut un peu plus compliquée qu'on ne l'imaginerait en lisant ce petit récit, et son supplice ne fut pas absolument ordinaire. Le brigand s'avisait un jour de se mêler de politique

et de se faire chef de bandes quasi-militaires pour le compte des ennemis de la France, dont les armées occupaient le territoire napolitain. Mal lui en prit. Après s'être rangé d'abord sous les bannières du féroce cardinal Ruffo et avoir combattu nos soldats, mais, naturellement, en bandit sauvage et sanguinaire, il eut l'idée, fâcheuse pour lui, de seconder le projet conçu par Sydney Smith dans le but d'organiser un soulèvement général contre les Français et contre Joseph Bonaparte qui occupait alors le trône de Naples. Il commença sa campagne en mettant tout à feu et à sang. Mais bientôt, attaqué par nos troupes que commandait le général Hugo, père de Victor Hugo, blessé et se défendant pourtant en désespéré, il fut capturé et emmené à Naples, où on le mit en jugement le 10 novembre 1806.

Comme il avait été mis hors la loi il comparut devant un tribunal extraordinaire qui rendit cette sentence, dont je supprime les considérants :

“ Le tribunal ayant délibéré en secret dans la Chambre du conseil a déclaré en audience publique, et déclare que ledit Michele Pezza, surnommé Fra Diavolo, est celui-là même identiquement qui, par les dépêches susmentionnées, a été par le gouvernement mis hors de la protection des lois, autrement hors jugement.

“ Ordonne en conséquence que soit mis à exécution le *hors de jugement* susdit ; à cet effet, Michele Pezza, surnommé Fra Diavolo, sera fait mourir au milieu d'une des places publiques de cette capitale, suspendu à une *fourche* plus haute qu'à l'ordinaire ; et ses biens seront confisqués.

“ La présente sentence sera exécutée dans les 24 heures.”

Telle fut la fin misérable du véritable Fra Diavolo.

ARTHUR POUGIN.

---

## LE PENDU (1)

Nous étions là une vingtaine à la porte de la geôle. La brise matinale nous soufflait à la face les âcres senteurs chargées de sel marin.

A nos pieds s'étendait la vieille et pittoresque cité de Lewes, les pentes boisées des collines, la verdoyante vallée de l'Ouse et, là-bas, à l'horizon, dans les vapeurs dorées par le soleil levant, on distinguait la mer grisâtre et les blanches falaises voisines de New-Haven.

On causait et on riait. Rien ne met en bonne humeur comme d'avoir vu lever l'aurore et aussi, Thackeray l'a observé, d'aller voir *allonger* un homme. On France on *raccourcit*, en Angleterre on *allonge*, et nous allions voir allonger le journaliste Percy Leffroy.

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

“ Un confrère, gentleman, un confrère, ” disait un gros monsieur à favoris rouges attaché à je ne sais quel journal.

Cependant on commençait à s'impatienter, il faisait froid, et chacun consultait sa montre, lorsque la demie de huit heures sonna et la porte s'ouvrit.

C'est le diable ici pour voir pendre. Le bon vieux temps chéri des pick-pockets, où le pendu restait tout le jour exposé à la curiosité des hommes et surtout des femmes avides d'émotions fortes, est déjà loin. Comme chez nous, la justice se cache. Il lui faut l'enceinte close de la prison, les hautes murailles où elle peut dissimuler sa corde comme nous dissimulons notre couteau.

Les shériffs de la cité de Londres limitent d'ordinaire à six le nombre des places accordées à la presse ; ceux de Lewes furent plus généreux. Cependant je dois avouer que ce n'est qu'en contrebande que j'obtins de passer.

Nous nous engouffrâmes par une porte basse, laissant notre gaieté au dehors avec le jour et le soleil. Le lugubre nous saisit et, à chaque pas en avant, pesa comme un poids d'angoisse plus lourdement sur nos poitrines et ne nous quitta plus.

—Voici le dieu ! voici le dieu ! criait dans une épouvante la Pythionisse. Nous ne criions pas, mais nous sentions le dieu d'horreur venir.

Tout était sinistre : grands murs, petites cours, longs corridors ! Ah ! ceux qui de la ligne de Londres à Brighton et à Newhaven aperçoivent la prison du comté, dressée pittoresquement au sommet de la colline, avec des airs de château seigneurial émergeant d'une ceinture de grands arbres, n'ont pas d'idée de ses profondes tristesses.

Parfois, un rayon de soleil, filtrant on ne sait d'où, jetait une large tache lumineuse qui faisait paraître plus désolé le deuil d'alentour.

On nous introduisit dans une salle nue, en nous priant d'attendre.

Un silence de mort nous entourait. Pas un bruit, pas un souffle. Les hôtes de la prison semblaient dans le tombeau.

Tout à coup éclatèrent les trois quarts de huit heures, et aussitôt se leva une note sinistre qui jeta dans nos veines un frisson. C'est le glas de l'homme qui va passer.

Et dans ce pays où depuis Dick Wittington les cloches parlent, celle-ci parlait. Elle ne disait pas, comme celle du pauvre Toby Veck, de Charles Dickens : *Waiting for you, waiting for you* ; mais la voix sourde, tombant comme un coup de marteau, frappait distinctement à chaque seconde :

—*Time — Time — Time — Time !*

On nous appelle, et aux coups du glas sinistre nous défilons comme des ombres. On eût dit que c'était nous qu'on allait *allonger*.

Oh ! la cloche infernale ! Je ne l'oublierai plus. Elle me poursuit

encore à l'heure où j'écris ces lignes, loin, bien loin de la geôle maudite, et je l'entends tinter dans mon oreille :

—Temps — temps — temps — temps !

Nous débouchons sur une grande cour, que ferment les hautes murailles.

C'est là.

Dans un coin, deux poutres noires en soutiennent une troisième, et au milieu la corde accrochée à un crampon de fer.

Derrière, au sommet de la tour du *castle*, un gardien va hisser le drapeau noir.

Et comme je m'approchais de la potence, un petit homme vêtu d'une jaquette et d'un pantalon brun me cria :

—Prenez garde au trou, *gentleman*.

Et il ajouta en ricanant :

—Il serait trop étroit, oui, trop étroit pour vous.

Il était si étroit, en effet, que je ne l'avais pas vu, et profond de quatre pieds à peine ; mais il me parut d'une longueur d'au moins sept pieds.

—Leffroy est grand et maigre, me murmura le monsieur à favoris rouges. Et puis, pensez donc, il va être *allongé* !

Et il se mit à rire.

L'autre, le petit homme riait aussi, en clignant de l'œil, faisant frétiller dans ses mains un paquet de courroies de cuir, et nous saluait tous, les uns après les autres, comme de vieilles connaissances, à mesure que nous passions.

—Que fait ici ce *groom*, avec ses brides ? demandai-je.

—Ce n'est pas un *groom*, c'est Monsieur Marwood, et la *bride* va servir à garroter notre infortuné *confrère*. Eh oui, Marwood ! Vous savez bien ? le successeur de Calcraft et de Jack Ketch !

Nous nous retournâmes tous et le diable de petit homme, visiblement flatté d'être l'objet de notre attention, hochait la tête, toujours souriant, ayant l'air de dire : “ Oui, c'est moi, c'est bien moi ! à votre service, *gentlemen*.”

—Un excellent homme, ajouta le *reporter* carotte, plein de prévenances, et jamais il ne se sépare d'un *patient*, sans lui donner une poignée de main : “ *Good bye, old fellow* ” ; — ce que l'on peut traduire par “ Adieu, mon vieux camarade.” — Et, possédé, en outre, de l'amour de son art. Hé ! Marwood, ce petit paquet de lanières, n'est-ce pas encore un de vos perfectionnements ?

—Oui, Votre Honneur. Il lie un homme comme une saucisse allemande. Impossible de bouger, et, voyez la corde, elle ne cassera pas, j'en réponds ; elle a déjà servi à neuf, et pas plus tard qu'hier. Examinez ce nœud coulant... Mais pardon, *gentlemen*, on a besoin de moi.

Et il s'en alla, souriant, avec son diable de petit clignement d'yeux, qui signifiait :

A tout à l'heure.

*Time — Time — Time — Time* — Le glas, le glas ! Mais bientôt une voix plus sinistre nous empêcha de l'entendre. Elle sortait de je ne sais quelle profondeur voisine de l'échafaud, approchant comme un désastre.

C'était la prière des morts. Elle venait, elle venait, et tout à coup une porte s'ouvrit et le psaume éclata.

C'était d'abord le Député-Général, grave, rigide ; puis le shériff, puis *lui*, le misérable !

Nous ne voyons que *lui*, que sa face lamentable et livide. Non, dans les plus horribles cauchemars évoqués par les fièvres, ne peut surgir plus abominable spectre. Est-ce-là un homme de vingt-deux ans ? Est-ce même un homme ? c'est une loque humaine que deux geôliers traînent et que poussent le bourreau. " Marche, marche ! encore un pas, un encore. Eh ! va donc ! " Mais ce pas, il ne peut le faire ; on est obligé de poser l'un après l'autre ses pieds sur les marches de l'escalier qui le séparent de la mort.

A ses côtés, le chapelain plus blanc que son surplis continue ses litanies lugubres. Lui aussi semble monter pour son compte sur l'échafaudage final, et il crie, sans que l'autre l'entende : " Dieu ait pitié de toi. Dieu ait pitié de toi ! " Il n'entend le *De profundis* pas plus qu'il n'entend le glas qui teinte, lui comptant les secondes qui lui restait à vivre :

— *Time ! — Time ! — Time !...*

Les secondes ? combien encore ? Autant qu'il en faut pour monter dix marches et souffler.

Non, il ne devait entendre ni le glas, ni les psaumes ; la paupière à demi baissée, il roulait de droite à gauche, avec un mouvement de fauve ou de fou, ses prunelles chargés d'horreur.

Adieu l'indifférence affecté de la cour d'assises, les sourires et les bravades, et les mensonges et les accès de folie feinte. Tu as beau avoir essayé d'accumuler sur la tête le sang versé par d'autres pour faire croire à une manie homicide, ou bien obtenir quelque jours de répit, ton heure a sonné et ton glas le répète :

*Time ! — Time ! — Time !*

Enfin on le hisse. Il est près de la corde... elle frôle sa joue.

Et le petit homme brun s'agite.

Il attache les coudes et les jambes avec les liens perfectionnés, met la corde au cou et essaye de placer le bonnet noir sur la tête. Mais l'autre est si grand qu'il arrive à peine à l'épaule du patient. Enfin, ça y est : le bonnet glisse.

Oh ! cette face que l'on couvre, cette face qui se contracte, ces yeux hagards où passent toutes les horreurs, et cette bouche qui se

tord, et ces lèvres qui remuent, et ces dents qui claquent quand les yeux sont couverts. Puis la bouche disparaît, et le menton, il n'y a plus qu'une boule noire sur un corps qui chancelle. "Hâte-toi, Marwood, le pendu va tomber."

Ah ! il se hâte le petit homme.

— *Good bye, old fellow, good bye.*

En Russie le bourreau embrasse tendrement son patient ; je ne sais trop ce qu'il lui fait en France, mais ici il presse sa main crispée tandis que le *clergyman* glapit :

" *Lord, have mercy upon us.*

" *Christ, have mercy upon us.*"

Et *Percy Leffroy Mapleron* tombe dans l'éternité.

La mort semble instantanée, Marwood se penche et se frotte les mains :

— Et de dix, la corde est bonne.

Le cou est brisé dans cette chute de dix pieds, le corps inerte fait un demi-tour et oscille quelque temps.

— Un confrère ! s'écria le gros monsieur à favoris rouges, quand nous fûmes au bas de la colline ensoleillée, mon collaborateur au *Mornington News* ! Un garçon plein d'avenir, Monsieur. Que pensez-vous de ces verres de *gin and water* ?

CTOR FRANCE.

---

## LE PROGRES DU CATHOLICISME

Un moine belge, le R. P. Dom Baltus vient de faire une revue des progrès du catholicisme durant le cours du dix-neuvième siècle, et il constate avec une joie étonnée que le nombre des catholiques est plus élevé en 1900 qu'en 1800. C'est de la naïveté, puisque le chiffre de la population catholique a crû exactement dans les proportions qui équilibrent cette apparente augmentation. Et le R. P. Dom Baltus exulte en disant que le catholicisme n'est pas en décadence.

Ce n'est pas le catholicisme qui est en décadence ; ce sont, hélas ! les pays où il règne qui tombent en déchéance.

Un moine ne peut pas voir cela.

---

Piron se promenait un jour avec Voltaire, quand vint à passer un prêtre portant le viatique. Voltaire ôta machinalement son chapeau. "Tiens, s'écria Piron, vous vous êtes donc réconciliés tous les deux ? — Oh ! répondit Voltaire, pas entièrement ; nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas."

## LE BRULOT

—Hardi, les gar ! jeria le patron. Nous devons approcher de la côte... Tiens bon la barre, Jean ! Amarre le grelin, Pierre !...

Sur la mer démontée, la barque de pêche filait comme un éclair. La veille, on était parti par un temps superbe. Bonne brise de surouâ, faisant légèrement moutonner les flots où le soleil miroitait en reflets d'argent clair. Pourtant, en passant près de la vigie, le père Landure, le patron, s'était arrêté d'un air inquiet. En moins d'une heure, le baromètre, dont la colonne de mercure scintillait devant la porte, avait baissé d'un centimètre. Le vieux était resté là une seconde, paraissant réfléchir. Puis il avait regardé le ciel, humé le vent, et avait fini par hausser les épaules. Une tempête par un temps pareil, est-ce que c'était possible ? Il l'aurait bien sentie, lui qui flairait les coups de vent une journée d'avance ! Or, aujourd'hui, il ne flairait rien qu'une bonne pêche. Le baromètre battait la breloque, pour sûr.

C'est pourquoi le père Landure était parti avec ses deux gars, Pierre et Jean.

Ses deux gars à lui ? Non. Le père Landure n'avait qu'une fille, Marie, la perle de la côte, une superbe jeunesse de vingt ans, robuste et fine, avec des yeux de velours et une peau de pêche mûre. Pierre et Jean étaient du pays, deux forts lurons, vaillants à la besogne, connaissant leur affaire, qu'il avait embauchés depuis un an pour faire la pêche à son bord. Avec eux tout marchait bien. C'était à qui aurait le plus de cœur à l'ouvrage. . . Deux vrais rivaux, quoi ! . . . Hé, hé, le patron se doutait bien un peu d'où leur venait ce beau zèle. Les deux gaillards en tenaient pour sa fille, c'était clair. Et c'était entre eux une lutte à qui mériterait d'être agréé pour épouseux. Qu'à cela ne tienne ! Le père Landure était tranquille. Sa fille était sage et saine d'esprit autant que de corps. Quand elle voudrait, elle ferait son choix et tout serait dit.

Elle ferait peut-être bien de ne pas trop tarder tout de même. Car d'attendre ainsi, dans l'impatience, cela ne valait rien pour deux gars également épris. Depuis tantôt un mois, le père Landure avait surpris entre eux de mauvais regards. Du côté de Jean, surtout, plus ardent que Pierre, plus coléreux aussi peut-être, et plus en-dessous. . . Mais tout cela s'arrangerait, pas vrai ? le jour de la noce, et l'amoureux éconduit se consolerait avec une double ration de cidre. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu la chose d'un chagrin noyé dans une brave ribote, et les belles filles ne manquaient pas aux environs ! . . .

En attendant, on avait travaillé dur toute l'après-midi, bien

tranquilles. . . Mais voilà que, tout d'un coup, vers quatre heures, la brise avait fraîchi.

Holà ! matelots, qu'est-ce que cela veut dire ? Le père Landure avait redressé la tête, mis la main sur ses yeux et regardé l'horizon. Là-bas, tout là-bas, un nuage noir arrivait à toute vitesse.

—Largue tout ! avait crié le patron, et cap à terre !

Et on s'était hâté vers la côte. Mais soudain le vent avait sauté, chassant devant lui la barque vers la pleine mer. Quelle tempête, jour de Dieu ! Jamais les deux jeunes gens, ni le père Landure lui-même, si vieux qu'il fût, n'en avaient vu la pareille. C'était à croire qu'un de ces ouragans du diable, comme en racontaient ceux qui avaient croisé dans les mers du sud, un de ces cyclones effrayants qui vous entourent d'un cercle de vents furieux, s'était trompé d'océan, était venu s'abattre sur cette pointe de terre bretonne. Toutes les demi-heures le vent sautait et le bateau affolé tournait sur lui-même, repartant pour une direction inconnue, à travers des tourbillons de vagues hautes comme des maisons. Comment n'avait-il pas sombré vingt fois pour une ? Il fallait qu'il eût les côtes rudement chevillées ! Solidement ponté comme il était, il roulait de rame en lame, plongeant, puis se redressant comme par miracle, secoué, ballotté, précipité, filant toujours un train d'enfer.

Où allait-il maintenant ? Ça, par exemple, les trois marins eussent été bien en peine de le dire. La nuit était venue, une nuit noire à ne pas voir dix brasses devant soi. Un instant, ils avaient aperçu le phare de Belle-Isle. Maintenant, plus rien. L'horreur des ténèbres et les sinistres hurlements du vent fouettant les cordages.

—Patron, dit soudain Pierre, le fanal est éteint.

—Tâche voir de le rallumer en bas, et prends garde au feu, répondit le père Landure. Ou plutôt non, fit-il, en se ravisant, j'y vais moi-même.

Et lâchant le mât où il se tenait accroché, le vieux marin fit deux pas vers la porte qui fermait le trou de l'escalier.

Juste à ce moment, un paquet de mer rassa le pont. Un cri retentit. . . Le pont était vide.

—Malheur ! s'écria Pierre, le patron est à l'eau !

—Il est foutu ! dit Jean, toujours cramponné à la barre.

Les deux hommes se penchèrent, scrutant l'ombre de leurs prunelles dilatées. Ils ne virent rien.

—Tonnerre ! reprit Pierre. Qu'est-ce que dira la Marie ?

—C'est d'hasard pas nous qui le saurons, répliqua Jean.

—Pourquoi ?

—Parce que nous y resterons aussi.

—Tu crois ?

—Dame, y a des chances !

—On ne sait pas.

—Moi, je sais. En tout cas, j'ai une idée.

—Laquelle ?

—C'est que, si le bateau s'en sauve, il ne faut pas qu'il en ramène plus d'un à terre.

—Pourquoi ça ?

—A cause de la Marie.

—Tu es fou, Jean !

—Je ne suis pas fou. Sur nous deux, y en a un de trop, tu le sais. L'occasion est bonne. Si tu n'es pas un lâche, on en profitera.

—Comment ?

—L'un de nous ira rejoindre le père Landure.

—Lequel ?

—Tirons au sort. Au premier paquet de mer qui embarque ! Si c'est tribord, c'est toi. Si c'est bâbord, c'est moi. Ça va-t-il ?

—Ça va.

Les deux hommes se turent. Une minute s'écoula, longue comme un siècle. La tempête semblait s'être un peu apaisée. Les lames étaient moins pressées. Enfin, l'une d'elles nettoya le pont.

—Babord ! cria Jean. C'est à moi.

Il resta cloué à son banc, silencieux. Puis il reprit :

—T'as de la chance, toi ! Avec ça que la mer est en train de se calmer... T'es capable de revoir la Marie !

Il se tut encore un instant.

—T'as vraiment trop de chance ! fit-il enfin d'une voix étranglée. Soudain, il se leva et marcha vers le trou de l'escalier.

—Où vas-tu ? demanda Pierre.

—Où je veux, répliqua Jean d'un ton de rage brutale. Tu me laisseras bien cinq minutes de grâce, j'espère ?

Il ouvrit la porte et descendit. Pierre resta seul, dans la nuit, le visage fouetté par l'écume.

Au bout de cinq minutes, Jean remonta. Il s'adossa au mât et parut attendre quelque chose.

Pierre lui dit :

—Jean, tu es fou. Tu ne vas pas te jeter à l'eau ?

—Pourquoi donc ? répliqua Jean. Est-ce que je n'ai pas perdu ?

—Je te rends ta mise. Reste à bord !

A ce moment, Pierre tendit l'oreille.

—Qu'est-ce qui se passe en bas ? reprit-il. On dirait le feu !

Jean eut un ricanement sourd.

—T'avais trop de chance, mon gars, dit-il : J'ai foutu le feu à la cambuse !

—Lâche ! cria Pierre.

—Lâche ? C'est pas vrai ! répliqua Jean. La preuve, c'est que je paye ma dette !

Et, franchissant d'un bond le rebord de la barque, il disparut.

Pierre se précipita vers la porte de l'escalier et descendit trois marches. Il remonta suffoqué. Une âcre fumée l'avait pris à la gorge. Ce gueux de Jean avait bien employé ses cinq minutes de grâce. Il avait vidé le tonnelet de trois-six sur un tas de cordes goudronnées, et déjà toute la cambuse flambait. Arrêter le feu ? Comment ? cinq hommes n'y eussent pas suffi !

Alors, Pierre s'assit au banc du gouvernail, dont il saisit machinalement la barre, se cramponnant d'instinct à la vie qu'il devait quitter. Presque tout d'un coup, le vent était tombé. La mer était toujours démontée, mais visiblement sa fureur avait faibli.

Pierre restait à son banc, comme hébété, écoutant craquer sous lui les cloisons de planches que le feu rongeaît. Soudain, par la porte de l'escalier restée ouverte, un jet de flamme s'échappait. Le pont brûlait.

De minute en minute, le feu grandissait. Tout à l'heure les paquets de mer auraient pu l'éteindre, ou du moins le combattre. Maintenant, sorti sans doute du cercle furieux de l'ouragan, le bateau n'embarquait plus. Il allait, inerte, ballotté de lame en lame, plongeant et remontant, faisant à chaque vague qui l'enlevait une aigrette de feu. . .

Le reste de vent qui soufflait venant d'arrière, c'était le devant de la barque que la flamme gagnait. Depuis une demi-heure que durait son agonie, Pierre était resté immobile regardant autour de lui la sanglante lueur dont la barque incendiée empourrait les vagues. Or, tout d'un coup, sentant le feu qui s'approchait, il se laissa glisser à genoux, fit le signe de la croix, et s'aplatit sur le pont, la face sur le plancher brûlant. . .

Combien de temps resta-t-il dans la torpeur de sa résignation muette ? Quelques minutes peut-être. . . Soudain des cris éclatèrent à son oreille. Il releva la tête. . . Là, tout près de lui, une barque montée par quatre hommes arrivait à force de rames, fantastiquement éclairée par les fauves éclairs du feu !

—Holà ! hé ! cria une voix.

Pierre ouvrit les lèvres pour répondre. . . Mais, juste à ce moment, il sentit la barque s'effondrer sous lui, et un flot d'eau salée lui ferma brusquement la bouche et les oreilles.

Le bateau du père Landure venait de couler à pic.

Quand il revint à lui, couché sur le dos dans le canot de sauvetage. Pierre vit une grosse figure barbue qui se penchait sur lui. Comme il ouvrait les yeux, la figure parla.

—Eh bien, mon gars, dit-elle, tu as eu de la chance que ton bateau brûle. Dans ça, dans cette gueuse de nuit, nous ne t'aurions jamais vu ! . . .

... Quand Pierre, un an plus tard, épousa la Marie, il lui conta l'histoire de la nuit terrible.

C'était un mauvais gars, ce Jean, dit-il, pas vrai, ma mie ? N'empêche que si je ne suis pas mort, c'est parce qu'il a voulu me tuer...

—Si tu veux, mon Pierre, dit la Marie, nous brûlerons un cierge pour sa pauvre âme !...

JOSEPH MONTET.

## LE GAGNE-PAIN DE LILY (1)

Le Parlement britannique va s'occuper, affirme-t-on, de légiférer, et sérieusement cette fois, contre la prostitution impubère qui gagne comme une lèpre les grandes villes du Royaume-Uni. Londres, Liverpool, Manchester, Birmingham, Portsmouth, sont infectées, disent les rapports, d'une innombrable population d'enfants qui cherchent dans l'exploitation des débauches infâmes leurs moyens d'existence. A l'âge où d'ordinaire, sur le continent, les petites filles ne songent qu'à habiller leur poupée, celles de la vertueuse Angleterre ont de moins innocentes préoccupations, et le sage John Bull, dans un moment de sainte et légitime indignation, s'est écrié qu'il fallait enfin sévir contre ces vices en herbes, moraliser ces races pourries.

Rien de mieux, certes, et surtout rien de plus facile que de dire : " Nous allons supprimer la prostitution des enfants." Mais il serait aussi bien et aussi facile d'ajouter : " Nous allons d'abord supprimer la misère. Fournissez au pauvre qui crève de faim les moyens de gagner honnêtement sa vie, puis après, vous lui parlerez vertu."

L'enfant qui sort du logis où le foyer est éteint, où il n'a pas trouvé une croûte de pain sur le buffet vide, n'hésitera jamais entre le métier infâme qui lui donne à manger, et l'honnêteté qui lui creuse le ventre.

Et c'est pourquoi tant qu'il y aura des meurt-de-misère au milieu des jouisseurs gorgés, tant que l'honnêteté affamera et le vice profitera, et c'est, je le crois bien, jusque *ad secula seculorum*, si l'humanité ne fait peau neuve, les aspersiones des donneurs d'eau bénite sentimentale ou sociale n'arroseront que des terrains en friche, les protestations des moralistes résonneront comme des ronflements de cors dans une vallée de Josaphat muette sans même réveiller les ombres des trépassés, et les actes de Parlements aussi vertueux que le parlement britannique resteront lettre morte sur toute question de morale.

Et puis, quoi ? la morale, qu'est-ce ? Sa rapporte-t-il deux onces de pain ? La morale, c'est le policeman qui veille là-bas au coin ; aussitôt son dos tourné, la morale disparaît.

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

C'est l'opinion de Lily ; et on se demande comment même il lui serait possible d'en avoir une autre, non seulement elle, mais toutes ses sœurs en misère, les petites va-nu-pieds de Londres, qui se soucient de la vertu comme d'un hareng pourri, ainsi du reste que toutes les pauvresses de la terre, la nature ayant fait de l'assouvissement du ventre la première et la plus légitime des préoccupations.

Et c'est pourquoi il sera difficile d'empêcher ces enfants au ventre affamé, aux poumons altérés d'air, aux yeux assoiffés de lumière, de s'égrener hors des bouges infects et noirs et de se répandre par les larges voies de la ville à la recherche de ce qui manque au logis.

La mendicité est interdite et le commerce des fleurs paye si peu qu'il faut bien y joindre autre chose, et c'est pourquoi encore Lily poursuit le passant, et tout en lui offrant ostensiblement et bien haut un bouquet pour sa boutonnière, accompagne à demi-voix cette offre de celle de lui montrer ses jambes.

" *Montrer ses jambes,*" cela s'appelle ainsi. La pudeur anglaise était seule capable de trouver ces euphémismes et de les mettre dans la bouche des prostituées de dix ans.

Donc, Lily montre ses jambes grêles d'enfant qui grandit et qui a faim ; car ce métier ne rapporte guère non plus, ne peuvent être exercé qu'accidentellement ; les lieux d'exhibition sont rares, les concurrences nombreuses ; puis il y a les chômages, les déveines de *tomber* sur un détective ; les longues attentes du moment opportun, et par-dessus tout, la terreur du policeman.

Bah ! avec cela et la vente des fleurs, on vivote, on mange à peu près tous les jours et l'on peut même, dans les semaines de chance, contribuer, le samedi soir, de sa quote part au pudding familial du *Sabbath*.

Ainsi fait Lily, et mieux encore ; elle entretient sa grand'mère, et elle est très fière d'avoir la vieille dame à sa charge, pensez donc ; elle n'a que neuf ans et en voici deux qu'elle exerce. "*Poor old lady*, dit-elle, que ferait-elle sans moi ? Qui lui procurerait chaque matin sa petite goutte de gin ? "

Mon Dieu ! elle ne prend pas cher ; c'est à la portée de toutes les bourses. Le sacristain de Saint-Luc, aussi bien que le doyen de Saint-Paul, peut se payer cela. Un penny, deux pence, trois pence ; cela dépend des figures et des générosités. Je suppose que si elle reconnaissait un membre du parlement, elle hausserait ses prix ; six pence pour un lord ; du Prince de Galles elle exigerait un shilling.

Elle me proposa l'autre soir d'orner ma boutonnière de violettes qui, depuis huit jours au moins, essuyaient les pluies des gouttières de *Grays in Road* et les rebuffades des passants. Comme je les repoussais avec énergie, mes regards s'arrêtèrent sur la petite face pâle, les grands yeux cerclés de noir et le pauvre amas de haillons ; et pris de pitié je mis trois pence dans la main maigrelette qui me tendait ces fleurs d'antan.

Aussitôt la prunelle s'alluma et je vis le vice se placer en point d'interrogation au fond de ces phosphorescences :—Suivez-moi dans la petite rue là-bas, me dit-elle. Il n'y a pas de policeman.

Pas de policeman ! Il y a comme cela dans le vieux et le nouveau Londres des voûtes, des arches, des allées, des corridors, des coins ou il n'y pas de policeman, et d'ailleurs, quand il y en a, on patiente ; on attend qu'il soit passé.

Et, je le répète, à moins d'en poster un à chaque porte de maison, à chaque extrémité d'allée, à chaque passage ouvert, sous chaque arche de pont et à chaque coin de ruelle, les actes du Parlement seront impuissants à empêcher Lily d'essayer de gagner son pain.

Au risque d'effaroucher les pudeurs des frères ignorantins et des vieilles filles de joie, pourquoi ne pas tout dire ?

Je me suis mis en observation et j'ai vu le gagne-pain de Lily.

J'ai vu surtout sa clientèle : des vieillards avide de neuf, et des jeunes dont les débauches précoces ont mis au flanc des passions de vieillards ; des clercs, des marchands, des oisifs, des marguilliers ; d'honnêtes Anglais enfin, qui, semblables à l'immonde prisonnier dont parlait Vallès, n'ont dans le regard ni le pli des lèvres, rien qui prédisse le libertinage infâme.

Et cependant, émoustillés par ce vice en herbe, ils s'arrêtaient.

La petite marchande de fleurs, accroupie en un coin sur un escalier ou sur la chaussée humide, pose à ses côtés sa corbeille.

Et tandis qu'elle regarde attentivement à droite et à gauche, si la morale en tunique numérotée au collet ne surgit pas au-delà de la pénombre, très prestement et très habilement elle soulève des deux mains les haillons de ses jupes, mouvement d'autant plus facile que jamais chemise ne la gêne, et étale pendant deux secondes ses jambes jusqu'au-dessus des hanches.

Et c'est là tout. Les amateurs sont satisfaits. Ils regardent, payent et s'en vont comme aux baraques de la foire.

On peut même ne pas payer du tout, l'enfant exploitant elle-même son affaire et n'ayant pas de Barnum.

Et si l'on songe que dans Londres il y a des milliers de Lily qui n'ont d'autre gagne-pain que celui de *montrer leurs jambes*, on peut se faire une idée à peu près exacte de la moralité de l'évangélique Albion (1).

HECTOR FRANCE.

(1) Ces chapitres ont paru en 1882 dans le *Réveil*, de Paris, c'est-à-dire trois ans avant les révélations de la *Pall Mall Gazette*.

## LES POÈTES DE L'AMOUR

## LE LIT

Qu'il soit encourtiné de brocart ou de serge,  
 Triste comme une tombe ou joyeux comme un nid,  
 C'est là que l'homme naît, se repose et s'unit,  
 Enfant, époux, vieillard, aïeule, femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau sainte l'asperge  
 Sous le noir crucifix ou le hameau béni,  
 C'est là que tout commence et là que tout finit,  
 De la première aurore au feu du dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier du pavillon  
 Triomphalement peint d'or et de vermillon,  
 Qu'il soit de chêne brut, de cyprès ou d'érable,

Heureux qui peut dormir sans peur et sans remords  
 Dans le lit paternel, massif et vénérable,  
 Où tous les siens sont nés aussi bien qu'ils sont morts !

JOSÉ-MARIA DE HÉREDIA.

## LE LEGS INUTILE

Un financier près de sa fin,  
 Demandait pardon de sa vie :  
 " Allez, dit le père Passefin,  
 Je vous la promets impunie,  
 Pourvu qu'à notre compagnie  
 L'éguiez vos biens par testament."  
 Le notaire entre en ce moment :  
 Le legs se fait ; du misérable  
 Les biens allèrent au couvent,  
 Le corps en terre et l'âme au diable.

PIRON.

## L'ATTENTE

—Ainsi, c'est décidé... Vous partez, Pierre ?..

Il répondit :

—Je pars, Suzanne.... c'est ma destinée qui s'impose...

Elle le fixait de ses grands beaux yeux très tristes.

— Vous savez que ce n'est pas ma faute... J'aurais été heureuse et fière d'être votre femme.... Mais puisque cela n'est pas possible, allez, mon ami.... Nous devons chacun vivre notre destin.... Vous allez connaître tout un monde nouveau. Vous aurez une existence brillante et agitée.... Vous serez très fêté et très célèbre. J'espère que vous serez très heureux... Moi, je vieillirai dans notre étroit horizon de petite ville, une petite vie éclairée par une petite lampe... Je resterai une provinciale, comme celle dont vous vous moquerez dans vos livres.... Je porterai des crinolines, et je serai très ridicule.... Au coin de mon feu je les lirai, vos livres, le soir, quand les élèves seront couchées.... Et ce sera ma joie à suivre les étapes de vos succès, de voir votre nom, votre portrait dans les journaux, d'entendre le bruit lointain de vos triomphes... J'épinglerai ainsi à mon existence un brin de votre laurier, et cela me la parfumerait toute, mon humble vie muette... J'avais pourtant fait un rêve, vous savez, les jeunes filles : c'est que nous voyagions dans le même compartiment, pour parler vos images, monsieur le romancier ; et j'aimais à me figurer que nous faisons la même route, et que nous irions ainsi jusqu'au bout du voyage, serrés dans le même coin du wagon, où le hasard nous avait réunis, sans nous soucier des stations que l'on crie le long de la voie... Mais il paraît que vous changez de ligne, et c'est ici que nous nous séparons.... Vous descendez.... Moi, je reste. . .

Et comme quelqu'un s'approchait, elle lui tendit son joli sourire de vendeuse, lui offrant une fleur :

—Voyons, monsieur Gerbaud, achetez-moi donc cet œillet... c'est pour les pauvres. . .

Autour d'eux, la vente de charité remuait d'une vie exceptionnelles les classes froides, aux grands murs nus, aujourd'hui tapissés, enguirlandés de buis, entre lesquels s'affairaient ces demoiselles, très amusées d'être marchandes. Dans les couloirs, dans la cour triste, trottaient de jolis tabliers à bavette, et c'était une gaieté épandue, montant des fleurs offertes, des étalages, par-dessus lesquels des flirtages se nouaient, des mains se rapprochaient, hâtives, cueillant un pétale de la douloureuse rose d'aimer.

C'avait été d'abord une amourette de collégien à pensionnaire. Elle était la fille de Mme Lantelme — PENSIONNAT DE DEMOISELLES — qu'on appelait les *petites bleues* à cause de leurs robes d'uniforme. Les après-midi de jeudi et dimanche, quand, deux par deux, les *petites*

*bleus* tournaient autour du boulevard, sous l'assoupissement des platanes, toujours un tas de polissons suivaient la file lente des robes. Chacun avait la sienne. C'était la mode au collège. Lui, c'était une fillette frêle, aux yeux noirs, au teint maladif, qui marchait derrière les élèves, à côté de sa mère, toujours sérieuse, d'une pensivité précoce. Elle avait frôlé son cœur neuf, où germaient une tendresse vague. Et aussi, en elle, un trouble était éclos, une sympathie inquiète pour ce regard qui la suivait. Ces impressions indécises s'étaient précisées, cristallisées peu à peu, sans les mignardises ni les coquetteries habituelles, et de simples bouquets de violettes offerts et reçus gravement avaient seulement parfumé la naissance de cet amour. Puis, grandis, elle devenue à la pension la collaboratrice de sa mère, lui, non plus le gamin aux doigts tachés d'encre, mais beau jeune homme dont le regard élargi commençait à entrevoir la vie, les semences déposées aux sillons de leurs cœurs avaient éclaté en une germination puissante, et leur amour déjà ancien leur parut dater de cette heure où ils avaient su qu'ils s'aimaient.

Mais alors, dans son être malléable où toutes les sensations extérieures tourbillonnaient en flocons de neige, puis se condensaient, se congelaient, créant son *moi*, Pierre Gerbaud sentit naître un besoin nouveau. Entre le tour de boulevards où la petite ville serrait ses rues étroites, une sensation d'étouffement le prit, le surexcita à un désir d'élargissement, d'espace, d'horizons autres et de visages renouvelés.

Dans les rues, il passait devant des boutiquiers étalant aux devantures la placidité de leur graisse, où s'abêatissaient les yeux flasques, sans reflet, éteints sur l'immuable mur d'en face. Ils restaient ainsi affaissés en une pâtée de chair gluante qui semblait couler comme une chandelle, sans nulle idée d'un au-delà, ne soupçonnant pas que les hommes fussent créés pour autre chose que pour vendre des souliers ou pour en acheter. Et c'était surtout cela, ces empâtements de vies béates, qui exaspérait Pierre Gerbaud. Il apercevait devant lui cette existence emmurée, tournant immuablement dans le même cercle d'horizons, d'occupations, d'idées. avec la lassitude maigre et résignée d'une rosse de chevaux de bois. Et la sève de son cœur jeune se révoltait contre cet enlèvement.

Il retrouvait alors une impression d'enfant. A la gare, ses courts voyages prenaient toujours le même train, amenaient ses vacances à un village proche. De l'autre côté, vers le nord, la voie filait, droite, allongeant la perspective luisante de ses rails. Mais au bout de quelque cent mètres, elle tournait, se perdait. A ce tournant était dressé un disque. Et pour le petit qui jamais n'était allé par là, ce disque fermait le monde connu. Quand il évoquait des pays mystérieux, lointains, quand il pensait à Paris surtout, tout de suite il voyait le disque, et le sachant très loin, il se le figurait tout là derrière, car une

fois dans l'inconnu, la notion d'espace disparaît. Et maintenant que ce là-bas l'attirait irrésistiblement, le hantait d'un appel impudique, c'était encore ce disque qui se dressait au bout de ses rêves, devenait le but précis de ses efforts, de ses désirs.

La vie ne lui apparaissait que sous ces deux aspects : les boutiques, ou le disque.

Peu à peu, ce sentiment se compliqua : un besoin douloureux de création naissait en lui, le jetait en des fièvres d'écrire. Et déjà, il était un de ces malheureux dont un feu intérieur brûle les entrailles, pauvres hystériques de l'art, qui, au lieu de savourer tranquillement, dans l'égoïsme de leur joie intime, leurs émotions et leurs rêves, ou de s'engourdir dans l'inconscience des impressions flottantes, sont harcelés par ce désir constant de les fixer, de les arracher, saignantes, de leur être, de les enfermer, ces morceaux d'âme palpitants, en des mots dont l'impuissance leur crée encore une douleur.

En cette ville inintellectuelle, Pierre ne pouvait pas se tremper par une de ces atmosphères d'art, où les tempéraments malléables s'imprègnent de l'intelligence éparse, où, au choc des discussions, au contact des puissants, les nervosités s'affinent, les talents germent, mûrissent, tandis que les loqueteux même, guenillards à tête vide, ramassent les bouts d'idées que les prodiges ont jetées, à peine allumées, sous les tables, emportent de quoi se faire une fortune et un nom. Aussi son plaisir était-il de s'arrêter, des heures, devant les devantures où le livre nouveau étalait, sous le gaz, la gloire suggestive de son titre. O la floraison des petits bouquins jaunes, emplissant la serre des vitrines ! . . . Pierre s'en grisait comme de l'odeur des feuilles neuves, se surexcitait en la poussée d'un rut, pareil à celui de la chair. Rien que d'en feuilleter du bout des doigts les pages encore humides de l'impression récente, une fièvre étrange l'étreignait, le faisait courir à travers les rues, où les passants se retournaient, jusqu'à la solitude de sa chambre, où il noircissait des pages, furieusement, les mains tremblantes. Et sa joie, son humble et grande joie, c'était d'aller flâner à la bibliothèque de la gare, où la grosse marchande, tassée dans le coin, regardait curieusement ce garçon qui s'attardait, debout, devant l'étagère : car il trouvait là réunies les absinthes dont s'abreuyaient et s'augmentaient ses soifs, la griserie des livres neufs, et l'activité bruyante de la gare. Au milieu des coups de cloche, de sifflets de locomotives, de l'affairement des voyageuses qui apportaient comme des odeurs de pays inconnus, il se reconfortait, impressionnable, en l'illusion fébrile d'un départ.

Longtemps, Pierre Gerbaud avait hésité. Car elle ne pouvait pas songer à partir, la fille de madame Lantelme, dont les *petites bleues* assuraient l'humble pain. Sa vie se dressait devant elle, incolore et droite, toute faite à l'avance, sans imprévu ni mystère : seconder sa mère, puis la remplacer, élevant des fillettes qui s'échapperaient dans la

vie, deviendraient mamans, puis grand'mères, tandis que se succéderaient dans la grande classe froide leurs enfants et les enfants de leurs enfants, et qu'elle descendrait à petits pas à la vieillesse, cloîtrée dans le même étroit horizon, dans la monotonie des lendemains pareils.

Elle le savait, résignée, enfermée en un renoncement de novice. Et quand Pierre lui demanda de mettre la main dans la sienne pour affronter ensemble l'inconnu, elle eut un sourire triste : " Non, mon ami, cela n'est pas possible. Le bon Dieu ne m'a pas accordé un permis de circulation."

Déboûler sa valise et s'assoier dans cette tendresse. Pierre y pensa. Car il l'aimait réellement, cette frêle jeune fille, dont les tristes yeux noirs semblaient porter un deuil intime et silencieux. Il s'efforça de lutter contre son mal, de rafraîchir sa fièvre : elle le terrassa. Vaincu, il se décida à partir.

Le train s'approcha du disque, le dépassa. Pierre pensa que c'était aussi là un tournant de sa vie, et que tout son passé restait derrière. Il regarda autour de lui : Paris n'était pas encore là — mais déjà Suzanne n'y était plus.

## II

A la gare, un homme descendit. Il avait les cheveux blancs et les yeux plissés des vieillards. Les commissionnaires l'accostaient : " Hôtel de Luxembourg, m'sieur." Il fit : non, non, de la tête, et la taille un peu voûtée, les mains croisées derrière le dos, il regardait cette gare d'où sa vie était partie, où elle aboutissait.

Il se tourna vers l'avenue. Sous le frisson du ciel violet, les arbres avaient une pauvre mine souffreteuse, les branches nues serrées, en une angoisse, et les maisons de chaque côté s'empâtaient, agrandies dans l'indécision humide de ce soir de novembre. Une fraîcheur tombait. Alors il releva le collet de son pardessus, et toujours les mains derrière le dos, il remonta l'avenue, à petits pas claquant sur le trottoir.

Il rencontrait peu de monde. Quelques bonnes qui revenaient d'emplir leurs cruches, et se hâtaient. Une fois, un fiacre passa. Le cocher sifflait. Devant la préfecture, une sentinelle s'endormait dans la somnolence de son rêve, et ainsi, encapuchonné dans un gros manteau de guêrite, elle semblait un paquet de hardes, abandonné. Le voyageur jeta son cigare.

De l'autre côté de l'avenue, un café allumait ses globes. Ce coup de lumière mit dans le crépuscule une impression de nuit tombée. L'intimité de cette heure vague, si charmante, où ne palpitent que des esquisses de choses, des demi-lueurs et des frôlements, fut secouée par cette réalité crue. Et ce fut presque une souffrance, la brutalité brusque d'un déchirement.

L'homme traversa l'avenue, s'arrêta devant le café. Il lut : *Café de France*, et dit : "Tiens, je ne connaissais pas ça.... Ça doit être nouveau." Il entra.

Aux tables, une douzaine de consommateurs étaient accoudés. Les têtes penchées sous le gaz se relevèrent. Il y eut des chuchotements, un bruit de chaises remuées, une courte surprise fixée par l'entrée de l'inconnu. Cela fit un silence. Puis les voix montèrent, et l'on reprit les parties de manille.

Lui restait sur la banquette, devant un verre de punch chaud. Comme il avait l'air malheureux, et que le collet de son pardessus était doublé de fourrures, le patron s'approcha et lui dit : "Alors, comme ça, vous arrivez ?..." Il répondit : "Oui," et but une gorgée.

Le patron restait toujours devant lui, à le regarder. L'homme lui demanda : "Il n'y a pas longtemps que vous avez installé ce café ?..." L'autre eut un gros rire : "Non, pas guère... Une pièce de vingt-cinq ans, pas plus..." Le voyageur s'étonna : "Vingt-cinq ans !..." Puis baissant la tête : "C'est vrai... c'est vrai..." Et l'évocation de son absence tout à coup surgit, le saisit en une sensation de temps, qu'il aperçut comme un tunnel très long, avec là-bas, tout au lointain, une petite chose entrevue qui était cette ville le jour qu'il la quitta. Et maintenant seulement il se souvint qu'il y avait trente ans depuis. Il se vit, pauvre disparu, pour qui tout ce présent était étranger, et qui n'existait plus pour lui. Il n'avait plus la moindre place dans l'économie de ces êtres et de ces choses. Alors il prit son chapeau, et s'en alla, laissant son verre à demi plein.

Sur l'esplanade, les réverbères maintenant éclairés glissaient des leurs sous les branches. Dans un coin, le tas des chaises de la musique s'endormait sous une grande bâche de toile. Et les allées vides s'effrayaient au moindre pas. Mais de l'autre côté, sur le boulevard, les devantures allumaient une vie spéciale, la richesse de la vie de nuit. Non la nuit de campagne, qui fait muraille aux deux bords de la route, au delà desquels s'enfonce le silence des plaines endormies ; ni la nuit de faubourg, boueuse, frissonnante. Mais la nuit ouatée, chaude des boulevards, où passent des robes affairées, des manteaux de fourrure, éclairés soudain au luxe des vitrines allumées. Des coupés rentraient d'un après-midi de visites. Et de jolies figures se penchaient aux glaces des magasins, regardaient les étoffes, les bijoux, les bronzes, parlaient avec un sourire. L'homme s'en allait, toujours obsédé par cette sensation qu'autrefois il avait été un élément de ce tout, et qu'aujourd'hui il n'était plus rien. Et cette idée purement philosophique devenait chez lui une sensation physique, comme une douleur de compression, de resserrement, entre ces arbres, ces maisons, ces gens qui passaient, tous voulant leurs coudées et leur ration d'air. C'était une impression malade de pauvre être secoué, brisé, dont la nervosité s'est surexcitée à toutes ces fêlures, et chez qui la moindre

sensation prend l'acuité d'une souffrance. Et cela, cette poignance lui faisait quitter le boulevard où passait trop de monde, l'amenait dans une rue déserte, une pauvre rue de province où se balançait un réverbère trouant la nuit.

Là, tout d'un coup, cette impression dure qui lui serrait la poitrine creva, se fondit en une tristesse très vague et très douce, qu'il n'expliqua pas d'abord. Mais ce lui fut un soulagement très grand, comme si, au bord de cette ombre, toute l'agitation de sa vie, ses misères, la poignance des jours mauvais, s'apaisaient, à l'intimité de cette rue, à la tendresse des choses familières....

Subitement il comprit.

Il s'arrêta devant une maison à deux étages. Sur la porte était écrit :

*Pensionnat de demoiselles*

MADAME LANTELME

Devant la marche de pierre, il eut une émotion d'enfant. Comme son cœur battait, il lui sembla qu'il le sentait battre à trente ans de distance. Et il se revint devant cette porte, gamin en culottes courtes, puis jeune homme, avec son bel amour au cœur. Et alors, pour la première fois de sa vie il se demanda pourquoi, quand cette porte était ouverte, et qu'un baiser l'attendait derrière, il n'était pas entré, pour le prendre, et le garder, toujours.

Devant ses yeux fatigués passa la vision d'un sourire penché sous la lampe, d'un bonheur de coin de feu, tiède et clos. Et il grelottait dans ce gros froid de la rue, pauvre éclopé de la vie mauvaise, qui, après avoir lutté, y avait cassé ses ongles, et s'en revenait, meurtri, traînant la patte, en une infinie lassitude. Brusquement, parut devant lui la rigidité froide du *fini*, cette barre de fer immuable qui ferme nos horizons. Cette sensation de l'Irrémédiable lui tomba dessus lourdement, l'assomma d'une désespérance.

Il s'en alla.

Après quelques pas, il s'arrêta, hésita. Puis il revint, traîné par une force inconsciente. Et de nouveau, la porte fut devant lui, où il sonna.

Il attendit un moment. Il allait partir. Des pas descendirent l'escalier. Et la porte s'ouvrit.

Ce fut une petite vieille, avec des bandeaux tombant le long des joues. Elle avait une maigreur ciergeuse de fille restée vierge, sans l'épaississement de la maternité. Sa main tenait une lampe, levée, pour mieux voir. Ainsi vue, elle évoquait une petite vie ratatinée sur place, puis ridée, puis courbée, dans le silence.

Lui demanda :

—Pardon, madame... Autrefois habitaient ici Mme Lantelme et

sa fille Suzanne.... Vous ne sauriez pas.... Vous ne pourriez pas me dire ?...

La petite vieille se pencha, inquiète :

—Suzanne Lantelme, c'est moi, monsieur.

Elle leva la lampe un peu plus.

—Vous ne me reconnaissez pas ?... dit l'homme.

Elle secouait la tête : non.... non....

—Bonsoir.... fit-il.

Et sans une parole, il partit, il s'enfonça dans la nuit, lentement.

Elle remonta doucement, à petits pas, anxieuse de cette visite inexplicquée, si tard. En haut, elle ouvrit la fenêtre, pour voir si l'inconnu ne rôdait pas autour de la maison. La rue resta froide et noire, sans personne.

Alors, elle se rassit dans sa petite chambre solitaire, qui n'avait jamais enfermé que l'odeur chaste d'un amour toujours gardé. Et comme tous les soirs, la pauvre vieille amoureuse se mit à tricoter des mitaines, pour quand reviendrait celui qu'elle attendait depuis trente ans, qu'elle attendrait jusqu'à la fin, et qu'elle n'avait pas reconnu.

JEAN MADELEINE.

---

## REMORDS DE GALILÉE

Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonne mon parjure.

J'ai pu céder à la peur du trépas,

En subissant l'odieuse torture.

On m'arracha des mots que je pensais pas !

Elle se meut, la terre ! oui, l'Écriture

Atteste en vain le pouvoir de Josué.

Inquisiteurs, vous violez la nature

Et le talent que Dieu nous a légué.

Mais j'ai vaincu, j'ai déchiré le voile

Que vous voulez imposer à nos yeux.

Elle se meut ! sa marche se dévoile,

Et l'homme désormais peut lire dans les cieus.

Soyez maudits, ô prêtres fanatiques,

Persécuteurs parés d'humilité,

Vous qui voulez en vos mains despotiques

Anéantir science et liberté.

A vos projets la raison est rebelle ;

C'est un rempart qu'on ne saurait franchir.

Vaine fureur ! vous vous brisez contre elle ;  
Ne pouvant la dompter, vous osez l'avilir.

Eh que sont donc vos cachots et vos chaînes  
Contre un remords qui déchire mon cœur !  
Ah ! revenez, vos tortures sont vaines.  
Esprit de Dieu, tu domines ma peur....  
Mais j'ai signé, j'ai signé mon parjure.  
Et Galilée à genoux, éhonté,  
Se fit menteur, s'accusa d'imposture,  
Rénégat du savoir et de la vérité !

Sage ou penseur, hommes d'indépendance,  
Vous qui couvez le bonheur des humains,  
N'imitiez pas la lâche défaillance  
Qui chargera mon nom de vos dédains.  
Nouveaux Bruno mourez comme Socrate.  
Si des puissants se liguent contre vous,  
Ne cédez pas à cette race ingrate  
Qui retûrait le Christ s'il venait parmi nous.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonne mon parjure.  
J'ai pu céder à la peur du trépas,  
En subissant l'odieuse torture.  
On m'arracha des mots que je ne pensais pas !

A. LECOMTE.

---

## L'IMPUISSANCE DE DIEU

Dieu voudrait sauver Lucifer  
Qui brûle, depuis tant d'années,  
Au milieu des flammes damnées  
De son épouvantable Enfer.

Mais l'Archange hautain et fier  
Ne tend pas ses mains calcinées :  
Dieu voudrait sauver Lucifer  
Qui brûle depuis tant d'années.

En vain sur son trône de fer,  
Satan garde encore, obstinées,  
Ses révoltes impardonnées  
Et triomphe d'avoir souffert,  
Dieu voudrait sauver Lucifer !—

## UN FLAGRANT DÉLIT

Un intérieur bourgeois, d'apparence modeste. L'homme, un vieillard, en robe de chambre, est assis dans un fauteuil, au coin du feu, bien qu'on ne soit qu'au commencement de l'automne. Il fait avec sa femme une partie de dominos.

La femme.—Cinq et six !

L'homme.—Double six !

La femme.—Hum !... Alors tu vas gagner !

L'homme (*toussant*).—C'est à voir. Sacrée toux ! (*Il toussé de nouveau, et si fort que la partie s'interrompt*).

La femme.—Qu'est-ce que tu veux, mon pauvre homme ! c'est l'âge !

L'homme.—Un de ses accès-là m'emportera, un jour !

La femme.—Attends... je vais te faire de la tisane.

L'homme.—Ah ! de la tisane, la tisane... c'est la machine qui est détraquée... Rien n'y fera (*Il toussé de nouveau*). Que cela me fait mal ! J'ai la poitrine déchirée !

La femme.—Moi, ce sont mes étouffements... Je ne suis guère mieux loti que toi, va ! L'autre jour, pendant que tu faisais ta petite promenade dans le square, j'ai cru que j'allais passer. Je ne t'ai rien dit pour ne pas t'inquiéter... mais j'ai eu peur.

L'homme.—Maudite vieillesse !... Quelle chose piteuse et lamentable de se voir s'écrouler ainsi !

La femme.—Bah ! il faut être philosophe... Tu as soixante-onze ans, j'en ai soixante huit... Nous ne pouvons prétendre à être bien valides... Encore heureux que nous puissions nous traîner à peu près.

L'homme.—Fais-moi tout de même de la tisane, après tout... Bien chaude !

La femme.—Tu vois ce que je te disais. (*Elle fait chauffer de l'eau*)... Nous avons eu jadis des années de bonheur, tout de même... Si je mettais un doigt de rhum ?

L'homme.—Non... non... Je ne peux plus supporter les choses fortes.

La femme.—Comme tu voudras.

L'homme.—Tu te donnes bien du mal, pour moi, ma vieille... Enfin, tu n'auras plus cette peine-là bien longtemps !

La femme.—Qu'est-ce que c'est que cette pensée-là !... Veux-tu bien te taire !

L'homme.—Non... non... je sais ce que je dis... après tout, je suis très las ! Je commence à ne plus rien comprendre à ce qui se passe autour de nous... Tant de choses nouvelles se succèdent !... Ma foi, il vient un moment où l'on fait bien de mourir.

La femme.—Bah ! tu ronchonnais déjà ça quand on a inventé le divorce.... Le monde n'a pas croulé.... Et si nous l'avions eu en notre temps, hein, nous autres !

L'homme.—Oh ! nous n'en avons pas été moins heureux... quand nous n'avions pas tant d'infirmités... Sacrée toux !... Mais quand je jette un coup d'œil sur les journaux, maintenant.... je n'y suis plus.... Non, positivement, j'en ai assez.... Cette dégradation que vous fait subir la vieillesse, c'est affreux !

La femme.—Mais moi, je te vois toujours tel que tu étais autrefois !

L'homme (*souriant*).—Avec des cheveux.... Ils sont loin !

La femme.—Quand on aime les gens, on garde leur image comme à l'instant où elle vous est entrée dans le cœur !

L'homme.—C'est vrai, pourtant, que, moi aussi, je me rappelle bien de ce tu étais.... quand je t'ai connue. Et je me souviens de ta robe de taffetas bleu glacé, aux volants soutachés d'une grecque.... avec un corsage à basques.

La femme.—Oh ma robe de taffetas bleu ! Est-ce assez de l'histoire ancienne !

L'homme.—Est-ce que ce n'était pas le jour de la fête de Louis-Philippe ?

La femme.—Oui, et le soir, comme j'avais pu me rendre libre, nous avons été voir le feu d'artifice... Dans la foule, nous étions pressés et—est-ce drôle, comme on se souvient ?—Il y avait un petit gros, en habit à boutons d'or qui avait profité de ce que je ne pouvais pas bouger pour me pincer là... au-dessous de la taille.... Et j'ai jeté un petit cri, qui t'a fait retourner.... Tu lui a joliment dit son fait, à cet impertinent habit à boutons d'or.

L'homme (*s'animant*).—Il n'était pas fier, hein ? parce que, n'est-ce pas ? J'avais l'air d'un particulier capable de défendre son bien....

La femme.—Tu as eu un geste superbe.

L'homme (*souriant*).—Oui, j'en avais comme ça !

La femme.—Je revois sa mine penaude.... Dame ! Je voulais bien être chatouillée.... mais.... par toi.... sans compter que tu suffûsais très bien à cette tâche-là.

L'homme.—On faisait ce que l'on pouvait.

La femme.—Et, dis-moi, où tu m'avais emmenée au Cirque Olympique, où on donnait *Murat*. Il y avait près de nous des lorettes qui dévoraient des yeux l'acteur, et on racontait qu'il recevait tous les soirs des billets doux... Et je pensais que tu étais bien plus bel homme encore, toi.

L'homme.—Non.... tu me flattes.... Il était très bien !

La femme.—Laisse donc, il avait des moilets tout grêles, à l'acte où il paraissait en culotte aurore !... Ce n'était pas comme les tiens !

L'homme.—As-tu de la mémoire !

La femme.—Tout cela vous revient !... tout à coup.

L'homme.—Et ce jour où nous avons été à Romainville pour voir si c'était vrai tout ce que disait Paul de Kock.

La femme.—Nous avons pris un cabriolet et nous avons dîné dans un petit cabaret... il y avait des bosquets... cela s'appelait le "Labyrinthe d'amour"... La nuit était tombé tout à fait...

L'homme.—Nous regardions tout le temps si le garçon ne venait pas... et il nous eût joliment gênés, hein ?

La femme (*riant*).—Monsieur était si fringant... qu'il ne pouvait plus seulement attendre d'être rentré... je n'osais plus lever les yeux en sortant.

L'homme.—Étais-tu charmante !

La femme.—Et malheureuse !

L'homme.—Ah ! le gremlin que ce...

La femme.—Bon ! laissons ces vieilles choses en paix. Voilà la tisane !

L'homme.—Diable... que c'est chaud !

La femme.—Bois tout de même... Et puis je vais te bassiner ton lit, moi-même.

L'homme *souriant*.—Dis donc, il y avait un temps où nous n'avions pas besoin de bassinoire pour nous réchauffer...

La femme.—Badin, va !

L'homme.—Le contraste est singulier... Moi qui avait des choses sérieuses à te dire...

La femme.—Quoi donc ?

L'homme.—Une surprise... Oh ! une surprise du genre de celles qu'on se fait à notre âge.

La femme.—Et c'est ?...

L'homme.—J'ai été toucher mon quartier de retraite ces jours-ci... j'avais des économies...

La femme.—Cachottier !

L'homme.—Sais-tu ce que j'en ai fait ?

La femme.—Que veux-tu que je te dise ?...

L'homme.—J'ai songé à notre avenir, à nous, et que ça nous plaise ou non, notre avenir c'est la tombe... Je suis passé à la mairie... C'est la première fois que je venais là pour nous deux... Et j'ai acheté un terrain.

La femme.—Un terrain !

L'homme.—Oui, un terrain... au cimetière... Une concession où nous dormirons tous les deux pour jamais, côte à côte, comme nous avons vécu.

La femme.—Pauvre vieux ! C'est pas bien gai, mais c'est gentil tout de même, ça ! Tu as bien fait... Nous ne nous quitterons plus, et

quel que soit celui de nous deux qui partira le premier, la pensée sera douce à l'autre, qu'il aura le même asile suprême...

L'homme.—Oh ! le premier habitant de notre... propriété... ce sera moi !

La femme.—Qu'en sais-tu ?

L'homme.—Et même, j'ai eu une entrevue avec un marbrier... Il nous fera quelque chose de simple mais de bon goût... C'est son mot. Parce, que dame ! la moindre sculpture, cela coûte les yeux de la tête ! Une pierre décente, avec une inscription... La veux-tu droite, ou couchée ? c'est le même prix. (*On frappe à la porte.*)

La femme.—As-tu entendu ?

L'homme.—Quoi donc ?

La femme.—On a frappé.

L'homme.—Ce n'est pas chez nous... Qui veux-tu qui songe aux vieux que nous sommes ?

La femme.—Cependant... je t'assure...

Une voix.—*Au nom de la loi, ouvrez !*

L'homme.—“ Au nom de la loi ! ” qu'est-ce que cela signifie ?

La femme.—Oui, on se trompe assurément. Mais c'est bien ici qu'on s'adresse... Je fais ouvrir.

L'homme.—En voilà une aventure ! (*Il se lève péniblement.*) Non, reste, m'amie... J'y vais (*Il tousse*) Diable de toux !

La femme.—Je t'accompagne.

(*Ils ouvrent la porte. Un commissaire de police, ceint de son écharpe, suivi d'un agent, paraît et semble très étonné.*)

Le commissaire.—Tiens, mais où suis-je ? Ah ça ! c'est bien ici le troisième étage ?

L'homme.—Oui.

Le commissaire.—Escalier A ?

La femme.—Oui.

Le commissaire (*brusquement*).—Les coupables sont chez vous alors ?

L'homme.—Quels coupables ?

Le commissaire (*avec sévérité*).—Ne faites pas l'ignorant... Je connais tous les tours de bâton, et je ne suis pas neuf dans le métier... Ainsi, ce n'est pas la peine... J'ai un flagrant délit d'adultère à constater... et je le constaterai, quoi que vous fassiez...

La femme (*abasourdie*).—Un adultère !

Le commissaire.—Vous jouez l'étonnement, c'est de règle, mais ça ne prend pas avec moi... Et puis je suis pressé, j'ai un pendu qui m'attend dans la rue à côté.

L'homme.—Enfin ?

Le commissaire.—Pour des gens qui semblez respectables, vous faites là un singulier métier (*il parcourt les trois pièces qui composent le*

*logis*). Allons, où cachez-vous les deux amants ?... Je sais pertinemment qu'ils sont ici.

L'homme.—Mais qui, sapristi, qui donc ?

Le commissaire (*lisant un papier*).—Les nommés Bernard (Jean-Jacques) et Ribier, Denise, femme Souchot.

L'homme et la femme.—Mais... c'est nous !

Le commissaire.—Vous ! (*à l'agent qui l'accompagne*) Ah ça qu'est-ce que c'est que cette mystification ?

L'agent.—Ce sont bien les noms formulés dans la plainte.

Le commissaire (*stupéfait*).—Alors ?

La femme.—Ah ! monsieur le commissaire, ce n'est pas possible. Il vit donc encore ce maudit Souchot ?

Le commissaire.—Il est en bas... Il est même en assez piteux équipage.

L'agent.—Il est en loques... fait comme un voleur... une grande barbe blanche qui n'a rien de vénérable... Vous savez, monsieur le commissaire, je croyais que c'était un vagabond qui venait se livrer...

Le commissaire (*à la femme*).—Enfin vous m'expliquerez ?

La femme.—Quelle histoire ! Voyons, on ne va pas nous poursuivre, ce serait inouï.

Le commissaire.—Vous avouez donc (*il retient mal un sourire*) que vous êtes dans les conditions dans lesquelles un mari a le droit de faire constater la trahison de sa femme ?

La femme.—Oh ! monsieur, regardez-nous... Un amant et une maîtresse qui ont près d'un siècle et demi à eux deux !

Le commissaire.—Il est certain que, à première vue... Cependant...

La femme.—Ce gremlin-là revient du bout du monde pour nous extorquer nos derniers sous... Oui, je le confesse, j'ai été la femme de ce Souchot... il y a très longtemps... Et quel martyr j'ai connu alors, monsieur le commissaire ! Ruinée, humiliée, torturée de toutes les manières !... Il n'y a pas de femme qui ait souffert ce que j'ai souffert !... Un jour quand il m'eût entièrement dépourvue, il me quitta enfin. Il s'en allait sans doute à la recherche d'autres victimes. Deux fois je reçus de lui, d'Amérique, des demandes d'argent... J'eus encore la faiblesse d'y répondre. Puis plus rien... Cet honnête homme que vous voyez là, Bernard, m'aimait... Moi aussi, j'avais besoin d'aimer... Je le suivis... J'ai partagé son existence... Et voilà l'autre qui revient, à présent, qui s'est souvenu de moi, après trente ans, après qu'il a été au baignoir... car c'est sans doute là la raison de son silence... et qui prétend user de ses droits, mettre la loi de son côté !... Ah ! par exemple, c'est trop fort... Mais voyons, monsieur le commissaire, on n'inquiète pas de vieilles gens comme nous... Ce serait ridicule de nous condamner pour adultère, à notre âge ! On ne va pas donner raison à ce coquin !

Le commissaire (*à l'agent*).—J'ai fait bien des constatations, mais, ma foi, jamais dans ces conditions-là !

L'homme (*qui s'est rassis dans son fauteuil et qui est repris d'un accès de toux*).—On ne peut donc pas mourir tranquille !

La femme.—Enfin, monsieur le commissaire, est-ce que ce n'est pas une infamie, cela ? vous voyez que ce pauvre Bernard est malade. Je ne peux pourtant pas m'en aller pour faire plaisir à ce misérable qui n'a en vue que je ne sais quel chantage.... Et puis, où aller, s'il vous plaît ?

Le commissaire (*embarrassé*).—La loi est la loi !

La femme.—Il serait permis à ce vieux vaurien de me tracasser encore...mais dites le donc, même si nous le voulions, quel mal est-ce que nous pourrions faire ? Nous ne tenons plus debout, seulement, Bernard et moi !

Le commissaire (*à part*).—Il faut pourtant que je rédige mon procès-verbal... Sotte aventure... Je vais être la risée de mes collègues... Tant pis. (*Il écrit sur un coin de table*)... "Nous nous sommes présentés, à six heures chez le sieur Bernard... et nous avons surpris les deux amants... en train de se faire de la tisane..."

PAUL GINISTY.

## APRÈS RÉFLEXION

Ayant soigneusement recouvert son absinthe d'un carton, afin d'éviter l'intrusion des mouches, Cabestan parla ainsi :

—“ Ce serait un tort de croire que j'ai toujours été marchand de curiosités à l'enseigne du *Petit Léopard*. La manie des vieux meubles, de tableaux crêvés, des vieux squelettes et des plâtres maquillés ne m'a guère empoigné que depuis une dizaine d'années, mais j'ai eu mon heure de splendeur comme tout le monde, et moi aussi j'ai été “ un fils de famille.”

Ayant promené un regard aussi circulaire que possible sur son auditoire (nous étions à la terrasse de l'*Américain*), Cabestan souleva la couvercle de son breuvage, en absorba une ou deux gorgées, et reprit :

—“ Oui, messieurs, j'ai été un fils de famille.”

J'étais alors l'amant de la célèbre dansense Bianca Negro, dont la chevelure incomparable fut chantée par Théophile Gautier, et je dois avouer, à mon honneur que je dépensais pas moins de trente mille francs par mois, ce qui est un chiffre assez respectable !

J'avais loué, boulevard Haussmann, un petit hôtel où la haute fashion se donnait rendez-vous — lequel n'était qu'une lamentable cabane de cantonnier, comparé au nid de Bianca.

Là, les meubles les plus précieux avaient été entassés, les vases de Chine encombraient les corridors, les plantes exotiques poussaient

dans les antichambres, les vestibules étaient peuplés de statues et de bronzes.

Des domestiques nègres, somptueusement vêtus, accouraient au moindre bruit de sonnette, et les breuvages les plus rares étaient prodigués aux valets d'écurie chargés de soigner les quatorze pur-sang de madame.

Le service particulier de la danseuse était fait par dix-huit soubrettes costumées à la mode du siècle dernier, et la cuisine était confiée au propre chef de Victor-Emmanuel.

C'étaient, chaque jour, des fêtes insensées et les couturiers (est-il besoin de vous le dire ?) étaient sur les dents.

Tout marchait pour le mieux, et j'étais l'homme le plus heureux de l'Empire (car nous étions encore sous l'Empire, alors), lorsqu'un beau matin, je fus enfin pourvu du fâcheux conseil judiciaire.

J'eus donc la douleur de me trouver sur le pavé de Paris avec deux hôtels, quatorze chevaux et soixante-trois domestiques sur les bras, n'ayant plus en porte-feuille que six cent misérables mille francs, et ne pouvant compter, au besoin, que sur l'héritage d'un oncle archimillionnaire, il est vrai, mais scandaleusement vivace.

Sur ces entrefaites, et par le plus grand des hasards, ma maîtresse me fut enlevé par le prince Alexandre Goudeski.

J'abandonnai donc, non sans regret, hôtels, chevaux et valetaille.

Mais un homme de ma trempe ne pouvait, du jour au lendemain, lâcher la vie à grandes guides pour entrer dans un bureau aux appointements de cent cinquante francs.

Je louai donc une garçonnière, et, dois-je le dire ? — je me mis à jouer.

Je faisais alors partie du *Cercle des Anchois marinés*.

Pendant les quinze premiers jours, je fus extraordinairement heureux, grâce, sans doute, à l'infidélité de Bianca. Mais celle-ci ayant sans plus tarder, abandonné le prince polonais pour un marchand de bestiaux de la République Argentine, je tombai dans la plus obscure deveine, et je fis des dettes. Or, vous le savez tous, dettes de jeu, dettes d'honneur.

C'est alors que j'eus recours au vieil usurier Jacob Cerf, lequel n'hésita pas à me faire souscrire pour trois cent mille francs de billets, en échange de quatre-vingt mille francs qu'il eut l'obligeance de me remettre de la main à la main.

J'étais sauvé, — doublement sauvé, car, à dater de ce jour, je ne mis plus les pieds au club.

A quelque temps de là, je dormais paisiblement au fond de ma modeste garçonnière, lorsque mon valet de chambre m'annonça que Jacob Cerf voulait absolument me voir.

—Faites entrer ! dis-je.

Le vieux renard fit aussitôt son apparition, sautant jusqu'à terre.

—Mon gère mésié, fit-il, jé fiens pour notre bétite afére.

Ce disant, il sortit de sa vaste redingote à sous-pieds une liasse de billets ; les billets que j'avais souscrits.

A cette vue, je fus pris d'une rage soudaine.

Je sautai à bas de mon lit, et après avoir soigneusement fermé la porte à double tour, je pris un revolver, et, le braquant sur mon homme :

—Mon vieux, lui dis-je, vous allez m'avaler ça, et tout de suite, ou sinon....

—Afaler ! afaler quoi ? fit Jacob terrifié.

—Les billets, répondis-je ; les billets que j'ai signés, vous allez les manger, tout de suite, ou je vous tue comme une mouche.

Le pauvre homme ne répliqua pas, et, à grand'peine, se mit à mâcher le papier ; un instant, je crus qu'il allait étouffer, car il y en avait bien une demi-livre.

Enfin, il avala le dernier.

—C'est bien, fis-je alors, en déposant mon arme ; et, tendant la main à l'usurier :

—Maintenant, mon cher monsieur, ajoutai-je, il ne me reste plus qu'à vous remercier.

Puis je me recouchai, pendant que Jacob Cerf s'éloignait le dos courbé....

Cependant, je dois avouer que, le lendemain, je fus pris de remords, et que j'envoyai, dès le matin, les cent mille francs au pauvre vieux, en le priant de m'excuser.

Cette démarche eut des résultats miraculeux.

Un mois après, Jacob Cerf ayant entendu dire que j'étais momentanément gêné, vint me trouver :

—Bonchour, gère mésié ! hovre gère mésié ! jà viens vous dire qué jé suis toujours à votre disbosicion....

—Merci bien ! mon vieux, merci.

—Guelkin m'a dit.... il m'a dit : Jacob, jé crois que mésié Cabesdan il est chéné en ce moment, alors j'ai dit : Jé vé voir cé bon mésié... toute mon archant est à vous, mésié.

—Eh bien ! mon cher, ce n'est pas de refus, j'ai besoin de cent mille francs.

—Cent mille francs, dé cent mille, in million si fous foulez....

—Non, non, cent mille francs me suffisent. . .

—C'est gomme fous foudrez.... répondit Jacob, sélement, si fous foulez, jé mé permets dé demander....

Sans achever sa phrase, l'usurier tira de sa large poche un paquet qu'il développa. C'était un morceau de pain d'épices.

—Eh bien ! fis-je en riant, qu'est-ce que vous v'oulez faire de ça ?

—Écrivez lé billets là-tessus. . . répondit Jacob presque tremblant, parcé qué jé vais fous dire. . . lé papier il mé fait trop mal."

## LA PUDIQUE ALBION (1)

En chauvinisme tous les peuples se valent, a-t-on dit et répété. On a oublié *John Bull*, dont l'infatuation nationale laisse derrière elle tout ce que l'on connaît de plus abracadabrants dans le genre. Il la promène et l'étale d'un bout à l'autre du monde, qui lui appartient comme chacun sait, ainsi qu'il le prouve de temps en temps à l'Europe silencieuse en happant un morceau, ici, là, en Asie, en Afrique, où bon lui semble, c'est-à-dire où l'intérêt de ses marchands le pousse, faisant le branle-bas comme un matelot ivre, criant qu'il est volé, hurlant d'autant plus fort qu'il a moins raison, mais payant volontiers la casse si on lui abandonne le logis.

Convaincu de l'écrasante supériorité de la vieille *Angleterre*, il passe à travers les nations dissimulant à peine son mépris pour le *foreigner*, l'étranger, qu'il traiterait, s'il l'osait, de *barbare* ; considérant les monuments et les sites comme autant de spectacles faits tout exprès pour sa curiosité banale et pour l'*album* de ses *misses* ; les capitales comme des auberges bâties pour la commodité de ses étapes et où il peut se gorger à son aise de ripailles illicites, s'empiffrer sans vergogne des fruits qu'*at home* la respectabilité lui défend.

Puis il entre sur le sol sacré de l'île reine, digne, gourmé, froid, s'enveloppant de cette *respectabilité* qui l'attend au port, essayant ses boîtes pour ne rien garder des bones des impures Babylones où il a si fièrement promené le masque de sa vertu, reniflant gravement l'encens éventé que lui brûla Shakespeare et que depuis trois siècles continuent à lui mettre sous le nez ses poètes et ses historiens.

“ Noble trône des rois, île souveraine, siège de Mars, second Eden, demi paradis, forteresse dressée par la nature contre l'infection du dehors, berceau d'une grande race, joyau défendu par une mer d'argent contre la basse envie des voisins moins heureux ; lieu de bénédiction, terre sanctifiée, bien-aimée patrie, illustre entre les nations, Angleterre appelée à conquérir le monde !... ”

Ne rions pas trop, cependant.

Tout grotesque que nous paraisse *John Bull*, posant sur son piédestal de libre sujet de la souveraine d'un empire où le soleil ne se couche jamais, et surtout orné de son carcan de vertu empesée, comme un monsieur qu'étrangle un faux-col trop raide, sous plus d'un point il nous est supérieur. Il suffit d'avoir vécu quelque temps à ses côtés pour le reconnaître doué, au physique et au moral, de qualités qui nous font défaut, qualités inhérentes à sa race, développées par l'éducation. Race plus vigoureuse, plus résistante, plus opiniâtre que la nôtre. Education plus saine, plus intelligente, où, dans l'école comme

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

dans la famille, l'hygiène physique a part égale aux soins de la sollicitude qu'on n'accorde chez nous qu'au cerveau.

Rendons-lui donc cette justice, nous en serons plus à l'aise pour crever cette cuirasse de carton, qu'on appelle sa décence et sa morale.

S'il est un spectacle qui étonne l'immoral Jean Crapaud, comme il nous baptise, débarqué dans la pudibonde Albion, c'est l'épanouissement au grand jour de certaines industries, qui, d'ordinaire, dans les cités moins prudes cependant, ne s'étaient qu'aux discrètes lumières du soir.

Nos boulevards, gratifiés par les puritains d'Outre-Manche au nom de panorama des corruptions de l'Europe, n'ont rien de comparable, même aux heures où les demoiselles plâtrées s'y ébaudissent, à ce qui se passe *sub sole* dans la métropole du Royaume-Uni. Les offres de chair humaine s'y font avec une franchise et une naïveté vraiment patriarcales. Il semblerait que la lecture forcée des Saintes-Ecritures y ait introduit les habitudes bibliques ; et les noms, presque tous pieusement tirés du vieux et vénérable Testament, pourraient prêter à l'illusion ; mais beaucoup de ces *vierges folles* n'attendirent même pas, pour laisser piller leur vigne, ce que le prophète Ezéchiel énumérait chez la jeune Oolla. "*Ubera tua intumuerunt et pilus tuus girminavit ; et ecce tempus tuum, tempus amvntium.*"

Les amateurs de tableaux libres n'ont qu'à se promener le long des grilles de certains squares pour y récolter provision de souvenirs. Plus d'une scène que l'Arétin décrit derrière les rideaux d'alcôve se joue sous les becs de gaz de la chaussée ; et les émules de Jules Romain peuvent chaque samedi, jour où le monstre gorgé d'*ale* et de *spirit* sème son argent et sa luxure, emplir leurs cartons d'études aussi nombreuses que variées. Mâles et femelles ivres hoquettent à l'aise.

L'orgie s'ébat sur le trottoir. Si le *policeman* approche, sourcil froncé et bouche stupéfaite, six *pence* adroitement glissés l'éloignent pour le moment, et avec un supplément de trois *pence* il fera pour vous un guet attentif.

Après huit heures du soir, au sortir du froid dîner des clubs, la haute *gomme* britannique va se réchauffer dans *Regent street et Piccadilly*. Jeunes et vieux s'y pressent, et l'on ne sait qui, des jeunes ou des vieillards formeraient le plus gros bataillon. Mais quelle que soit l'abondance des clients, elle n'atteint pas celle de la marchandise.

Dans le seul quadrilatère occupé par *Soho, Leicester et Regent street*, le mille carré désigné sous le nom de *quartier français*, les dernières statistiques accusant près de deux mille prêtresses qui, de sept heures à minuit, et de douze à quarante ans, sacrifient ouvertement sur l'autel de la génisse Astarté. Vaches et chèvres, double

troupeau. Le jeune vice et la vieille débauche s'y coudoient avec des colères. "N'as-tu pas honte, à ton âge ? — Et vous, au vôtre ? — Il n'y a donc plus de police ? — Il n'y a donc plus d'hôpital ? — Ta mère va te fesser, salope ! — Tes petits enfants vont te tuer, sorcière !" Toutes les haines de l'encombrement du marché.

Il va sans dire encore, à l'instar de la Bible qui traitait les prostituées de Jérusalem de *femmes étrangères*, que les Londonniens les désignent en bloc sous le nom de Françaises.

Par le fait, le chiffre de celles-ci est relativement restreint ; mais il y a intérêt à se donner pour telle : les courtisanes françaises jouissant, ici, de la réputation attachée autrefois à celles de Lesbos et de Phénicie, sont très recherchées des mêmes vertueux Londonniens. Leur connaissance insuffisante de notre langue les empêche de saisir les accès de terroir qui leur prouveraient que beaucoup de ces boulevardières tant prisées ne sont que des contrefaçons allemandes ou belges.

Le métier étant libre, il y a des concurrences redoutables. A côté de la profession avouée et honnête, nombre de filles et de femmes l'exercent secrètement. L'immensité monstrueuse de la ville peut cacher bien des vies doubles :

Noceuses la nuit, pour leurs robes,  
Le jour travaillant pour leur faim,  
D'aucunes sont lingères probes,  
D'autres blanchisseuses de fin.  
Par-ci, piqueuses de bottines  
Et par-là, piqueuses de gants.  
Les autres taillent, libertines,  
La chemises des élégants.

comme le dit dans ses *Rimes de joie* le poète Théodore Hannon.

Mais d'autres sont plus haut dans l'échelle sociale. Il leur suffit de changer de quartier. *Young Lady* dans *Hammersmith*, pierreuse dans *Primrose Hill* : fille à *Camden Town*, fille à tout faire à *Clapham*. Une demi-heure en tramway ou en wagon, et la métamorphose s'opère. Le joli papillon de jour devient chenille de nuit.

Le franc labeur ne suffit pas, on s'aide de l'œuvre louche. Le père, modeste employé, gagne 30 shellings par semaine et il s'est arrangé de façon à enrichir de huit enfants sa déjà trop riche patrie. Huit, dix enfants, c'est la moyenne du pauvre. Moins l'homme peut en nourrir plus il en peuple la Cité. Les Irlandais qui gagnent 12 shillings par semaine, ont tous quinze petits. C'est pourquoi la fille aînée reçoit à peine de l'atelier de quoi renouveler ses robes, s'arrange de façon à être utile au logis. Et plus d'une alimente, et dehors du salaire honnête, le ménage en détresse. Elle habille les plus petits frères, paye l'école de la cadette, et égaye la table de famille du *roastbeef* et du *plum-pudding* les jours du sabbat.

Je rencontrais souvent dans *Kentish Town* une jolie *miss* aux allures modestes. Blanche, frêle, timide, avec ce teint pétri de *roses, de lis et de lait*, particulier aux belles filles d'Albion ; une opulente chevelure ruisselait en blondes cascades sur ses épaules mignonnes, et sous son corsage élégant se dessinait les chastes contours d'un sein virginal.

Le suave Sheffer l'eût prise pour sa Marguerite. et le parnassien Mendès eût chanté sa prunelle d'azur.

Chaque dimanche, accompagnée de sa mère, veuve sérieuse aux blanches papillotes, elle allait matin et soir à la chapelle des méthodistes, secte rigide, la sainte Bible, le recueil d'hymnes et le rituel à la main.

Sa vue mettait des étincelles dans les regards des jeunes commis, et les patrons se purléchaient les lèvres ; mais son parfum d'honnêteté autant que la mine sévère de la maman écartait toute indécente tentative, tandis que le mot *sans dot* éloignait les épouseurs.

Un soir d'hiver, traversant *Hyde-Park*, je fus accosté brusquement. Une jeune personne se saisit de mon bras, me promettant un quart d'heure agréable. Stupéfait, je reconnus ma jolie voisine, et la candide enfant aux blancs pieds devant qui plus d'un viveur eût semé son patrimoine, inexpérimentée en gueuserie, pour cinq shillings vous offrait ses talents.

Nombre d'épouses légitimes exploitent, jusque dans l'âge où d'ordinaire on se repose, cette branche de commerce, surtout quand le mari a pris l'habitude de porter au *temple du gin* le fruit de son travail. Souvent, bien souvent, madame aussi aime le *gin*, et comme le salaire de l'époux ne suffit pas entretenir ces soifs, il faut bien aviser ailleurs.

La société anglaise est pleine d'impérieuses exigences avec lesquelles tout bon Anglais doit compter. Honorer la vertu sans que les vices en souffrent et, quoi qu'on fasse, sauver la *respectability*.

HECTOR FRANCE.

## LA DERNIÈRE TOILETTE

### I

Les Manassé l'avaient recueillie par charité dans leur imposant hôtel de l'avenue Kléber, et la petite vieille couchait tout en haut auprès des domes.iqués. Personne ne nettoyait la chambre étroite où la poussière s'accumulait sur les meubles comme une couche de neige grisâtre, où, avec des minuties méfiantes d'avare, elle cachait son argent au fond du sommier. Elle mangeait à part et ne descendait que

rarement. Des fois, pour aller toucher ses coupons de rentes qu'elle enfouissait en un cabas avec son tricot dont les fines aiguilles bleues dépassaient, et le plus souvent pour prendre l'omnibus qui la conduisait au Temple. C'était sa grande jouissance de respirer l'air rance et malsain qui, à la longue, avait marqueté sa peau des tons jaunes du linge douteux, de trotter entre les rangées de boutiquettes, de revoir le carré où pendant cinquante ans s'était balancé son écriteau : " Madame Sarah Manassé, *marchande à la toilette*, " de cancaner avec d'anciennes amies, de répondre aux saluts que des voix aigres lui envoyaient derrière les étalages.

La brocante s'inclinait sur son passage, quémandait son appui avec des flatteries obséquieuses. Malgré son aspect sordide de pauvresse, la "maman," comme on l'appelait, apportait dans la vaste halle comme l'éblouissant reflet des millions de son fils, de ce baron Jacob Manassé, qui d'un ordre démolissait les sociétés financières ainsi que des cuirassés agrippés par une torpille, invitait les rois à ses chasses, jetait des synagogues à travers le monde, comme un enfant ferait des ricochets, et rêvait de racheter Jérusalem. Et cet autorité factice la gonflait, la consolait des humiliations dont on l'abreuvait là-bas, dans la maison où elle aurait dû avoir la meilleure place, d'être reléguée à l'écart comme une lépreuse, de ne pouvoir parler haut, se carrer dans ces salons solennels, raconter devant sa bru, qui se déhancherait en des signes exaspérés, de quel trou sortait leur pléthore de banknotes, et comme elle avait accepté des privations pour dégager le Benjamin de l'ornière et le pousser en croupe de la Fortune.

Elle eût donné ce qui lui restait à vivre afin de paraître, ne fût-ce qu'un soir, aux réceptions du samedi, de s'asseoir sur les chatoyantes étoffes des divans et prendre son lot de toute leur piaffe, de tout leur luxe. Mais ni le baron, ni sa femme, une Steinberg, de Francfort, n'avaient consenti à lever la sévère consigne, à s'exposer aux risées méchantes de ce monde parisien où ils s'était si difficilement faufilés, à afficher cette vieille gênante qui leur rappelait la crasse originelle et le dur passé maintenant oublié.

Elle les importunait. Manassé avait peur de se compromettre, de ridiculiser dans un scandale équivoque sa dignité de millionnaire, sa tête grave aux chairs molles et blanches, qu'il s'étudiait à affiner, à retoucher comme un masque. Il se débarrassait de sa mère avec une désinvolture de parvenu qui a fait peau neuve et balayé au grenier les pauvres meubles démodés de ses débuts, du temps où l'on déménageait continuellement, où l'on demeurait au sixième sur des cours obscures. Et pour prévenir les commentaires ennemis, dérouter les recherches indiscretes qui épiaient leur vie trop chanceuse, la baronne Rébecca s'assombrissait, par instants s'écriait d'une voix attristée où perce le souci des deuils prochains :

—Nous serions si heureux que ma belle-mère pût être des nôtres! mais la pauvre femme est toujours malade, toujours affectée et se cloître dans son appartement... Le grand âge, soixante-dix-sept ans, et la raison qui décline... on dirait d'un enfant gâté qui s'épouvante des figures inconnues, qui repousse même les médecins...

## II

Cependant, comme la vieille s'était alitée au retour d'une de ses courses accoutumées où la pluie l'avait transie jusqu'aux moelles, comme son état s'aggravait d'heure en heure, on la transporta dans une des chambres du premier. Les docteurs appelés en consultation étaient sortis au bout de quelques minutes avec cet air rogue qui annonce le dénouement mieux qu'un glas funèbre. La baronne, toute en noir, sanglée dans le corset de fer qui comprimait sa gorge débordante, les traits figés sous leur couche d'émail, s'essuyait les yeux, bien qu'il n'y perlât point une seule larme, et elle avait donné l'ordre de laisser entrer comme à l'ordinaire les visites du " cinq à six. "

Ils la verraient enfin cette " maman Manassé, " qui avait servi de prétexte à tant de brocards ensiellés, à tant d'histoires gouailleuses et perfides, tous, les Ephraïm,—le gros duc de Belleroche, la petite vicomtesse de Ragny. Cela se colporterait au club et jusque chez la baronne Alphonse, nettoierait la place comme un coup de vent. Les Manassé, honteux de leur famille, mettant le boisseau sur leur mère ! Quelle légende à dormir debout !

Et, tandis que la moribonde geignait, écarquillait les paupières comme avec la stupeur de ce brusque changement de décor, des tentures de peluche, des hautes fenêtres, de l'armoire à trois panneaux qui lui apparaissaient, Rebecca arrangeait les couvertures, éparpillait des flacons de potion sur les tables, tachait le tapis d'une poisseuse traînée de sirop, faisait brûler les bougies des candélabres, étalait au pied du lit en désordre un de ses peignoirs, donnait à la pièce élégante l'apparence d'une chambre où un malade a longtemps souffert.

Les heures s'écoulaient.

Alors elle souleva contre les oreillers le maigre torse frissonnant de la " maman, " et, de ses mains qui se hâtaient, qui déchiraient les boutonniers et les cordons, lui enleva sa camisole de laine en lambeaux, toutes les loques malpropres dans lesquelles était enroulé ce corps déformé, et les remplaça par du linge qui sentait bon. La vieille, triturée, bousculée ainsi, vacillait à droite et à gauche, n'avait pas la force de se défendre, et elle gémissait tout bas, si bas que la baronne l'entendait à peine :

—Laissez-moi donc crever tranquille !

Ensuite, elle lui remit le râtelier qui se décrochait dans ces contractions nerveuses, et quand elle retira les doigts de cette bouche torturée, des gouttelettes de sang, tombées des gencives écorchées, rosaient ses ongles par places. La toilette était terminée, et la malade râlait plus sourdement en se débattant sous ses draps :

—Enlevez-moi ça, j'ai mal... la paix ! la paix !

Puis, les sons devinrent inintelligibles, rauques comme l'halètement d'un soufflet de forge et les yeux se troublèrent, prirent une fixité vitreuse.

La comtesse Ephraïm (de Vienne) avait entr'ouvert la porte, marchant sur la pointe des pieds, avançant sa tête au profil d'oiseau avec une vague curiosité. Les deux amies s'embrassèrent. Rébecca tordait entre ses doigts son mouchoir de batiste et, prostrée, se lamentait dans une affliction admirablement composée.

—Nous l'aimions tant, si vous saviez... Elle était si bonne, si affectueuse, si reconnaissante de tout ce qu'on faisait pour elle... Mon mari ne s'en consolera pas.

Le baron, très occupé par la bataille qui se déchaînait à la Bourse, n'avait pas quitté son téléphone, marquait avec des interjections satisfaites, un épanouissement béat de sa face blême, les phases de la déroute, de cette baisse formidable dont il était l'âme occulte et qui se chiffrait dans sa caisse par de nouveaux millions. Il répondait " très bien, très bien " d'un accent irrité aux domestiques que sa femme lui envoyait de quart d'heure en quart d'heure. Est-ce qu'il avait le temps de se déranger, de songer à la pauvre vieille qui s'éteignait sans un baiser d'adieu, sans ce viatique des lèvres aimées qui adoucit les suprêmes moments, de sentimentaliser hors de propos ? Rébecca ne le remplaçait-elle point au chevet de l'agonisante ?

### III

La " maman " ne mourut qu'à six heures et demie. La baronne Manassé avait reçu une quinzaine de visites et réussi tant bien que mal à scander de quelques sanglots ses phrases désolées, ce qui n'empêcha pas ensuite cette fine mouche de vicomtesse de Ragny de dire à M. de Belleruche, en croquant une sandwich au bar de la rue Saint-Honoré :

—C'est trop beau pour être vrai !

RENÉ MAIZEROT.

Pataquès offrant un bouquet :

—Madame, je ne sais si ces fleurs vous plairont, mais je les ai payés assez cher pour ça.

Calino commençant une phrase :

—Moi, si jamais je viens à mourir.....

## MEMENTO QUIA PULVIS ES

Crachant au monde qu'il effleure  
 Sa bourdonnante vanité,  
 L'homme est un moucheron d'une heure  
 Qui veut pomper l'éternité.  
 C'est un corps jouisseur qui souffre,  
 Un esprit ailé qui se tord ;  
 C'est le brin d'herbe au bord du gouffre,  
 Avant la Mort.

Puis, la main froide et violette,  
 Il pince et ramène ses draps,  
 Sans pouvoir dire qu'il halète,  
 Étreint par d'invisibles bras.  
 Et dans son cœur qui s'enténébre,  
 Il entend siffler le remord  
 Comme une vipère funèbre,  
 Pendant la Mort.

Enfin, l'homme se décompose,  
 S'émiette et se consume tout.  
 Le vent déterre cette chose  
 Et l'éparpille on ne sait où.  
 Et le dérisoire fantôme,  
 L'oubli vient, s'accroupit et dort  
 Sur cette mémoire d'atome,  
 Après la mort !

MAURICE ROLLINAT.

—  
 C'est la fillette aux yeux cernés  
 Avec son air étonné.  
 Et ses trois frêles couronnes,  
 L'une de fraîche pimprenelle,  
 L'autre de vigne en dentelle,  
 Dans la troisième une rose d'automne  
 Le pimprenelle est pour son âme,  
 La vigne est pour l'amuser,  
 La rose à qui voudra l'aimer.  
 — Beau chevalier, beau chevalier !  
 Mais il ne passe plus personne,  
 Et la fillette aux yeux cernés  
 A laissé tomber les couronnes.

CAMILLE MAUCLAIR.

## UNE DÉMARCHE

Lucienne de Bercy, de vingt-cinq à trente.

Un Monsieur, cinquante ans passés. Favoris grisonnants.

Des Garennes, dix huit ans.

Une femme de chambre, jeune et qui fera son chemin.

Chez Lucienne. Quartier Marbeuf. Dans la matinée. Lucienne est à peine sorti du bain. Sa femme de chambre vient l'avertir qu'un monsieur désire absolument lui parler. — "Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ? — Un homme dans l'âge mûr, grave, bien comme il faut ! — Il est au petit salon ? — Oui, madame. — Qu'est-ce qu'il veut ? — Parler à madame. — C'est bon, j'y vais." Et Lucienne, se vêtant au hasard d'un tas de jolies choses de soie et de dentelle qui l'enveloppent sans l'habiller, se dirige vers la pièce où l'attend le visiteur.

Le Monsieur, *se levant très respectueux*. — Madame.

Lucienne. — Monsieur. (*Elle lui fait signe de se rasseoir et elle s'assoit elle-même.*) Puis-je savoir, monsieur... ?

Le Monsieur. — Parfaitement, madame. Je n'irai pas par quatre chemins. Il s'agit de M. Gontran.

Lucienne. — Quel Gontran ? Je ne connais pas.

Le Monsieur. — Si madame, vous me comprenez. Gontran, le jeune Gontran, le vicomte Gontran des Garennes, enfin !

Lucienne, *après une petite minute d'hésitation*. — En effet, je connais un peu M. des Garennes. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! comme ils se ressemblent !

Le Monsieur. — Ne dites pas un peu.

Lucienne. — Je veux dire que je ne le connais pas depuis longtemps.

Le Monsieur. — A la bonne heure, parce que ce n'est pas la même chose ; vous ne le connaissez que depuis quinze jours, mais vous le connaissez beaucoup, beaucoup... Est-ce vrai ?

Lucienne, *très digne*. — Je vois trop à qui j'ai affaire, monsieur, pour ne pas comprendre toute la délicatesse de la situation. Vous me saurez donc gré, par égard pour vous, de ne pas insister sur le caractère des relations que je puis avoir avec M. Gontran.

Le Monsieur. — Peu importe, madame, je sais tout.

Lucienne. — Tout ?

Le Monsieur. — Tout. Le jeune homme ne me quitte pour ainsi dire pas, je suis sans cesse avec lui, près de lui...

Lucienne, *avec un imperceptible sourire*. — Pas toujours, cependant ?

Le Monsieur.—C'est vrai. Par instants, il m'échappe. Mais, à cela, il y a plusieurs bonnes raisons. D'abord, si jeune soit-il — car il est très jeune !

Lucienne.—Très...

Le Monsieur.—Dix-huit ans ! C'est encore un enfant...

Lucienne.—Déjà un homme !...

Le Monsieur.—Si jeune soit-il, je suis bien forcé de lui accorder une certaine liberté relative ; ensuite, mon âge, ma situation ne me permettent pas toujours de le suivre autant et aussi loin que je le voudrais.

Lucienne.—Oh ! je comprends bien cela !

Le Monsieur.—Pourtant, je le quitte le moins possible, je l'accompagne à ses cours, à l'école des sciences morales et politique, car vous n'ignorez pas qu'il travaille encore ?

Lucienne.—Il me l'a dit.

Le Monsieur.—S'il le fait avec moins d'application depuis une quinzaine, vous en savez la cause. Je sors aussi souvent avec lui, soit à pied, soit en voiture, dans son *buggy*...

Lucienne.—Mais enfin, permettez, Gontran n'est plus...

Le Monsieur, *la reprenant*.—M. Gontran.

Lucienne.—Je vous demande pardon, j'oublie que devant vous... M. Gontran n'est plus un petit collégien, il pourrait bien se fâcher et vous signifier...

Le Monsieur, *avec force et volonté*.—Non, madame, mais il connaît son père, et quand son père parle, il obéit.

Lucienne, *un peu piquée*.—Allons, c'est un fils modèle ! Mais en somme que souhaitez-vous de moi, au juste, monsieur ? je m'en doute bien un peu, à vrai dire.

Le Monsieur.—Qui sait ? Je ne suis pas aussi terrible que vous le supposez. Ecoutez-moi. Voyez d'abord en moi un ami.

Lucienne.—? ?

Le Monsieur.—Un ami sérieux, qui a vécu et qui ne peut vous donner que d'excellents conseils. C'est l'ami qui vous parle ici pour éviter les rigueurs du père...

Lucienne.—Il suffit, monsieur.

Le Monsieur.—Si le père seul s'en mêlait... ce serait terrible.

Lucienne.—J'ai compris, monsieur, j'ai compris.

Le Monsieur.—Mais je suis là, heureusement, et c'est pour éviter à tous les deux des ennuis ou des catastrophes que je suis venu moi-même vous trouver...

Lucienne.—En dehors du...

Le Monsieur.—En dehors du jeune homme bien entendu ! pour vous demander....

Lucienne.—De rompre ?

Le Monsieur.—Oh ! non, je ne vais pas jusque-là.

Lucienne.—!!

Le Monsieur.—Non, je ne vous en demande pas tant. Pour avoir certaines idées très arrêtées, je comprends bien aussi les tolérances de mon époque. Les choses peuvent parfois rester en l'état. Vous n'êtes pas coupable d'un gros crime, après tout ! vous suivez la loi de dame Nature, et il faut que jeunesse se passe.

Lucienne, *assez interloquée*.—Comment ! Vous ne... mais que me demandez-vous en ce cas ?

Le Monsieur.—De la sagesse, de la bonté, de la raison. Tenez, je vais m'expliquer franchement et mettre les points sur les *i*. Aussitôt que vous avez eu fait tous deux connaissance, je l'ai su, le lendemain même.

Lucienne.—Comment cela ?

Le Monsieur.—Par lui.

Lucienne.—Goutran ?

Le Monsieur.—M. Goutran. Il me dit tout.

Lucienne.—Singulière idée, vous m'avouerez !

Le Monsieur.—En quoi ? J'y vois au contraire une preuve de confiance et d'attachement qui me rapproche encore de lui. J'ai donc su comment vous vous étiez rencontrés dans une petite soirée d'amis, comment vous vous étiez plu, et comment, comment, comment !...

Lucienne, *confuse*.—Je vous en prie, monsieur.

Le Monsieur.—Ne soyez pas gênée avec moi, je ne vous fais pas de reproche. Jusque-là, je n'ai rien dit, j'ai pensé simplement en moi même : " C'est une liaison de son âge, c'est parfait." Mais voilà qu'hier j'ai trouvé par terre, dans sa chambre, une lettre... (*Il sort de sa poche une lettre qu'il montre à Lucienne.*)

Lucienne.—Ma lettre !

Le Monsieur.—Je l'ai lue, naturellement.

Lucienne.—Mais c'est très malhonnête, monsieur, ce que vous avez fait là. Comptez que je le lui dirai.

Le Monsieur.—Il en rira, madame, il sait bien que je lis toutes ses lettres, et cela lui est égal. Dans cette lettre j'ai vu que vous lui demandiez... un petit service, deux mille francs.

Lucienne.—A titre de prêt, monsieur ! entendez ! à titre de prêt. Je les lui aurais rendus.

Le Monsieur.—En nature.

Lucienne.—Comment dites-vous ? Des grossièretés à présent ! Ah ça !

Le Monsieur.—Mais non, madame, je me permets une plaisanterie. Et c'est tout.

Lucienne.—Vous appelez ça une plaisanterie. C'est à se demander, monsieur, où et par qui vous avez été élevé ?

Le Monsieur.—Mon éducation a été faite, madame, par des maîtres que je vous souhaiterais. Je reprends et j'achève. Sur les questions du sentiment,—à condition toutefois qu'elles n'amènent pas de trouble dans la vie et dans la santé du jeune homme,—je consens à fermer les yeux aussi longtemps qu'il le faudra. Mais pour ce qui est de l'argent, cela regarde le père ; c'est le père qui devra payer tôt ou tard, c'est avec le père que vous aurez maille à partir, et je vous l'affirme, vous ne seriez pas la plus forte. Il est donc raisonnable, pour ne pas en arriver là, de ne pas demander d'argent à son fils. Promettez que vous l'aimerez, sans lui demander d'argent, rien qu'avec votre cœur.

Lucienne.—Je ne vous cacherais pas, monsieur... que votre attitude... votre langage... enfin je n'en suis pas encore revenue, et je crois bien que ce qui m'arrive là ici est unique au monde.

Le Monsieur.—Vous promettez ?

Lucienne.—D'aimer pour rien Gontran ?

Le Monsieur, *la reprenant*.—Monsieur Gontran.

Lucienne.—Oui, je promets. Pour la beauté du fait, je promets.

Le Monsieur.—C'est très bien. Je vous remercie.

Lucienne, *à part*.—Et il s'appelle des Garennes !

Le Monsieur.—Vous dites ?

Lucienne.—Rien.

Le Monsieur.—J'ai votre parole. Je suis rassuré. Je n'ai donc plus, madame, qu'à me retirer, en vous priant de m'excuser pour ma démarche, si étrange qu'elle ait pu vous paraître ! Mais ça serait à refaire que je le referais. Voulez-vous me permettre, avant de prendre congé, de me nommer... :

Lucienne.—Inutile, monsieur, je sais à qui je parle. (*La femme de chambre entre, gênée*) Qu'y a-t-il ?

La Femme de chambre.—C'est... c'est...

Lucienne.—Dites.

Le Monsieur, *condescendant*.—Vous pouvez tout dire devant moi.

La Femme de chambre.—C'est monsieur Gontran.

Lucienne.—Qu'il n'entre pas !

Le Monsieur.—Qu'il entre.

Lucienne.—Comment ! vous voulez... Oh !

Le Monsieur.—Oui, qu'il entre. Il se fâchera peut-être, au premier abord, de me rencontrer. Mais après il en rira.

Lucienne.—Qu'il entre donc ! C'est la première fois que je vois ça, par exemple !

Des Garennes, *entrant (à Lucienne)*.—Bonjour, chou. (*Apercevant le Monsieur.*) Qu'est-ce que tu fiches ici, toi ?

Le Monsieur, *l'air sévère, montrant Lucienne*.—Madame vous le dira, monsieur.

La Femme de chambre, *à part*.—Ça va se gâter.

Des Garennes, *au monsieur*.—Tu as dû encore faire une gaffe, comme ça t'arrive souvent ? Oneste, rentre à la maison, nous causerons ce soir. Et plus vite que ça, hein ? Et puis passe chez mon bottier.

Le Monsieur.—C'est bon, j'y vais. (*Il salue Lucienne, interdite*).—Madame. (*Puis il sort*.)

Des Garennes, *à Lucienne*.—Qu'est-ce que ça signifie toutes ces histoires-là ! Veux-tu me l'expliquer ?

Lucienne, *tombant des nues*.—Oh ! mon chéri ! mon chéri !

La Femme de chambre.—Oh ! monsieur Gontran ! vous, un homme bien appris !

Des Garennes.—Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que vous avez ?

Lucienne.—Comme tu parles à ton père !

La Femme de chambre.—Un si beau vieillard !

Des Garennes.—Mon père ! Mon p... Mais c'est mon lardin ! c'est Denis, qui m'a élevé ! Une vieille fripouille qui est à la maison depuis dix-huit ans ! T'as cru que c'était... Oh ! Seigneur, ma biche, que c'est drôle !

La Femme de chambre.—Alors c't homme-là, ce monsieur-là c'est un domestique ? Eh bien ! ça me fait un plaisir ! un plaisir !

Lucienne, *à Gontran*.—Ah ! écoute ; ma foi il est épatant !

Des Garennes.—Je te crois qu'il est épatant. C'est-à-dire qu'il est à mille pies au-dessus de papa !

HENRI LAVEDAN.

---

## HISTOIRE DE CHASSE

Il y a bien longtemps. C'était avant la guerre. Par une claire journée d'octobre, armé d'un bon fusil, précédé d'un bon chien quêteur, je fouillais les coteaux du Lay, joli fleuve du Bocage vendéen qui va se jeter dans la mer en face de l'île de Ré.

Des bois, des ronces, des genêts, des ajoncs sur des pentes rocheuses dominant les lentes sinuosités de l'eau qui, de moulin en moulin, serpente dans les aunes entre deux bandes de prairies mouillées. Partout des haies coupent la verdure, assombrie de grands chênes. Tantôt un paysage formé de roches abruptes, sans bruit, sans vie, comme perdu. Tantôt le beuglement du bétail, le pas régulier des mulets chargés de farine, le claquement des fouets, l'assourdissant *coin-coin* des troupes de canards, le bruit monotone du moulin. Parfois, dans un encadrement de rouille dorée, des champs de vignes rougissantes, piquées de loin en loin d'un petit pêcher rose dont le fruit tardif est singulièrement apprécié du chasseur.

Un tumulte de grives, la surprise du lièvre ou du lapin, une caille attardée, une compagnie de perdrix rouges s'envolant bruyamment l'une après l'autre pour se disperser dans les ronces ou les grands choux fourragers : c'est la chasse du pays. On relève péniblement le gibier, mais si on le rencontre à bon vent, isolé, il part à bout portant : c'est l'affaire de manœuvres infinies. Aller, venir, monter, descendre, battre les buissons, se déchirer aux ronces, s'empêtrer dans les sarments sans échaldas, se mouiller dans les choux qui montent à mi-corps et dont les vastes feuilles gardent précieusement l'eau du ciel à tout approchant, s'empêtrer dans les terres grasses qui mettent aux pieds une lourde botte d'argile, telles sont les joies du chasseur dans cette heureuse contrée. C'est tout autre chose que de s'embusquer derrière un chêne, comme on fait en Seine-et-Oise, pour tirer à six pas un chevreuil aux écoutes, ou un petit lapin assis sur son derrière. J'avais bien travaillé tout le jour, suivi de Robuchon, mon portecarnier, et je rentrais assez las. Il ne tiendrait qu'à moi de me garnir magnifiquement la gibecière. Mais si je me souviens d'une journée de lumière, d'un air léger, d'une marche heureuse de jeunesse à travers les champs et les bois, j'ai perdu le compte du gibier. Soyez sûrs que si j'avais trois ou quatre perdreaux, j'étais content.

Aux premières fumées du village, harassé, j'eus l'idée d'un temps d'arrêt. Non loin de là, dans un grand champ familier, à la lisière d'un bois, j'apercevais les touffes jaunissantes des châtaigniers qu'un de mes ancêtres avait plantés là pour permettre sans doute aux villageois d'alentour de s'approvisionner de marrons à bon marché. Le résultat, d'ailleurs, répondit amplement à son attente, et tous les ans j'entendais les mêmes lamentations sur les mêmes marrons régulièrement abattus à coups de gaule par les mêmes maraudeurs qui s'étaient fait de cette récolte une agréable habitude. L'idée me vint d'aller m'assurer de l'état des lieux. En arrivant, je reconnus que la cueillette avait eu lieu et, philosophant là-dessus avec mon portecarnier, je fis halte au pied du vaste buisson d'où émergiaient les arbres dépouillés. Robuchon, grapillant après les maraudeurs, avait réuni quelques douzaines de marrons. Le buisson était dru, jetant une grande arche de ronces au-dessus d'un fossé profond, en avait retenu quelques-uns. Il fourrageait de son bâton dans la broussaille, criblé d'épines, rayé d'écorchures, pestant, jurant, surveillé par le chien qui attendait quelque lièvre comme résultat de tout ce bruit.

Un cri de terreur. En deux sauts, je suis auprès de Robuchon qui, d'une main tremblante, sans parler, me désigne quelque chose au plus profond du fossé. Je regarde, un homme est là, couché à plat ventre. Gros souliers, pantalon de droguet, blouse bleue, vieux chapeau de feutre lavé de pluie, c'est tout ce qu'en voit. Robuchon enhardi, le touche du bout de son bâton. L'homme remue. Il n'est pas mort.

Bien vite, je m'explique sa présence en ce lieu. Il est venu pour voler les marrons. Il m'a vu venir. Il s'est caché. Je le harangue. Je lui dis de se montrer, que les marrons me sont indifférents, qu'il ne peut pas rester dans ce buisson où il se met en sang. L'homme ne bouge pas. Impossible de l'atteindre. Le bâton pouvait le joindre et c'était tout. Je me perds en conjectures, et d'après ce que je vois de lui, je tâche de deviner qui ce peut être des villageois environnants. Je lui pose des questions. Point de réponse. Alors je menace, je parle de mon fusil et je lui dis que je vais tirer s'il ne se montre pas. Rien. Après tout que m'importait ? Je délibérais de laisser là mon brigand et j'étais déjà à quelques pas du fossé, quand tout à coup les ronces du sommet s'agitent d'un mouvement régulier.

Je m'approche. L'homme est en marche. Dans la cuvette profonde, il se traîne péniblement sur le ventre et gagne peu à peu du terrain. Son mouchoir à carreaux rouges reste accroché à une épine derrière lui. Je l'en avertis par manière de plaisanterie ; il revient sur ses pas, saisit l'objet et reprend sa route. Je le suis. Le fossé est long, mais nous arrivons au bout ; s'il y a une éclaircie dans les ronces, peut-être pourrions-nous couper la route au voleur.

Nous le suivons tous deux au mouvement des feuilles, au bruit des ronces cassés, quand, tout à coup, l'homme jaillit tout droit du fourré comme un diable d'une trappe de féerie. Par quel prodige, sans élan possible, a-t-il put traversé le roncier comme un clown fait d'un cerceau de papier ; je ne sais. Comment je franchis à mon tour le buisson, je l'ignore. Absurdement emporté par l'ardeur de cette chasse à l'homme, je dus faire un bond inouï, car, sans être trop déchiré, je me trouvai, fusil en main, de l'autre côté de la haie. A dix pas, l'homme courait devant moi, une gourde lui battant les reins. Il ne se hâtait pas, comptant bien que je ne pourrais le suivre. Je le somme de s'arrêter. A mon cri, il saute sur le talus et, les mains jointes en avant, comme le bon plongeur, il pique une tête au plus épais des ronces et disparaît tout d'un trait dans le fourré qui se referme sur lui. J'arrive. A peine un trou visible. Robuchon, qui est resté de l'autre côté, accourt. Buisson vide. Jusqu'à la nuit, nous explorâmes le roncier d'un bout à l'autre sans rien trouver.

Jamais je n'oublierai cet homme plongeant tête droite dans les ronces, aussi résolument, aussi élégamment, oserais-je dire, qu'il eut fait en plein fleuve. C'était une action désespérée. Il avait dû se déchirer cruellement. Il aurait pu se tuer. Les chances étaient qu'il restât accroché aux épines, pantelant. Eh bien ! il avait assez de vigueur, arrivé dans le fond du fossé, pour courir à plat ventre je ne sais où et se dérober à nos recherches sur ses talons.

Au retour, nous racontâmes l'aventure qui parut extravagante.

Comment un homme aurait-il risqué sa vie pour ne pas avouer qu'il avait voulu prendre quelques marrons ? C'était absurde. Quel intérêt le poussait à se dérober à ma poursuite jusqu'à s'exposer à la mort dans d'atroces blessures ? On fit là-dessus maintes suppositions, mais, faute d'éclaircissements ultérieurs, nous dûmes rester sur nos conjectures.

Quinze ans après, un vieux paysan tout cassé se présentait pour me voir. C'était un fermier du Bocage, résidant à dix lieues de là. Son fils, pris de je ne sais quelle fureur jalouse, avait tué jadis sa fiancée d'un coup de couteau, la veille même du mariage. Il s'était sauvé comme un fou et avait gagné ou ne sait comment la Rochelle où il s'était fait prendre. Condamné à vingt ans de bagne, il était à la Nouvelle-Calédonie où sa bonne conduite lui avait valu d'être l'objet de décisions gracieuses. Le vieux voulait revoir son enfant et me demandait en pleurant d'intervenir pour lui. Afin de m'apitoyer davantage, il me rappela la fameuse poursuite dans le buisson creux des *champs du Calvaire*, dont son fils lui avait raconté l'histoire. Le dossier était excellent. On fit droit à la demande du vieux paysan. Voilà comment, courant à travers champs, je donnai la chasse à un assassin pour le ramener finalement dans sa demeure où il vieillit en paix.

G. CLÉMENŒAU.

## LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;  
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir  
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,  
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

A travers la tempête, et la neige et le givre,  
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;  
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,  
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un ange qui tient dans ses doigts magnétiques  
Le sommeil et le don des rêves extatiques,  
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,  
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,  
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

CHARLES BAUDELAIRE.

## DE PARIS À MARSEILLE

Pour venir de Marseille à Paris, Poivron avait toujours ouï dire que le *rapide* était le train le plus commode. C'est un peu plus cher qu'en troisième de train omnibus, mais Poivron verrait bien, té ! Est-ce qu'on a besoin de jeter tout de suite des poignées d'escuses à la tête de la compagnie ? Il verra bien ce qu'on lui demandera, té ! pas vrai ?

Poivron traverse *sans obstacle* la gare des marchandises, arrive sur le quai, s'installe dans un coupé où un autre voyageur se trouvait déjà. Au reste, on ne demande rien à l'un ni à l'autre et le train se met en marche.

—Tout va bien, se dit Poivron, attendons, voyons venir !

\*\*\*

—Monsieur, insinue Poivron, voudriez-vous me donner du feu ?

—Voici, monsieur.

Le voyageur obligeant fumait un magnifique londrès qu'il tendit au Marseillais. Celui-ci sondait sa poche d'un air effaré et surpris :

—Ah, sapristi ! j'ai oublié, je crois, mon porte-cigares.

—Veuillez donc choisir dans le mien.

Poivron accepte sans embarras l'étui de maroquin et d'écaille rempli de beaux cigars, et une idée lui vient :

—Je serais désolé, monsieur, d'abuser une seconde fois de votre bonté : le voyage est long, les buffets sont si mal approvisionnés...

—Prenez, je vous prie, ce que vous voudrez.

Ce cher ami choisit les quatre plus beaux londrès, les met dans sa poche et, par distraction, y glisse en même temps l'étui.

L'autre voyageur, quoique un peu surpris, garde le silence. Il attend sans doute que l'occasion se présente de réclamer poliment son bien.

Poivron, de son côté, songeait :

—Voici un monsieur plein de procédés ; il m'a fait cadeau de vingt-quatre sous de cigares et je crois bien ne pas lui avoir rendu l'élégant portefeuille qui les contenait. Attendons ! il me le réclamera sans aucun doute et nous reprendrons l'entretien. Ne nous pressons pas ! voyons venir !

\*\*\*

Ces réflexions ne sont pas finies que le train fait halte à Valence où la locomotive prend de l'eau : vingt minutes d'arrêt, buffet. Poivron s'empresse de descendre, son compagnon le rejoint.

—Je crois, monsieur, que vous avez sur vous *notre* provision de cigares ?

—Ah ! quelle distraction ! tenez, en voilà un.

—Je suis fâché de vous avoir embarrassé de cet étui auquel je tiens beaucoup, mais qui est incommode à la poche... et qui doit vous gêner ?

— Je vous assure, dit Poivron d'un air distrait, qu'il ne me gêne pas ; vous êtes vraiment trop bon. Mais, avant de fumer, il serait peut-être prudent de nous reconforter à ce buffet. La nuit est proche et nous allons la passer tout entière en wagon. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous dînerons ici ensemble.

— Soit.

On dîne confortablement. Poivron demande l'addition et fouille toutes ses poches :

—Ah, mon Dieu ! je me souviens maintenant que mon porte-monnaie est dans ma valise..., et la valise est aux bagages ! Quel ennui ! Mon domestique avait retenu ma place de coupé d'avance, et, lui ayant donné ma bourse pour payer, il a...

— Ne vous inquiétez donc pas. Garçon ! vous avez la monnaie de ce billet ?

C'était un billet de cent francs. Le garçon apporte la monnaie sur une assiette et la note réglée. Mais Poivron est plein d'à-propos :

— Ce sera donc un petit compte à régler à Paris.

L'autre voyageur paraît admettre en effet, poliment, qu'il y aura un petit compte à régler à Paris.

— S'il en est ainsi, continue Poivron, permettez-moi d'ajouter à ce petit compte quelques francs de cette monnaie, ne pouvant guère aller jusqu'à Paris absolument sans un sou ?..

Et, sans embarras aucun, il ramasse intégralement le contenu de l'assiette.

On remonte en wagon. Le train file à toute vapeur. L'enfant de la Cannebière fait le compte de sa journée :

—Je crois que je suis bien lesté, je crois aussi que j'ai fait une riche connaissance, ne la perdons point... On n'a pas encore demandé les billets... J'ai de quoi payer maintenant, mais ce n'est pas une raison pour gaspiller l'argent... de ce monsieur... D'ailleurs attendons ! voyons venir ! !

\*:\*

Ce monsieur avait pris un parti et ne paraissait pas autrement préoccupé de son indiscret débiteur. Il s'était approché de la lampe et parcourait avec attention les *Faits divers* des derniers journaux de Paris, qu'il avait achetés à Valence. Poivron l'observait, remarquant

son pardessus de fourrure, sa chaîne de montre, ses fines lunettes d'or et de cristal de roche. Il attendait que la lecture fût achevée et prit les journaux à son tour, se frotta les yeux, lut de très près et finit par dire :

— C'est que, monsieur, je suis myope comme vous. Quel numéro portez-vous ?

— Le numéro 16.

— C'est aussi le mien, et de bonnes lunettes me seraient fort utiles. Malheureusement...

— Je vous prie d'accepter les miennes.

— Oh ! monsieur, abuser à ce point...

— Mais pas du tout. J'en ai de rechange.

Et en effet, ce compagnon d'une obligeance rare tira de sa poche une seconde paire de lunettes, se l'ajusta et remit les siennes à l'inconnu qui lui devait déjà tant de choses.

Celui-ci les prit, ouvrit à peine les journaux, les mit dans sa poche, garda les lunettes et s'endormit. Il ne s'éveilla qu'à Lyon. Trente cinq minutes d'arrêt.

Poivron descend, arpente le quai et revient bientôt.

— Mon cher monsieur, vous êtes vraiment si bon que je vous demanderai encore un petit service. Je voudrais bien, de Lyon, adresser un télégramme à ma famille que je n'ai pas prévenue de mon départ subit de Marseille. Or, pour quitter la gare et aller au télégraphe, il faut exhiber un ticket. Vous savez que le mien est aux bagages, je ne l'aurai qu'à Paris. Voulez-vous me confier le vôtre ?

— Sans difficulté ; le voici.

— Poivron s'éloigne et revient encore :

— Je ne voudrais pas m'exposer à manquer le départ du train. Ma montre est en réparation, donnez-moi donc la vôtre ?

— Voilà. C'est l'heure de Paris : onze minutes de retard sur Lyon. Tenez-en compte.

— Décidément, conclut le Marseillais en s'éloignant, décidément j'ai fait une riche connaissance. J'ai maintenant mon billet et tout ce qu'il faut. Nous réglerons à Paris ; on arrivera bien à s'entendre. Mais... Si j'attendais un autre train ?

Au moment où il fait cette réflexion, il aperçut justement son complaisant ami qui le suivait des yeux tout en causant avec le conducteur du train et le chef de gare qui tous deux semblaient lui témoigner une grande déférence. Il avait sans doute aussi une dépêche à expédier.

— Bah ! songea Poivron, partons par ce train-ci. Au fait, tout va bien, tout va même on ne peut mieux. Attendons ! voyons venir !

Le ticket dans son gousset, l'habit boutonné par-dessus la montre, avec plus d'assurance que jamais l'ingénieux Poivron a regagné son compartiment ; il s'adosse dans un coin et tout de suite s'endort.

Dormait-il ? Vers les trois heures du matin le froid le réveille, il se secoue et voit son ami, réveillé aussi, s'envelopper dans une moelleuse couverture.

— Sapristi, ce monsieur ne manquait de rien ! Mais, après tout, il est si complaisant !

Notre héros s'approche donc, et attire sur ses genoux un bout de la couverture volontiers cédé ; puis, songeant que la couverture entière serait plus chaude encore :

— Il est évident, monsieur, que je vous incommode. Souffrez donc que je m'éloigne un peu.

Et il s'éloigne, entraînant la pelisse entière dont il s'enveloppe gravement.

Deux heures après, le train entre en gare à Paris. Poivron saute lestement sur l'asphalte et se dirige rapidement vers la porte de sortie, son ticket à la main ; mais son ami l'a rejoint aussitôt :

— Vous devez avoir, je crois, mon billet ? le vôtre étant aux bagages, comme vous vous rappelez ?

— Ah ? oui !... oui, oui, en effet, je sais, nous avons un petit compte à faire... C'est que je suis très pressé. Sortons d'abord ; une fois dehors nous serons plus à notre aise pour causer.

— C'est ce que j'allais vous proposer. Seulement nous ne pouvons pas sortir tous deux par cette porte avec le même billet, cela ferait quelque difficulté et vous êtes pressé. Mais j'ai heureusement quelques relations dans cette gare ; venez donc avec moi et nous sortirons sans empêchement.

En effet, au même instant un monsieur de bonne apparence, décoré et galonné, s'approchait de ces messieurs et mettait à leur disposition l'entrée particulière qui accède à son cabinet. Au dehors, deux voitures.

— Oh ! monsieur, je n'abuserai jamais à ce point...

— Vous n'abusez point. Ces deux messieurs, qui sont de mes amis, vont vous conduire et vous installeront dans votre chambre. Je vous demande pardon, dit-il en souriant, si l'hospitalité n'y est pas aussi confortable que votre coupé, mais elle est aussi solide.

Au même instant la voiture partit au grand trot.

Poivron ne s'attendait pas tout à fait à tant de sollicitude : mais, bah ! songeait-il, voyons venir !

Et il ajoutait :

— J'ai fait sans doute une belle connaissance !

— Sûrement, dit l'un de ses compagnons.

—Pour cela, c'est certain, dit l'autre.

Une demi-heure après, le fiacre arrivait au dépôt de la préfecture, et Poivron sut qu'il avait fait la connaissance du chef de la sûreté, lequel, dès le départ de Marseille, avait jugé le filou et s'était amusé à le cueillir en amateur ; affaire de se distraire en voyage.

A. POTHY ET G. BOIS.

## SIMPLE VAUDEVILLE

### I

Dans la mansarde la plus élevée d'un important immeuble, sis rue de la Chaussée-d'Antin, perchait, — tel un moineau sur la plus haute branche d'un peuplier, — un jeune homme, nommé Passeraud. Les mœurs de ce garçon étaient paisibles et rangées, son caractère doux, son maintien modeste, son costume rapiécé. Le "gérant" avait expressément défendu à ce locataire sans conséquence de posséder un chien, un violon, une maîtresse, une machine à coudre, n'importe quel objet encombrant ou bruyant. On lui avait enjoint de rentrer tous les soirs de très bonne heure. On se demandait, dans le quartier, de quel stratagème il usait pour se tenir les mains propres, car le gérant sus-désigné lui avait interdit de monter de l'eau attendu que ce liquide, trimballé sans précaution dans des cruches par ses mains juvéniles, était susceptible de donner de l'humidité à "ses escaliers." Pourtant, à force de bon vouloir et d'égalité d'humeur, Passeraud était parvenu à se rendre supportable, lui, pauvre hère, dans cet hôtel habité par des banquiers, des forts ténors, des diplomates, et des référendaires à la cour des comptes.

Il était récemment sorti de l'École centrale, dans un rang honorable, et, presque aussitôt, la Compagnie générale des mines de calcium du haut Péloponèse lui avait offert un emploi, — cinq cents francs par mois pour débiter, m'assure-t-on, — qui l'eût mis à l'abri du besoin ; mais, comme il rêvait l'invention d'un frein automoteur, propre à engager les locomotives à ne plus se choquer les unes les autres le long des voies ferrées (ou tout au moins à réduire l'intensité des chocs, au point que les rapides machines auraient l'air, désormais, en se rencontrant, de se baiser les tampons avec grâce), il avait repoussé les avances de la Compagnie minière pour se livrer nuit et jour à la fabrication d'épures innombrables du frein en gestation. Il attendait, de ce chef, gloire et fortune : petit pain et deux sous de fromage d'Italie à déjeuner ; petit pain et deux sous de saucisson à dîner ; épures dans les intervalles ; il crevait de faim. Ça lui était égal, son frein, — il en

avait la ferme confiance, — étant à la veille d'être aussi automoteur que le pouvait souhaiter la locomotive la plus exigeante.

Un jour, dans l'escalier, au premier étage, il croisa une jeune fille, blonde, costumée à ravir, et si gracieuse qu'un classique l'eût, à l'instant, qualifiée de déesse dénoncée par sa démarche. Elle s'avança et disparut, légère et souple, dégageant un subtil parfum de verveine, et Passeraud, étonné de voir tant de motifs de plaire accaparés par une seule fille, resta planté cinq minutes au milieu du palier, la bouche ouverte, comme s'il eût attendu qu'on lui offrît à nouveau le spectacle de cette incomparable voisine.

Le lendemain, une coïncidence que nous voulons croire toute fortuite, fit que Passeraud se trouva sur le même palier juste à la même heure. La jeune fille précitée passa, et, sembla-t-il, rougit en passant.

Craignant de l'avoir blessée, Passeraud résolut de ne plus jamais descendre l'escalier à cette heure-là. Le jour suivant, il reconnut qu'une affaire urgente l'obligeait de sortir à un moment désespérément identique à celui où toute sortie lui était interdite (voir le décret de la veille). Il prit son chapeau, maudissant cette affaire qui l'exposait à obséder de sa présence une personne pour laquelle il se sentait porté à professer au contraire le plus vif respect. Ce qu'il redoutait arriva : une nouvelle rencontre eut lieu et Passeraud fut inconsolable, l'aimable fille ayant rougi plus fort que précédemment.

Il fut donc furieux contre lui-même ; l'inconnue, scandalisée d'une telle poursuite, allait, chose probable, prendre des mesures pour se soustraire à ses regards. Afin de se convaincre de son malheur, Passeraud enfila le même chemin, tous les jours, à des heures sensiblement les mêmes, et, tous les jours, se rangea dans l'escalier, pour faire place à la plus désirable des voisines. Elevé par une mère polie, il saluait à chaque rencontre. Au bout de quelque temps, il lui sembla que la courte inclinaison de tête qu'on lui rendait prenait un aspect presque amical. Un apprivoisement se produisait.

Ayant fait ces remarques, il alla se regarder dans la glace d'un magasin (chez lui il n'y avait point de glace), afin de savoir si sa personne était telle qu'elle pût être du goût d'une jeune fille aussi accomplie. Alors, — détail dont saigna sa modestie, — il se rendit, après débat, ce témoignage que, si son paletot était mal coupé, sa figure n'avait rien de répulsif. Puis, il s'enquit, avec des précautions nécessaires, du petit nom de la jolie demoiselle du premier ; car il ne savait pourquoi, mais il avait une réelle envie de connaître son petit nom. Quand on lui eut appris qu'elle s'appelait Valentine, il fut tout à fait enchanté.

Ces allées et venues ne faisaient point les affaires du frein automoteur : les épures languissaient. Il était nécessaire que les " feux " de Passeraud fussent " couronnés " à bref délai ; car si notre ingénieur

devait soupirer en vain, il passait du coup à l'état d'amant désolé; l'amant désolé tuait en lui l'inventeur et faisait périr, par suite, tous les voyageurs que l'invention avait pour devoir de sauver ; donc le bonheur de Passeraud équivalait au salut de milliers d'êtres préservés du trépas par le frein automoteur : Passeraud + bonheur = salut général : ce qu'il fallait démontrer.

Dans cette occurrence, Passeraud, qui était aussi brave que dévoué à ses semblables, passa la revue de ses pauvres nippes, s'habilla du mieux qu'il put, descendit chez le père de Valentine, lequel était monsieur Lamantin, propriétaire de l'important immeuble, et lui présenta cette requête que je rougis de transcrire, tant elle est naïve :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— La main de ma fille ! dit, en toisant Passeraud, le vieillard surpris... Pour qui, s'il vous plaît ?

— Pour moi, monsieur.

— Pour vous !... vous n'êtes donc pas mon tout petit locataire de là-haut, sous les toits ?

— Si, monsieur.

— Alors, qu'est-ce qui vous prend ? Ma fille a quatre millions, je consens à vous instruire de ce détail, saisissez-vous ? Quatre millions. Et vous, que possédez-vous ?

L'ingénieur répondit avec une candide franchise ; puis il ajouta :

— Je ne suis pas riche actuellement, mais si vous m'accordez Mlle Valentine, croyez que mon travail, mon faible savoir...

— N'insistez pas, vous cesseriez d'être original... Voulez-vous bien vous sauver tout de suite !... c'est à crever de rire, venir me demander ma fille... Enfin, bonsoir.

— Mais, monsieur, si je ne me représente ici que lorsque mon frein automoteur m'aura rendu millionnaire, je risque de retrouver Mlle Valentine mariée à un autre. Or, je ne veux pas, monsieur, courir un pareil risque.

— Tant pis, que voulez-vous que j'y fasse ? Serviteur de tout mon cœur !

Passeraud se retira, si désolé qu'il oubliait d'être confus. Derrière lui, faisant claquer les portes, M. Lamantin criait :

— Pas le sou ! pas de position ! il demande ma fille. Ah ! ah ! très drôle !

## II

Cette visite, qui avait eu un résultat si défavorable aux intérêts de notre ami, ne laissa que des traces fugitives dans l'esprit de M. Lamantin. Ce qui, quelques jours plus tard, rendait soucieuse la figure

de ce dernier, c'était simplement que la cheminée de son salon fumait comme un suisse.

En plein mois de décembre, et juste au moment où il se disposait à organiser une vaste réception en l'honneur des dix-neuf ans de sa demoiselle, un propriétaire ne pouvait être plus rudement frappé. M. Lamantin envoya chercher son architecte dare dare. Celui-ci se hâta, flairant une commande.

— Ce n'est que ça ? dit-il, vexé, quand il sut de quoi il retournait.

— Je trouve que c'est bien assez. Il n'est pas amusant de posséder une cheminée qui nous fait pleurer, toute la journée, ma femme et moi, comme une famille en deuil.

— Elle a été construite sur mes plans, votre cheminée. C'est dire qu'elle ne fume pas.

— Et pourtant elle fume.

— Parce que vous brûlez du Mons. Ne brûlez pas de Mons. Brûlez du bois et vous obtiendrez un feu clair.

— Vous avez peut-être raison.

La substitution du bois au charbon de terre ne rendit aucune aisance à la respiration de la cheminée. M. Lamantin, qui était homme de décision, prit l'adresse du plus fort architecte de Paris et le pria de daigner venir lui-même étudier la question.

L'artiste, après avoir examiné la cheminée par tous ses bouts, ne se donna pas la peine de retenir cette réflexion cruelle pour son confrère :

— Quel est l'âne qui a construit cette machine-là ?

— C'est Lédenté, mon architecte.

— Je disais bien : un âne. Faites exhausser le tuyau de 50 centimètres, afin d'activer le tirage. Tout ira bien.

— Comme c'est simple pourtant !

— Il suffisait d'y penser.

L'opération accomplie, la cheminée fuma comme devant. Mais la note du grand architecte fut salée.—Peste, quelle note ! ne put s'empêcher de soupirer M. Lamantin, en la soldant.

Revenu des architectes, le propriétaire s'adressa aux fumistes. Le premier requis arrivait directement du Piémont : " aucune cheminée ne lui avait jamais résisté." Il ordonna l'adjonction au tuyau d'une mécanique en tôle affectant la forme d'un serpent d'église.

La cheminée fuma dans le salon,— tel un bohème qui ne sait pas son monde.

Un second fumiste se présenta. Il débarquait du Piémont encore plus que le premier. C' étranger fit enlever avec dégoût le serpent de son collègue et y substitua une sorte de casque, toujours en tôle.

La cheminée ne tint aucun compte du casque, et fuma, bien que M. Lamantin la donnât lui-même au diable.

Mais ici le concierge intervint avec des paroles consolantes :

— Monsieur a tort de désespérer ; je causais tout à l'heure de la chose avec un locataire, oh ! un locataire, je dois le dire, de la dernière catégorie. Ce " petit loyer " m'a déclaré qu'en cinq minutes il se chargeait de désensorceler la cheminée de monsieur.

— Qu'il accoure à l'instant, ou je lui donne congé.

Avec la rapidité de l'éclair, Passeraud, locataire des régions élevées, se rendit aux ordres de M. Lamantin. Il trouva son propriétaire en train de battre la semelle en son salon glacé.

— Ah ! c'est vous, jeune homme, qui vous flattez de guérir en cinq minutes les cheminées incurables ? Essayez, je suis curieux de voir ça.

— Cinq minutes, c'est beaucoup dire, monsieur. Je demande une heure.

— Soit, une heure. Voici une cheminée abandonnée de tous les médecins ; si vous obtenez d'elle qu'elle envoie sa fumée au ciel, au lieu de la répandre en nappe dans mes appartements, je vous donne... ce que vous voudrez. Je suis à bout de patience, je ne veux pas marchander. Faites votre prix.

— Monsieur, répondit Passeraud avec dignité, vous me donnerez... la main de Mlle Valentine. Voilà mon prix. On ne paie qu'après réussite.

— Pour une cheminée ! vous divaguez, mon garçon.

— Cette cheminée-là monsieur ? Appelez M. Garnier, l'architecte de l'Opéra ; adjoignez-lui un jury trié parmi les ingénieurs, les chimistes, les membres de l'Institut, les professeurs de l'École des hautes études, et si, à eux tous, ces messieurs arrivent à faire en trois mois ce que je me charge d'accomplir en une heure, c'est-à-dire à l'empêcher de fumer, comme aussi à empêcher de fumer toutes les cheminées qui seront dans le même cas de celle-ci, je consens que vous me traitiez d'imbécile.

— La main de ma fille ! Vous êtes cher. Enfin, si véritablement vous possédez un secret, vous pourrez en faire de l'argent, beaucoup d'argent, et...

— J'ai un secret, en effet, et comme j'y tiens, vous allez m'autoriser à m'enfermer seul, une heure dans ce salon et vous me donnez votre parole de ne point regarder par le trou de la serrure. Je n'opère qu'à cette condition.

— Comme vous voudrez. Mais pourquoi n'avez-vous pas pris tout bêtement un brevet ? Vous vous éviteriez ces précautions enfantines.

— Je ne suis pas assez riche pour payer la première annuité d'un brevet.

— On emprunte. C'est le cas ou jamais d'emprunter.

— Monsieur, je déteste les emprunts.

— Allons, je me retire. Faites vos manipulations mystérieuses en toute tranquillité.

— Vous ne regarderez pas par le trou de la serrure ?

— Je le jure.

— Et... j'ai votre parole... si je réussis ?

— Ta, ta, ta, nous verrons, je ne veux pas qu'on me mette le couteau sur la gorge, mais je suis un homme juste.

Une fois seul, Passeraud perdait le temps à des niaiseries peu en situation, vu la gravité des circonstances. Un observateur attentif,— mais Passeraud avait banni les observateurs,— l'eût entendu chanter l'air :

C'est ici que Rose respire !

Le même observateur l'eût vu, avec surprise, aller d'un meuble à l'autre, charmé, marchant comme dans un rêve au milieu de ces belles choses, s'étendre sur le canapé,—ici Valentine a dû s'asseoir !— puis s'installer sur une petite chaise,—ce siège bas est sans doute celui qu'elle préfère !— puis considérer longuement un portrait de jeune fille, —voici sa chère image !— et lui envoyer des baisers,—à toi, toujours à toi !— Ce manège frivole ayant dévoré les soixantes minutes convenues, Passeraud ouvrit les portes et rappela tout le monde.

— Monsieur, faites allumer du feu.

On obéit à Passeraud. La cheminée tirait maintenant avec une telle force, qu'elle eut ramené des seaux du fond d'un puits. Une douce chaleur ranima l'appartement, gelé naguère. Pas la moindre fumée. Le fumiste piémontais était vaincu. L'architecture française rendait les armes. Le génie de Passeraud éclatait comme le soleil : aveugle qui ne le voyait pas.

— C'est trop beau, s'écria Lamentin radieux. Valentine, ce cher garçon est un grand ingénieur : il sera mon gendre si tu y consens.

— Oh ! oui, papa.

### III

Un an après ces miraculeux événements Mme Passeraud,— né Lamentin,—accoucha d'un fils bear comme le jour. Alors M. Lamentin prononça cette allocution :

— Mon cher gendre, expliquez-moi une chose : depuis trois mois les compagnies de chemin de fer ont adopté votre frein automateur ; des tonnes d'or vous arrivent de partout, on vous achète le droit d'exploiter votre brevet en Angleterre, en Amérique, en Italie, en Austra-

lie, aux Indes, en Espagne. Vous êtes riche maintenant, non par la dot de votre femme, mais par vous-même. Est-ce que cela ne vous donne pas à réfléchir ? Enfin voici qui me tracasse : vous avez en main une autre invention, et vous n'en faites rien.

—Laquelle, mon Dieu ?

—Homme modeste au-delà du nécessaire ! Eh ! parbleu, votre secret pour empêcher les cheminées de fumer. Ah ! vous n'allez pas me dire, maintenant, que vous êtes trop pauvre pour payer le brevet ?..

—Peuh ! ça ne rapporterait pas grand'chose...

—Ce serait une bague au doigt. Pourquoi négliger un bénéfice tout net ?

— Beau-père, ne parlons pas de ça.

— Si, si, parlons-en.

— Beau-père, vous allez m'obliger à vous raconter des choses que je préférerais garder pour moi.

— Parlez, parlez.

— Eh bien, apprenez que je n'ai pas empêché votre cheminée de fumer. J'ai simplement cessé de la faire fumer. Il y a là une nuance. Je nichais alors sous les toits ; je n'avais qu'à étendre la main pour intercepter le tirage en posant n'importe quoi sur le tuyau : une assiette, par exemple. C'est votre faute, aussi : depuis que la terre tourne, les pères barbares forcent les amoureux à leur ravir les filles par des moyens de comédie. J'ai fait comme tout le monde : j'ai improvisé un petit vaudeville. Mon excuse est que Valentine m'y a aidé : c'est elle qui a chargé le concierge de me présenter comme le plus grand fumiste des environs. Excusez-nous tous les deux, et consolez-vous en vous disant qu'il n'y a eu là qu'un des mille jeux de la fatalité ; car il faut que les amants réussissent dans leurs projets : c'est une loi. Les mariages de convenance n'aboutissent qu'à titre de monstruosité et pour faire repoussoir. Ainsi mon fils, né de ce matin, est riche ; tenez pour certain qu'il tombera follement épris d'une fille honorable, mais indigente. Seulement, il n'aura pas le plaisir de me faire une farce ; je vous déclare d'avance que cette fille sans le sou, je la lui donnerai, me basant sur ce motif que si je ne la lui donnais pas,— il la prendrait.

JEAN DESTREM.

Un mauvais plaisant disait à X....., bien connu par le volume de son appendice nasal :

—À la distribution des nez vous n'avez pas été mal partagé.

—C'est vrai, répondit X....., mon nez n'est pas commun.

—Je suis de votre avis, il est comme quatre.

## IDYLLE

Tous deux, côte à côte, ils longeaient à petits pas le mur du cimetière Montparnasse dans la rue du Champ-d'Asile. En route ils causaient :

— Il fait un riche temps, aujourd'hui, Monsieur Gervais, disait madame Aubertin, dommage que mon pauvre vieux est là sous terre depuis deux ans déjà ! nous aurions été ensemble à la campagne ; aimait-il ça, lui, les petites parties à deux !... nous avons beau être de vieilles bourriques comme nous sommes là, vous et moi, soit dit sans offense, — car vous êtes de mon âge, pas vrai ? — nous faisons encore comme les amoureux, nous allions au bois ; nos petites rentes nous permettaient bien ça...

Ah ! ma brave madame Aubertin, répondit monsieur Gervais, vous me rappelez tout mon malheur aussi, tenez, en ce moment ; voilà déjà huit ans que je suis veuf et que je passe mon temps à aller voir jouer aux boules ; on a beau être vieux, on n'aime pas vivre comme ça tout seul, je vois bien mes petits enfants, le dimanche, mais je crois que je les ennuie ; tout ça ne vaut pas ma pauvre Athénaïs qui est là derrière le mur comme votre défunt !

Et tous deux essayèrent des larmes qui perlaient au coin de leurs yeux, elle avec son tablier de laine noire, lui avec son mouchoir à carreaux pointillé de grains de tabac séchés.

\* \* \*

M. Gervais avait soixante-dix ans bien sonnés, mais il se tenait encore droit et bien serré dans sa vieille redingote, il marchait avec aplomb en frisant de temps en temps sa moustache blanche touffue et rude taillée à l'impériale ; il avait encore bon pied bon œil, et reluquait les petites bonnes le matin sur la chaussée du Maine. Quoique ancien militaire, il n'avait pas de vices bien développés, ni joueur, ni buveur, mais toujours galant avec les dames, quel que soit leur âge ; aussi faisait-il en réalité un brin de cour à madame Aubertin, ce jour-là ; il tenait sous son bras un pot à fleurs duquel émergeait une " gloire de Dijon," tout en marchant il respirait la rose avec une sorte de coquetterie.

Madame Aubertin, quoique âgée de cinq ans de moins, avait l'allure plus cassée ; toute proprette, coiffée d'un bonnet de tulle noir parsemé de nœuds de soie violette, les épaules couvertes d'un tartan sous lequel sa main dissimulait un petit arrosoir peint en vert, elle marchait avec précaution, craignant de se heurter aux ornières de la

rue dont le macadam était déformé et qui avait l'air d'un chemin de traverse dans la campagne.

\* \*\*

—Ma pauvre femme ! soupira de nouveau M. Gervais ; tous les ans, à pareille époque, je vais déposer une rose pareille à celle-ci, sur sa tombe, vous le savez, Madame Aubertin ; et vous continuez à aller comme ça tous les deux jours au cimetière ? c'est bien du courage, je vous l'assure. . .

—Que voulez-vous, répliqua madame Aubertin, ça me console maintenant ; d'ailleurs qui est-ce qui arroserait les fleurs quand il fait ces temps secs comme maintenant ; savez-vous que j'ai là des géraniums et des chrysanthèmes et que ça a soif... et puis, moi, je dis qu'il faut que ça soit une main amie qui arrose les fleurs sur lui, mon chéri....

—Vous avez bien raison, ma bonne dame, fit M. Gervais.

Ils étaient arrivés à la porte du cimetière...

—C'est pas du même côté ; je sais, madame Aubertin, fit M. Gervais, sans quoi je vous aurais accompagnée, nous nous retrouverons à la sortie, pour faire route ensemble si vous voulez.

—Vous êtes trop poli, Monsieur, vraiment je suis honteuse....

—Bah ! bah ! entre voisins, on se doit des égards, est-ce qu'il ne faut pas toujours être aimable avec les dames ? A tout à l'heure...

—Je vais d'abord emplir mon arrosoir à la fontaine... A tout à l'heure, monsieur Gervais.

Il échangèrent un salut amical et respectueux à la fois, puis ils se séparèrent.

\* \*\*

Une heure après, ils se retrouvèrent à la porte du cimetière ; un convoi de première classe entraînait, le coup de cloche venait de résonner, le portier tenait respectueusement son tricorne à la main devant le corbillard armorié, et les chevaux secouant avec orgueil leur tête empanachée marchaient en cadence sous leurs sombres caparaçons. Une file d'assistants suivait.

Madame Aubertin avait les yeux rouges, monsieur Gervais semblait consterné.

—Hein, dit-il, nous n'aurons pas tant de monde à notre enterrement, nous autres.

Et il offrit son bras à madame Aubertin qui le prit sans hésiter.

On était au mois de mai, le vent tiède apportait des senteurs d'aubépinas et de lilas mêlées à l'odeur âcre des pins ; des rossignols lançaient dans l'air leurs vocalises hardies qui se mêlaient au chœur

de pépiements des moineaux ; malgré l'austérité des tombes et la gravité des croix, le cimetière avait la gaieté d'un jardin de cottage, ce jour-là.

\* \* \*

Vers cinq heures du soir, M. Gervais et madame Aubertin, qui tenait toujours religieusement son arrosoir sous son châle, s'installèrent au restaurant du *Moulin de la Vierge*, dans la rue de l'Ouest.

Ils montèrent lentement l'escalier en câlimaçon qui conduit au premier étage et prirent place dans un cabinet réservé, dont les fenêtres ouvraient sur une grande cour carrée plantée d'acacias malingres, qui, tout fleuris alors, exhalaient leur parfum enivrant.

— On va donc casser le cou à un lapin, n'est-ce pas, voisine, dit avec douceur M. Gervais. C'est égal ! joli temps, belle après-midi, c'est assez bon une petite promenade comme ça de temps en temps ; y en avais-il du monde dehors !

Madame Aubertin tremblait un peu, et pour se donner une contenance, elle fourrait ses doigts dans ses cheveux qu'elle entassait fébrilement sous son bonnet.

— Ah ! Monsieur Gervais, dit-elle, vraiment, si j'étais plus jeune ce serait compromettant, vous m'entraînez.

M. Gervais toussait :

— Hum ! Hum ! croyez-moi, il faut prendre un peu de bon temps, nous ne savons pas ce qu'il nous reste à vivre ; eh bien ! après le lapin, quoi ? une omelette au lard ? ça va ? n'est-ce pas ?

— Soit, murmura madame Aubertin.

Et le dîner fut calme, ils se racontèrent leurs souvenirs ; elle dit son enfance, ses amours avec son cher défunt, ses déboires, ses joies ; lui, raconta ses campagnes, ses fredaines, les victimes qu'il avait faites dans les villes de garnison ; il en vint même à parler politique et religion, ah ! sacré nom de Dieu ! il n'était pas pour la calotte par exemple.

— Oh ! si on peut blasphémer ainsi, faisait madame Aubertin en levant les bras au ciel.

Au dessert, M. Gervais voulut offrir du champagne ; madame Aubertin s'y refusa ; cependant elle consentit à boire un peu de vin de Saumur, un petit claret pétillant et mousseux dans lequel elle trempa des biscuits.

\* \* \*

M. Gervais avait l'œil un peu vitreux et commençait à devenir tendre, il tenait la main de madame Aubertin et lui chatouillait les poignets en chantonnant un vieux refrain de Béranger, quand le garçon apporta l'addition.

Madame Aubertin, radiieuse, l'écoutait en regardant modestement son assiette vide et en battant la mesure avec sa tête branlante.

Il fallut partir.

Ils s'en revinrent tout doucement en regardant les boutiques jusqu'à la Chaussée du Maine ; madame Aubertin était désolée :

—Jamais ! jamais ! je ne suis rentrée si tard ! Qu'est-ce que va dire la concierge !... je suis sûre qu'elle est inquiète, elle croit que j'ai été écrasée.

—Mais non ! mais non ! disait M. Gervais en mâchant difficilement les mots, elle croira que vous êtes allé au bal.

—Oh ! vous êtes fou, l'ami... tout de même je me sens un peu lasse... votre vin blanc m'a cassé les jambes.

M. Gervais tenait le bras de madame Aubertin avec force et en même temps lui pressait la main doucement.

—Quelle dommage qu'il faille se quitter, dit-il, quand il arriva à la porte de la maison qu'habitait madame Aubertin ; ah ! il n'y a pas de plaisir qui n'ait sa fin.

Madame Aubertin rougit et soupira.

—Je devrais vous embrasser avant de vous quitter, fit M. Gervais.

Madame Aubertin regarda autour d'elle.

—Tenez ! je vous le permets, il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. Gervais se penchant vers sa vieille amie, colla deux gros baisers sur ses joues ridées.

Madame Aubertin tressaillit.

—Allons ! au revoir, voisine, dit-il d'un air dégagé.

Elle sonnait à sa porte.

Tout à coup il pâlit.

—Vous n'avez pas oublié l'arrosoir au moins, là-bas au restaurant ?

—Non, Monsieur Gervais, je l'ai là, tenez, regardez.

—Allons, bonne nuit, maman Aubertin, bonne nuit, pas de mauvais rêves, surtout...

Elle enfila le corridor.

—Tout de même, disait à haute voix M. Gervais, elle est un peu vieille la camarade !

Et il entra chez lui d'un pas gaillard.

FRANCIS ENNÉ.

---

Voici une définition digne de M. Prudhomme :

Le singe est doué de la parole ; mais il n'en fait pas usage, de crainte qu'on ne l'oblige de se faire avocat.

## LES DEUX MENDIANTS

---

LA TAXE AU SAINT EMPIRE.—LA DIME AU SAINT SIÈGE

L'un s'appelle César, l'autre se nomme Pierre.  
 Celui-là fait le guet, celui-ci la prière ;  
 Tous deux sont embusqués au détour du chemin,  
 Ont au poing l'escopette et la sébille en main,  
 Vident les sacs d'argent, partagent les maraudes  
 Et l'on règne, et l'on fait payer les émeraudes  
 Des tiaras à ceux qui n'ont pas de souliers.  
 Les dogmes et les lois sont de profonds halliers  
 Où des tas de vieux droits divins mêlent leurs branches,  
 Qui mendie en cette ombre à ses allures franches.  
 Nul n'échappe. Arrêtez ! il faut payer, de gré  
 Ou de force, en passant dans le noir bois sacré.  
 Les peuples, que l'infâme ignorance ravage,  
 Ont au front la sueur de l'antique esclavage.  
 Christ, c'est pour eux qu'au pied de ta croix tu prias !  
 Ils sont les travailleurs ; ils sont les parias ;  
 Ils sont les patients qu'on traîne sur les claies.  
 Certes, rien ne leur manque ; ils ont beaucoup de plaies,  
 Beaucoup d'infirmités qu'ils ne peuvent guérir,  
 Beaucoup de maux, beaucoup de petits à nourrir ;  
 C'est à ces riches-là que demandent l'aumône  
 Ce meurt-de-faim, l'autel, et ce pauvre, le trône.

VICTOR HUGO (*La légende des siècles.*)

---

Il peut y avoir une différence entre un commerçant et un avare :  
 un commerçant ne peut pas laisser dormir son argent ; son argent ne  
 peut pas laisser dormir un avare.

Extrait d'un roman-feuilleton en cours de publication dans un  
 journal populaire :

—Attention, dit à voix très basse Ernestine à son amoureux, il y  
 a à côté de nous un vieux qui écoute notre conversation d'un mauvais  
 œil.....

## NOCES D'OR

Ils s'étaient installés, il y a cinq ou six ans, dans le haut de la rue Lafontaine, à Auteuil, venant on ne sait d'où. Ils s'appelaient Walter : un de ces noms cosmopolites, qui ne trahissent pas leur origine ; et leurs curieuses personnes occupaient ce paisible quartier, où l'on commère un peu, comme en province. Deux fois par jour, à onze heures et à cinq heures, on voyait M. Walter partir pour sa promenade hygiénique, très droit et le pas leste malgré ses soixante-quinze ans, la figure d'une fraîcheur artificielle de pomme conservée, serré dans une redingote correcte à la boutonnrière ornée d'un ordre étranger. Les jours de pluie, il abrégait sa promenade, entraînait dans un café, parcourait les journeux et échangeait quelques mots avec les habitués. Il avait la voix brève et un certain accent aussi discret que son nom, où passaient presque imperceptibles, des sons gutturaux qui pouvaient être allemands, des diptongues qui pouvaient être anglaises, et des aspirations qui venaient peut-être du russe. " D'où diable peut-il venir ? " demandait-on derrière lui. Et les suppositions d'aller leur train : pour sûr c'était un Allemand, qui cachait sa nationalité... ou plutôt un Anglais, qui ne dit pas la sienne parce que " ça ne regarde personne " ... ou peut-être encore un russe, qui fait du mystère par goût du mystère. . .

Quant à madame Walter, elle ne sortait que pour ses commissions, et ne s'oubliait jamais à babiller avec les fournisseurs. De quelques années plus jeune que son mari, elle était plus cassée, les cheveux tout blancs, le teint brouillé ; la taille voûtée, les yeux demi-éteints, et, dans ses allures, dans sa démarche, dans son air, ce je ne sais quoi de douloureux qu'ont les êtres vieillissants dans la souffrance. Elle ne se faisait aider dans son ménage que par une femme de charge, du nom de Marianne, femme d'un ouvrier tapissier, qui venait le matin et partait à midi, au moment où M. Walter rentrait de sa promenade hygiénique pour se mettre à table. Marianne ne s'occupait que des chambres et des gros ouvrages. Car madame Walter faisait elle-même sa cuisine ; une cuisine bourgeoise, mais très soignée, où entraient des plats exotiques : des " risottos " milanais avec des foies de volaille, des crêtes de coq avec des truffes blanches ; du " carry " ; de petits morceaux de mouton en brochettes, comme on en mange à Constantinople sous le nom de " cheps kebas " ; des fritures d'anchois et de fromage blanc qu'on appelle " sphinx " en Sicile, bref, des mets cosmopolites qui, pas plus que le reste, ne trahissaient l'origine des deux époux. De leur vie, Marianne ne voyait rien : une fois, étant remonté chercher un objet oublié, elle entendit la voix irritée de M. Walter tonner dans la salle à manger. Deux ou trois jours après, elle voulut renou-

veler sa fausse sortie sous un prétexte quelconque et entendit encore la voix grondante. Mais madame Walter lui ayant signifié que, si elle rentrait jamais dans l'appartement en dehors de ses "heures", elle recevrait son congé, elle réprima sa curiosité. Du peu qu'elle avait vu, elle conclut pourtant que M. Walter était gourmand et exigeant, et que sa femme se condamnait à rester seule avec lui pour cacher aux étrangers les querelles de leur ménage. Aussi fut-elle fort étonnée quand un jour madame Walter lui dit :

—Pourrez-vous rester toute la journée demain, Marianne ?... J'ai un dîner et j'ai besoin de vous.

Marianne savait que ses questions demeuraient habituellement sans réponse ; pourtant elle demanda dans un paroxysme subit de curiosité.

—Madame a donc du monde ?

Et au lieu de la foudroyer de son regard qui imposait silence, madame Walter expliqua :

—Non, mais nous célébrons demain nos noces d'or et nous nous accordons une petite fête... Ce jour là, je voudrais dîner sans me lever de table... Vous comprenez ?...

Marianne comprit : sa finesse populaire qui démêle d'instinct les problèmes compliqués de la conduite du prochain, lui dit tout de suite, qu'il y avait là un mystère, et que ces noces d'or seraient originales.



Cette idée des noces d'or venait naturellement de M. Walter : un jour, après des observations désagréables sur un "goulash" qu'il ne trouvait pas assez épicé, il avait dit à sa femme :

—A propos... savez-vous que c'est bientôt le 14 octobre ?

Depuis longtemps elle ne célébrait plus aucun anniversaire, et c'est à peine si les grandes fêtes, Pâques, Noël et le Nouvel-An, se détachaient sur la monotonie de ses jours :

—Eh bien ! fit-elle, sans comprendre.

—Comment, eh bien ?... Cette date ne vous dit rien ?... Je vous reconnais bien là : aussi peu de cœur que de tête... Le 14 octobre est l'anniversaire de notre mariage... le cinquantième, ma chère... Les noces d'or... Il s'agit pourtant de les fêter, hein ?... Un bon petit dîner comme vous savez les faire dans vos bons jours, avec une bouteille de champagne au dessert... Eh ! eh ! ça nous rajeunira...

Un bon petit dîner avec du champagne au dessert, c'est là tout ce que M. Walter voyait dans cette date que sa gourmandise lui rappelait tout à coup. Comme il ne s'occupait jamais de sa femme, il ne remarqua pas qu'elle pâlit et ne mangea plus rien. Et tranquille, il attendit le "grand jour".

Madame Walter, elle, était bouleversée. Cinquante ans ! était-ce Dieu possible ? Il y avait un demi-siècle, la durée de deux générations, qu'elle traînait ce lent sacrifice de sa vie ; cinquante ans qu'elle vieillissait en attendant du lendemain un éclair de bonheur ou d'affection qui ne jaillissait pas ; cinquante ans que des idées de révolte germaient sourdement, puis avortaient au fond d'elle-même. Il y a cinquante ans, jeune, blonde, jolie, et l'esprit si éveillé et le cœur si ouvert, elle mettait sa main dans la main de cet homme... Cela se passait très loin, n'importe où, dans un pays du midi, par un jour de soleil, par un jour de chaleur, parmi les sourires d'une nature épanouie, avec des chants, des rires, des gaités et des danses... Il était jeune. Elle l'aimait. Elle croyait en lui : devant eux, un bel avenir facile déroulait ses horizons bleus... Et la déception commença le lendemain des noces, quand dans le cœur de cet homme orné par elle de toutes les délicatesses, elle vit régner et s'étendre un monstrueux égoïsme ; et la déception s'accrut de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, à travers les ruines où les précipita la suffisance de l'homme qui ne croyait qu'en lui-même, à travers les voyages où il la traînait d'un bout du monde à l'autre, à travers leurs deuils communs qu'il ne partageait pas, habile à écarter de son chemin tous les obstacles à son bien-être. Cependant, malgré les angoisses qui prolongent les heures, malgré les larmes lentes à tomber, le temps avait marché, ~~marché~~ bien, que la vie, finie à présent, ne recéléait plus rien dans le peu d'inconnu qui lui restait à révéler, et qu'il n'y avait plus d'espoirs que ceux des mystérieux au-delà... Encore ces espoirs suprêmes, la sécheresse égoïste de l'homme ne les avait-il pas détruits comme le reste ? N'avait-il souillé sa foi des mêmes railleries dont il bafouait ses rêves de jeune fille ?... Et maintenant, debout sur ces décombres, dédaigneux de chercher aucun bon souvenir parmi les cinquante années mortes, détournant le regard de celles qui lui restaient à vivre, indifférent aux regrets du passé comme aux menaces de l'avenir, il demandait un bon dîner, avec du champagne au dessert... Ah ! ce dîner !... S'il pouvait être une vengeance ! Si la pauvre femme y pouvait servir toutes ses amertumes, tous les poisons absorbés goutte à goutte !... S'il pouvait être le dernier de leur vie commune !... Si elle y trouvait le courage de réaliser tardivement le projet tant de fois ébauché de secouer sa chaîne et de partir et de le laisser seul, et de vivre ses derniers jours loin de lui !...

\* \* \*

Dans l'attente du petit dîner "comme sa femme savait les faire" et comme il les aimait, M. Walter fut de belle humeur tout le jour de ses noces d'or. A vrai dire sa belle humeur ne valait guère mieux

que l'autre : elle se manifestait par des plaisanteries d'un goût spécial, aigres, fielleuses, qu'il soulignait d'un petit rire grinçant de crécelle qui était comme l'exacte expression de son âme. Trois ou quatre fois dans le cours de la journée, il dit à sa femme, sur ce ton-là, en mots qu'il croyait couverts et spirituels, qu'il ne l'avait guère aimée, qu'elle n'était bonne qu'à surveiller le pot-au-feu, et autres gentilleses qui cinglaient comme de grossières insultes. Comme d'habitude elle ne lui répondit que par un regard navré, dont il n'avait jamais compris le douloureux reproche ; et les heures passèrent.

Enfin, la vieille pendule Empire qui les avait suivis partout, scandant leurs journées de son timbre vieillot, sonna six heures : et au dernier coup, M. Walter, qui rentrait de sa promenade hygiénique avec la régularité d'un palais ennemi des sauces brûlées, ouvrit la porte de la salle à manger. La table n'était pas dressée....

Il n'y a rien de plus décevant que de voir se prolonger l'attente d'un plaisir caressé d'avance ; et, à l'aspect de cette chambre vide qui menaçait d'un long retard, M. Walter entra toute de suite en fureur. Agité, le sang au visage, prêt aux injures, il courut à la cuisine, mais il resta stupéfait d'y trouver Marianne, de n'y trouver qu'elle.

—Et madame ?....

—Madame est sortie.

—Comment, sortie ?... Où ?... Qu'a-t-elle dit ?

—Madame a dit qu'aujourd'hui on ne dînerait qu'à sept heures....

...Sept heures !... Une heure d'attente !... Et sortie !... Pour quoi ?....

L'heure fut longue. M. Walter n'avait jamais eu de contrariété plus vive. Il arpenta son cabinet dans tous les sens, creusant l'énigme insoluble qui obsédait son esprit : pourquoi sa femme était-elle sortie, ce jour-là justement, en changeant l'heure du dîner ?... L'énigme grandissait, s'aggravait, de telle sorte que lui, le moins ingénatif des hommes, finit par concevoir de folles inquiétudes : l'idée lui vint que sa femme avait perdu subitement la raison et il entrevit les troublantes conséquences d'un tel accident. Quand la pendule eut sonné sept heures, ce que l'aiguille continua de marcher, son cabinet fut trop étroit, il parcourut toutes les chambres de l'appartement, ouvrant et fermant les portes, comptant ses pas pour se distraire ; et il finit par retourner à la cuisine. Il comptait que Marianne lui dirait quelque chose. Elle s'en garda bien. Elle le regardait en dessous, l'air un peu goguenard, qui lui échappa, heureusement, car il était trop personnel pour être observateur. A la fin, il l'interrogea :

—Eh bien, elle ne viendra donc pas ?....

Ah ! j'ai oublié de dire à Monsieur.... Madame m'a dit de dire à Monsieur que Monsieur ne s'inquiète pas si Madame était un peu en retard...

...Un peu en retard !... Une heure sur l'heure habituelle, et plus de vingt minutes déjà sur l'heure convenue !... Et ce dîner, ce dîner de fête, ce dîner de leurs noces d'or, confié à une femme de ménage dont il n'avait jamais goûté la cuisine ! il demanda, bourru :

—Qu'est-ce qu'il y a, pour le dîner ?...

Et Marianne, toujours sournoise :

—Madame m'a dit de ne rien dire à Monsieur, parce que c'étaient des surprises....

Des surprises... Ce mot fut un éclair : sans doute, sa femme était sortie pour lui chercher quelque chose d'exquis, de rare, qui venait de loin, qui arrivait par un train de l'après-midi, qu'on ne pouvait avoir plus tôt... Bonne femme, tout de même ! Et sa colère se fondit en un vague attendrissement, qu'augmentait son grand appétit....



Un pas dans l'escalier, la porte s'ouvre, madame Walter est là, un peu pâle, essouffée par les quatre étages.... Elle a les mains vides ; il n'y a pas de surprise.

—Ah ! vous voilà, enfin !... Il est près de huit heures... Qu'est-ce que cela signifie ?...

—Rien.... Je préférerais dîner tard, aujourd'hui.... Vous pouvez servir, Marianne....

Il avait pris son plus grand air de despote en courroux, le calme inaccoutumé de la réponse le déconcertant. On se mit à table silencieusement. Marianne apporta la soupière fumante....

—De la soupe au potiron ?... au potiron !... et vous savez que je la déteste !...

—Moi, je l'aime beaucoup, et il y a plus de trente ans que je n'en ai pas mangé...

O'est dit du même ton posé, réfléchi, qui n'admet pas de réplique ; M. Walter, abasourdi, reste la bouche ouverte, sans trouver un mot à dire, tandis que sa femme mange lentement, avec effort, quelques cuillerées....

—Et voici le poisson !...

—...Ah ! ça tu te moques de moi !... Un brochet !... En sauce hollandaise, encore !... Comme si tu ne savais pas que je n'aime que le poisson de mer !...

—Moi, je n'aime que le poisson d'eau douce . . .

Et pourtant, elle ne touche pas à la part qu'elle s'est servie, les yeux vagues, elle regarde dans le vide, dans le grand vide qu'elle a derrière elle, dans le vide qui a engouffré sa jeunesse, sa beauté, son esprit, son amour et ses forces, dans le grand vide de ces cinquante années d'esclavage qui sont toute sa vie. Elle a le cœur plein de

haine, et quand son regard retombe sur son mari, ahuri devant son assiette, humilié, effrayé d'un vague effroi, elle jouit de cette tracasserie enfantine qui est sa seule révolte et sa seule vengeance.

— « C'est gai les noces d'or », se dit Marianne en apportant le civet de lièvre.

Cette fois, M. Walter lui dit :

— Mais c'est une gageure ! . . . tu as cherché tout ce que je déteste.

— . . . Tout ce que j'aime . . .

— On dirait que tu l'as fait exprès . . .

— Tu t'en aperçois enfin ? . . . Oui, je l'ai fait exprès . . .

Il est debout, la face congestionnée, le poing levé, tandis qu'elle répète de sa voix blanche :

— Oui je l'ai fait exprès . . .

Et cette révolte et ce calme lui semblent si énormes, qu'il se rassied, apaisé, terrifié :

— Voyons, fait-il, explique-moi, je ne comprends pas . . .

Es-tu devenue folle ? . . . Sais-tu ce que tu dis ? Ne sont-ce pas mes noces d'or ? . . .

— Les miennes aussi, hélas ! . . . Je ne suis pas devenue folle, va . . . Et si tu veux savoir ce que j'ai pensé, je vais te le dire . . . Pendant cinquante ans, tu m'as pliée à tous tes caprices, tu m'as imposé tes volontés, sans jamais supposer que je pusse avoir une idée à moi, un sentiment que tu blessais . . . Pendant cinquante ans, j'ai été ton esclave . . . Eh bien, j'ai voulu que tu sois le mien, une heure, rien qu'une heure, et pour les plus petites des choses de la vie . . . Après, tu reprendras ta liberté . . . et moi, je reprendrai ma chaîne . . . J'aurais voulu la secouer tout à fait, te laisser seul . . . Je ne puis pas : Je suis trop vieille, j'aurais peur . . . Tu comprends, à présent ? . . .

Elle tremblait de tous ses membres, et ses regards déjà demandaient grâce pour sa hardiesse. Pendant qu'elle parlait, la figure de M. Walter s'était éclaircie : ce n'était que cela ! . . . Une crise à laisser passer, qui ne serait pas longue ; même il eut l'intuition qu'elle était passée, qu'il pouvait se fâcher, gronder, crier, et que sa femme lui demanderait pardon ; et pour la première fois de sa vie, à cause sans doute de la détente de ses nerfs crispés par ses craintes vagues, il fut généreux : il eut un sourire presque aimable, il murmura, avec un haussement d'épaules :

— Les femmes sont femmes jusqu'au bout !

Quelques larmes avaient roulé des yeux de madame Walter dans son assiette vide. Elle s'essuya les yeux, et demanda, timide :

— Faut-il faire apporter la suite . . . Il y a quelque chose qui ne te fichera pas . . . Un pâté de canard . . .

Les yeux de M. Walter s'égayèrent tout à fait :

— D'Amiens ? fit-il . . .

Et sur un signe affirmatif :

—Tu m'avais coupé l'appétit . . . mais ça reviendra . . . je pense . . .

Et le champagne, l'avais-tu supprimé ?

—Non, il est là . . . frappé . . .

La figure du vieux bonhomme acheva de s'épanouir :

—Frappé ! s'écria-t-il joyeusement . . . Cette fois je te reconnais . . .

Et je ne t'en voudrai pas, va, je te pardonne ! . . .

EDOUARD ROD.

---

## LA GRAND'MÈRE

---

### I

Vers trente-cinq ans, Mme Haudicourt était restée veuve avec un enfant de huit ans, qui s'appelait Georges. Elle habitait rue Cassette, près du Luxembourg, une maison isolée ; elle y avait parfois un peu peur la nuit, vivant seule avec une servante ; mais elle tenait à ce logement à cause du jardin, où *le petit* grandissait librement, et, dans ce coin paisible, elle se laissa vieillir. Elle descendait d'une ancienne famille bourgeoise établie depuis deux siècles dans le quartier Saint-Sulpice. De père en fils, les Haudicourt avaient été marchands d'ameublement, et jadis ce nom faisait grande et belle figure en tête des procès-verbaux de corporation. Leur enseigne "*Au Rouet d'argent*" était célèbre, enseigne honnête qui n'avait jamais failli.

Jadis, Mlle Haudicourt avait épousé un de ses cousins pour conserver le nom de la filière antique. A présent, elle élevait son fils le mieux du monde, en attendant qu'il pût reprendre la suite des affaires. Dans l'intervalle, un vieil ami d'autrefois, M. Labattu, s'était chargé de la direction du *Rouet d'argent* ; c'était chose facile d'ailleurs, car un courant dès longtemps établi, canalisé, continue sa course large, par sa seule force d'impulsion.

Donc Georges avait grandi paisible et adoré. A vingt-deux ans, il était très doux, très bon, très tendre, et très sensible, comme tous les jeunes gens élevés par des femmes. Il n'en vivait pas moins selon son âge ; et, comme il faisait son droit, fréquentait journallement le quartier des Ecoles ; mais jamais Mme Haudicourt n'avait eu à se plaindre de son fils, qui était bien *selon son cœur*.

Puis, peu à peu, il lui sembla qu'il arrivait quelque chose. Georges était pensif, distrait, sortait plus tôt, rentrait plus tard. Une nuit, il découcha. La mère ne dit rien ; l'enfant, en réalité, n'était plus enfant que pour elle seule.

Un matin, la vieille servante rentra effarée et, sans préambule, cria à sa maîtresse :

— Ah ! madame, on vient de m'en conter de belles !... Il paraît que M. Georges est abonné avec une femme !... Tout le quartier sait ça !

Mme Haudicourt pâlit, puis pleura, très jalouse. Quelqu'un lui prenait son fils... elle n'avait plus son cœur tout entier. Elle réfléchit pendant des heures, seule dans ce jardin où, dans son souvenir hier pour elle, elle revoyait Georges courir les jambes nues, les cheveux longs et bouclés, tombant sur la collerette. Et par degrés, son triste rêve s'éclaircissait. A présent, elle était presque fière que son fils fut aimé. Cela devait arriver, parbleu ! il était si charmant !... Et voici qu'avec un sourire elle conclut :

— La coquine a du goût !

Coquine, c'était déjà une atténuation, une concession ; hier encore en parlant des *irrégulières*, Mme Haudicourt disait : “ Ces créatures... Ces femmes-là... les mauvaises femmes...”

Le soir, loyalement et gravement, elle interrogea son fils. Il avoua tout de suite, avec une sorte de joie, comme si cet aveu le soulageait d'un grand poids ; et dès les premiers mots il embrassa sa mère, en lui disant :

— Va, tu n'y perds rien.

Mais la vieille dame se fit sévère. Elle rappela l'antique régularité des ancêtres vivant sous le *Rouet d'argent*, la famille sans tare, l'honorabilité de deux siècles devenue proverbiale.

Un faux ménage, c'était une rupture avec tout ce passé. Il fallait rompre, quand il en était temps encore, quand la liaison était récente ; s'il fallait de l'argent, on donnerait sans compter.

Mais Georges l'interrompit.

— Ma mère, vous êtes mal renseignée. Je ne romprai pas. La liaison n'est pas récente. Elle a trois ans de date. Je vis pour moi, non pour mes ancêtres morts, et les temps ont changé. Non, je ne quitterai pas Louise, qui ne m'a jamais un seul instant *détourné de mes devoirs*, comme dirait M. Labattu, qui toujours, la première, me rappelle l'heure où je dois rentrer près de vous. D'ailleurs, les mots sont inutiles. Je ne veux pas, vous entendez ? — je ne veux pas — et quand je le voudrais, je ne le pourrais, — je ne pourrais l'abandonner — car elle est enceinte.

— Oh ! Dieu ! fit la vieille bourgeoise, Georges, pour la première fois de ta vie, tu m'as désolée... tout ceci est bien extraordinaire pour le *Rouet d'argent*.

## II

Trois années passèrent sans incident, trois années semblables. Un matin, cependant, en entrant dans la chambre de Georges absent, Mme

Haudicourt aperçut dans un tiroir entr'ouvert une photographie qui lui tira l'œil. Elle la prit et regarda.

—Evidemment, c'est elle... murmura la vieille dame un peu émue, comme lorsque l'on contemple un ennemi face à face.

C'était une pauvre et douce figure qu'elle apercevait, sans un res-saut de coquetterie provocante ; une figure aimante et dévouée, aux yeux soumis, aux traits si fins qu'ils en étaient maladifs ; mais de l'en-semble émanait un charme indéniable, une mélancolie résignée, une grâce d'abandon, et c'eût été bien lâche que d'outrager cette faiblesse.

—Allons, elle est jolie au moins ! soupira Mme Haudicourt... —puis après une pause :

—Et *lui* ? comment est-il ?

Lui, c'était l'enfant de Georges, un autre Georges qui s'appelait Jean. D'abord, à sa naissance, elle avait déclaré qu'elle ne voulait jamais le voir, jamais en entendre seulement parler. Mais depuis les premiers mois, c'est à lui qu'elle songeait toujours.

Le soir même, M. Labattu s'étant permis de dire :

—Alors, Georges s'acoquine de plus en plus avec cette gueuse ?

Mme Haudicourt lui répliqua sèchement :

—Modérez vos expressions, mon cher Labattu ; cette gueuse, cette gueuse... Comme vous y allez ! j'ai pris mes renseignements... le diable n'est pas si noir qu'il en a l'air, c'est une bonne fille... qui a bien des qualités...

Puis elle s'arrêta brusquement, suffoquée, aussi surprise elle-même que M. Labattu, et cria, en levant les bras :

—Bon Dieu ! vous m'entendez ? c'est moi qui *la* défends ! Et elle tendit la main à son vénérable ami, qui n'y comprenait plus rien.

Elle était vaincue ; et chaque heure emportait un peu de sa sévérité. Elle ne pensait plus qu'à son petit-fils ; il aurait bientôt trois ans ; l'âge ou l'âme s'éveille... il ne la connaissait pas encore, il ne la connaîtrait pas... Pourquoi ? Parce qu'elle ne le voulait pas... Qui... elle ? Allons donc ! Elle avait dit cela ? Quand, où ? Elle était folle, alors. Le voir, c'était son unique désir... On verrait bien si elle ne le verrait pas !

Elle savait que toutes ces après-midi d'été, sa mère *le* menait au Luxembourg ; et tremblante, un lundi, elle passait la grille, entrait dans le jardin. Le souvenir de la photographie la guidait. Elle dévisageait, au passage, toutes les jeunes mères, assises sous les platanes.

Brusquement, elle *la* vit. Dans un coin, à l'écart, sur la première terrasse, *elle* était seule, un livre dans la main, mais sans lire, et l'enfant à ses pieds remplissait son seau.

Mme Haudicourt prit une chaise, s'assit, assura ses lunettes, un peu troubles, et *le* contempla.

—C'est Georges, tout à fait Georges au même âge... le même re-

gard... les mêmes cheveux.... est-il joli... mon Dieu ! et dire qu'il est à moi aussi celui-là.... et que je ne puis pas, je ne dois pas... C'est gai, la morale... c'est gai, la société !

Mme Haudicourt devenait subversive et révolutionnaire ; elle oubliait le *Rouet d'argent*.

Tous les jours, désormais, à la même heure, elle s'asseyait sous le même arbre, à la même chaise, et pendant des heures regardait le petit. Et Jean finit par la connaître.

Il lui souriait, parfois s'approchait d'elle, étendant ses mains pleines de sable.

Alors, il lui semblait que le bon Dieu descendait sur la terre ; elle admirait sa marche dandinée de jeune canard et ses grands yeux ébahis ; mais sa mère le rappelait, craignant qu'il n'importunât l'étrangère ; elle ne le touchait pas. Quand il parlait, à sa façon, elle tendait l'oreille et son gros rire heureux l'emplissait d'une volupté de tout l'être. Elle l'adorait.

Elle lui apporta des gâteaux ; ils furent amis. La mère—la créature—oh ! bien douce, remerciait, un peu confuse,—et cela dura des mois.

Puis Louise, plusieurs soirs de suite, parla à Georges de la vieille dame si bonne, l'amie de Jean, au Luxembourg ; d'abord, il prêta peu d'attention, puis un jour une idée folle lui passa par la tête, et persista, tenace.

—Comment est elle, cette vieille dame ? interrogea-t-il.

Louise donna des détails. Alors Georges se leva, embrassa Jean sans rien dire, mais il pensa :

—J'irai demain.

...Il faisait beau, très beau, très doux ; le Luxembourg chantait avec tous ses oiseaux, riait avec tous ses enfants. C'était une journée jeune, heureuse...

Comme toujours, elles étaient là, les deux mères, chacune sur sa chaise, sous son arbre, à cinq pas l'une de l'autre, l'enfant dans le milieu, leur disant des mots à toutes deux à la fois.

Et Mme Haudicourt remarquait que Jean était un peu pâle. Il aurait besoin de campagne, songeait-elle, ou tout au moins du grand jardin de la rue Cassette, où son père à lui, son fils à elle, avait grandi comme une fleur de la terre, dans son coin de soleil privilégié.

Jean s'approcha de Mme Haudicourt ; elle se pencha sur lui, serrant sa grosse tête blonde...

Soudain quelqu'un se dressa devant elle, saisit le gamin à plein corps et le lui campa dans les bras : et, tandis qu'à l'autre arbre, la jeune femme éperdue, Louise, s'appuyait, les yeux gonflés, les mains tremblantes, la grand'mère entendit la voix de son fils à elle, de son Georges, qui lui disait :

—Pincée, maman !

MAURICE MONTÉGUT.

## L'AVANT-DERNIER CHAPITRE

—Mon ami, je sors. Il est six heures. Je vais chez Mme de Marbois.

Elle se regarde une dernière fois dans la glace, la tête tournée par-dessus son épaule, aplatit d'une légère tape de la main ses jupons, et lentement, d'un pas mesuré, se dirige vers la porte.

Le bout de ses doigts pose sur le bouton : elle va le tourner. Non, elle revient sur ses pas. Un gentil sourire entr'ouvre sa bouche, laissant briller la blancheur de ses dents ; et ses lèvres remontent de chaque côté, dans le pli gras des joues. Elle n'est ni plus pâle ni plus rose qu'à l'ordinaire : elle est plus jolie, voilà tout. Au fond de sa prunelle tremblote une lueur, et le coin de ses yeux se plisse, d'un air méchant et doux : on dirait qu'elle va tuer quelque chose.

—Eh bien ! dit-elle, tu ne me tends pas la main ?

Elle s'avance vers lui, en se balançant sur ses hanches, la tête haute, et lui met dans la main ses doigts ronds et fins, moulés dans de la peau de Suède. Comme il est plus grand qu'elle, elle pose sa tête sur la poitrine et le regarde de bas en haut, avec une perfidie câline.

—M'en veux-tu ? Désires-tu que je n'aille pas chez Mme de Marbois ?

Il la regarde à son tour, longuement, silencieusement et finit par lui dire :

—Ma foi, tu en feras ce que tu voudras : je te laisse libre, tu sais bien.

Elle serre sa main dans la sienne, pousse un petit soupir et se dirige du côté de la porte, en le regardant par-dessus son épaule.

—Adieu ! dit elle.

Et la porte se referme sur elle.

—N'y pensons pas se dit le mari.

Il s'allonge sur un sofa, attire à lui un livre et se met à lire. Au bout d'un instant, il l'abandonne : sa pensée est ailleurs, il songe à sa femme.

—Pendant un temps, nous nous sommes aimés ; son bonheur était de demeurer près de moi, le mien de vivre auprès d'elle... Quelles folles journées ! Le parfum de ses robes me faisait délirer alors... A présent...

Il ouvre la fenêtre, fait deux fois le tour de l'appartement, puis s'arrêtant, les yeux perdus dans le vide :

—A présent, c'est fini.

Il prend un cigare, l'allume et s'endort.

Il est réveillé par une voix claire, joyeuse, qui lui dit :

—On ne ferme donc plus les portes ? J'ai sonné : personne n'est venu, et trouvant tout ouvert, je suis entrée.

—Et vous avez bien fait, chère amie.

Il la prend par la main et la conduit à un fauteuil qui est près du sofa.

C'est Mme de Marbois.

—J'ai à vous gronder, lui dit-elle : il paraît que vous séquestrez absolument cette pauvre Lucile : on ne la voit plus.

—Vraiment ? Et moi qui me plaignais que vous l'accapariez !

—Par exemple !

—Tenez, ce soir encore... Il est neuf heures ! Voilà trois heures qu'elle est à vous attendre chez vous.

—Trois heures ! Ne dites pas cela : je sors de chez moi à l'instant. Mais si vous m'assurez qu'elle m'attend, je me sauve.

—Elle ne vous attend pas, soyez sans inquiétude... C'est par pur badinage... Vous allez prendre le thé avec moi.

—C'est une idée ; peut-être reviendra-t-elle pendant ce temps.

Et il répond :

—Oui, peut-être.

Il sonne : la bonne apporte le thé.

Mme de Marbois tire ses gants, fait jouer ses doigts, frappe ses mains l'uné dans l'autre, se renverse dans son fauteuil, rit très haut. Lui, la regarde ; il n'est pas ému.

Dix heures et demi sonnent à la pendule : elle remet ses gants, lentement ; elle paraît agitée ; il la reconduit jusqu'en bas.

—Vous permettez que je vous accompagne pas plus loin ? dit-il.

Et il remonte : elle en est quitte pour ses frais.

Il prend son front à deux mains, une colère terrible s'empare de lui, il brise une chaise, une table.

—Sa maîtresse, elle doit l'être ! C'est chez cet homme qu'elle va tous les soirs ! C'est là qu'elle est allée aujourd'hui ! Cette Mme de Marbois est bien tombée.

—A minuit, un bruit de soie, un craquement de bottines se font entendre dans l'escalier ; puis un coup de sonnette.

Sa colère tombe : il est maître de lui.

La porte s'ouvre : c'est elle.

—M'attendais-tu, mon ami ?

Elle a le même regard, le même sourire que quand elle est sortie : elle les appuie sur lui de toutes ses forces. Un petit nuage rose court sur la peau de ses joues ; sans doute, elle s'est pressée un peu, très peu, car sa poitrine se soulève à temps égaux, doucement, presque avec chasteté.

—Je t'attendais, comme tu vois, répond-il.

—C'est bien gentil à toi... Défais-moi mon gant, je te prie.

Il est très poli, très froid : il l'aide à ses débarrasser de ses gants, de son chapeau, de son manteau.... Elle se regarde dans la glace, redresse ses frises du bout du doigt, rajuste le nœud qu'elle porte au cou et vient s'asseoir près de lui, amoureuse, lassée.

—Tu viens de chez Mme de Marbois ? demande-t-il.

—Oui, mon ami ! il y avait une dizaine de personne... Les Béjon, M. et Mme Narcisse, d'autres encore... Tu aurais joliment ri.

—Ah ! Et tu y es demeurée jusqu'à cette heure ?

—Le temps de revenir tout au plus.... J'espérais te voir en rentrant... Et toi, qu'as-tu fait pendant mon absence ?

—Rien ! — Ah ! si fait, j'ai pris le thé.

—Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

—Non.

Elle croise les mains sur son épaule, sa peau moite presque collée à la sienne, avec le joli sourire cruel des tromperies accomplies, et, l'esprit distrait, fait danser sa mule au bout de son pied.

—À propos, fait-il de l'air le plus calme, quelqu'un est venu prendre le thé avec moi.

—Vraiment ?

—Oui, Mme de Marbois.

Ainsi qu'une panthère cinglée par le fouet du dompteur, elle fait un bond terrible ; en un instant une pâleur livide s'est répandue sur ses traits ; ses yeux sont chargés de flammes ; les mains tendues, comme cherchant un appui, elle recule jusqu'au mur. Puis, les dents serrées, furieuse, elle croise les bras et la gorge soulevée par brusques saccades, lui jette ce défi :

—Mme Marbois est venue !..... Alors, vous savez tout....— Eh bien ! après ?

CAMILLE LEMONNIER.

## LES LURONNES DE MIDDLESBOROUGH (1)

Deux superbes filles, ma foi. L'une brune, haute en couleur, yeux vifs, lèvres pourpres, dents éclatantes, grande et bien découplée. Le sang irlandais coulait dans ses veines, chargé de phosphore et de fer. L'autre, rousse, un peu plus petite, plus ronde aussi, toute anglaise celle-ci, et solide. Bien qu'elle n'eut pas plus de vingt-deux ans, le *gin* et le *whisky* avaient déjà marqué ses joues de couperose. Avec ses larges mâchoires saxonnes elle devait mordre à belles dents dans la chair des beefsteaks et de sa bouche sensuelle boire le sang des mâles. Toutes deux avaient cette beauté grossière, insolente, provocatrice, qui fait dire aux soldats : " La belle vache ! " Aussi quand

(1) Tiré des *Va-nu-pieds de Londres*.

elles ôtèrent leur chemise un murmure flatteur courut dans la foule ; les femmes mêmes, toujours haineuses devant la beauté d'autrui, reconnurent du premier coup des maîtresses femelles. Cependant quelques-unes, observant les yeux de leurs époux briller comme des escarboucles, parlèrent de déceance, et deux vieilles retirant leur pipe de leur bouche se dirent que depuis que le monde est monde, rien d'aussi dégoûtant ne s'était passé ; mais on leur imposa silence. Si le spectacle leur déplaisait, elles pouvaient aller ailleurs. Personne ne s'en alla ; au contraire il arrivait des curieux de tous les points de Middleborough, quoiqu'on eût juré de tenir la chose secrète et d'attendre le départ des ouvrières pour la filature voisine. Ces filles de fabrique sont tapageuses et l'on voulait éviter autant que possible l'irruption des inspecteurs. Deux *policemen*, le gosier humecté d'un verre de *gin* et la patte graissée de deux shillings et six pence, faisaient le guet au coin de la rue, chargés de prévenir à la moindre alerte.

Car c'est en plein ciel que se passait la scène, entre six et sept heures du matin, dans la cour ouverte d'une cité ouvrière, derrière la haute muraille de la corporation du *Gaswork*. La foule, une centaine d'hommes et autant de femmes, formait un grand cercle, et les galeries de communication des trois étages se garnissaient de vieilles et d'enfants.

Pour que la pudeur fût sauve, elles avaient gardé leur jupes, comme les pugilistes leur pantalon, mais les jupes étaient si légères et l'étoffe si mince qu'elles célaient rien des reliefs accusés. Pendant la chaleur de l'action le jupon de la brune tendu sur les reins craqua comme l'enveloppe d'une prune trop mûre, étalant pas sa large échancre un pan éblouissant de chair. A cette vue des jeunes drôles applaudirent et des guenilleux à cheveux blancs tirèrent des langues de chien.

Quand tout fut prêt un gros homme à face rubiconde et à favoris roux semés de poils gris s'avança au milieu du cercle, il toussa, cracha et s'essuya la bouche du revers de la main. Il avait la mine grave d'un personnage chargé d'une importante fonction, et ayant regardé à droite et à gauche pour commander l'attention, il cria comme le policeman de service devant le jury, avant l'ouverture de l'enquête du tribunal du *coroner*, cet appel de nos pères passé avec les Normands de ce côté-ci du détroit :

— *Oyez ! oyez ! oyez !*

Formulé qui, prononcé à l'anglaise est inexplicable pour la foule ignorante n'entendant là qu'une affirmation répétée trois fois :

*Oh ! yes ! oh ! yes ! oh ! yes !*

Néanmoins on fit silence et l'homme lut avec lenteur un papier qu'il sortit de sa poche.

“ I. Entre Mary O’Conny et Jane Keeble il sera décidé quel est le meilleur champion.

“ II. La lutte se fera selon les règles, loyalement, ainsi qu’il convient à de loyaux sujets de notre gracieuse reine.

“ III. En conséquence, celle qui, pendant et tant que durera la lutte, arrachera les cheveux, égratignera, mordra, frappera son adversaire du pied ou commettra tout autre acte improprie et irrégulier, sera pour cela seul déclarée vaincue.

“ Fait le 5 juillet 1882 et approuvé par les champions et leurs témoins.

“ Dieu sauve la reine ! ”

Alors se tournant vers les deux femmes :

— Vous êtes d’accord pour observer les conditions ?

— Oui, répondirent-elles.

— C’est bien entendu ?

— Entendu.

— Quand il vous plaira.

C’est à ce moment qu’elles ôtèrent leur chemise. Puis elles retirèrent leurs boucles d’oreilles, leurs bagues, leurs épingles à cheveux, nouèrent leur épais chignon et s’avançant à la rencontre l’une de l’autre, se tendirent et se secouèrent la main suivant l’usage des pugilistes.

Dans les flamboiements du matin qui les inondaient par une échancre de muraille elles resplendissaient comme deux bacchantes antiques, déployant leur torse, avec des éclats de chairs blanches qui jetaient aux yeux des éblouissements. Si les visages, d’une beauté vulgaire portaient le stigmate des vices et des misères séculaires qui enveloppent les races de déshérités, les corps jeunes et pleins de force avaient des rondeurs et des lignes de statue.

Elles s’examinèrent d’abord avec un sourire, et un éclair de défi et de haine passa dans leurs yeux. C’était la première fois sans doute qu’elles se voyaient ainsi demi-nues, et ne s’étaient pas crues si belles.

La même pensée traversa leur cerveau. Oh ! rivale maudite ! Ce n’était plus pour la supériorité du poing seulement qu’elles allaient maintenant lutter ! Comme elles déchiraient, si elles le pouvaient, ces seins orgueilleux aux pointes dressées, ces grasses épaules, ces ventres polis, ces reins charnus qui volaient la moitié des admirations des mâles ! Déchirer, égratigner, mordre partout, laissant d’ineffaçables et honteuses cicatrices sur ce nez, ces lèvres, ces paupières, ces joues ; défigurer à jamais la guenise !

Mais voilà ! Il fallait observer les règles, sous peine d’être déclarée vaincue et improprie à la lutte : ni égratigner, ni mordre, ni créper le chignon, le plus grand plaisir, le plus voluptueux assou-

vissement des races féminines. " Oh ! tant pis, au diable les règles faites par ces brutes d'hommes ! "

—Allez ! dit le maître de la lice.

Elles se jetèrent l'une sur l'autre. C'était plus fort qu'elles. Au premier coup porté et reçu, elles s'empoignèrent à la nuque. " Tiens, coquine, tiens ! " Et allez-y ! et allez-y ! Pendant qu'une main se tordait dans la tignasse, l'autre tapait, tapait, ne s'arrêtant que pour labourer de l'ongle.

Côté des hommes, il y eut des murmures et les femmes crièrent :

--Ce n'est pas cela.

--Ce n'est pas le jeu anglais.

—Honte ! Honte !

—C'est comme une bataille de *Françaises* !

Cela avait duré trois secondes à peine, le temps aux témoins de se précipiter ; deux solides mâles et qui eurent cependant beaucoup de peine à arracher les championnes de leur étroite étreinte. Brusquement, brutalement, ils écartèrent les poignets crispés où s'entortillaient des paquets de crinière rousse et brune, et tirant les femelles furieuses en arrière les tinrent à bras le corps solidement, tandis qu'elles se foudroyaient de la bouche et de l'œil.

On me dit que c'étaient les maris de ces dames. En cette qualité ils avaient sollicité l'honneur de servir de seconds, car on n'avait pas voulu de femmes de peur qu'elles ne prissent part à la lutte. Plus maîtres d'eux, moins nerveux, moins impressionnables, les hommes pouvaient en diriger avec plus de calme les péripéties.

Le président, s'étant avancé, gourmanda vertement les drôlesses qui rompaient ainsi les statuts, leur répétant lentement d'une voix sévère l'article III.

Et le calme s'étant rétabli il prononça le mot sacramentel : " *Go.* "

Depuis lors jusqu'à la fin, le combat se fit selon les règles. Le premier accès de rage passée, il s'agissait de vaincre. Les bons coups, loyaux, formidables, scientifiques, anglais, tombaient tour à tour sur les faces et les poitrines avec des éclats de battoir sur du linge mouillé. Les lutteuses avançaient, reculaient, appuyaient à droite, revenaient à gauche, et le poing détendu s'appliquait sur un nez et un œil. C'était l'œil surtout qu'on visait, afin d'aveugler la rivale, de la stigmatiser pour une dizaine de jours. Mais de même qu'elles lançaient les coups avec justesse, elles les paraient avec art. Cependant les lèvres se tuméfaient, les joues bleuisaient et bientôt le sang coula.

—*Stop !*

On apporta une cuvette, des éponges, et les seconds lavèrent les visages saignants ; puis, un genou à terre, chacun offrit l'autre à

sa *partner* qui s'y assit pour reprendre haleine. La rousse haletait, semblable à un soufflet de forge, et de la bouche entr'ouverte de la brune s'échappaient des jets de salive rouge. Une petite bouteille de *brandy* les remit d'aplomb, et, au bout de deux minutes, les époux s'étant informés avec sollicitude si leurs moitiés étaient prêtes, la lutte recommença.

Il y eut neuf *passes*. Les belles filles ruisselantes de sueur et de sang, la face et les yeux boursoufflés, étaient devenues horribles.

La brune avait le plus souffert. Son œil droit se fermait tout meurtri, et sous la gauche poussait une énorme tuméfaction. De la cour et des galeries, la foule applaudissait : *Hurrah ! Hurrah ! for England !* tandis que les partisans de l'Irlande protestaient, disant que l'Angleterre avait son compte.

Jane Keeble était, en effet, dans un pitoyable état, mais, moins nerveuse que sa rivale, elle avait la force résistante de la phlegmatique ; et l'autre visiblement commençait à faiblir.

Son mari lui cria lâchement de se rendre. On lui détériorait trop sa femme aussi. Mais l'Irlandaise ne cédait pas, elle continuait à frapper, ivre de rage, au hasard, aveugle, écumant, sanglante. Enfin elle chancela ; d'un maître coup de poing, Jane l'envoya sur son époux qui n'eût que le temps d'étendre les bras pour la recevoir.

Mary O'Conny, s'écria Jane en se penchant vers elle, vous avouez-vous vaincue ?

Mais Mary ne répondit pas, elle ne voulait pas s'avouer vaincue.

Alors, la rousse, hideuse, méconnaissable, le bras tendu dédaigneusement vers sa rivale, hurla d'une voix rauque comme un coq enroué de sa propre victoire :

— Ah ! ah ! ah ! *Hurrah for Jane Keeble !*

Et de la cour, des maisons, de la rue, petits et grands, jeunes et vieilles, garçons et filles, crièrent dans Middlesborough le nom du vainqueur :

Jane Keeble ! Jane Keeble ! Jane Keeble !

---

## L'ARMÉE DU SALUT (1)

*Salvation army !* l'armée du salut ! Que les lecteurs se rassurent. Il n'est question ni de jésuites, ni de maristes, ni de moines d'aucune confrérie ; pas davantage de l'ordre du belliqueux Maurice ou du pacifique saint Vincent de Paul ; non plus des régiments de femmes embéguinées, ni des frères Ignorantins, tous gens de la Sainte Boutique, vendant des patenôtres comme on vend de la chandelle, vivant

(1) Tiré des *Va-nu-pieds* de Londres.

sur les morceaux du Dieu qu'ils débitent. L'armée du salut est mieux que cela, en ce sens qu'elle se recrute de volontaires désintéressés, amateurs missionnaires, artistes de religion, faisant de l'art pour l'amour de l'art, sans prétention à la fortune ni à la gloire terrestre. Humbles pitres évangéliques, ils reçoivent de la foule qui les regarde plus de coups de pied que de gros sous. Les éléments sont hétérogènes et le mode de recrutement des plus simples. C'est par les rues et en chantant qu'ils font leurs prosélytes : le savatier d'en face, le fruitier du coin, le sergent de la *quatrième du trois*, le petit commis d'à côté, la grosse marchande de pommes, la fillette qui offre des fleurs ; c'est vous, c'est moi, si tout à coup pris d'un beau zèle et épouvantés des iniquités de Sion, nous nous imposons la tâche, les affaires du jour terminées, de ramener, par notre éloquence et l'annonce de la *bonne nouvelle*, au bercail du Christ, boucs et brebis égarés.

Chemin faisant, la troupe fait boule de neige, grossie de plusieurs pick-pockets et de tous ceux qui aiment à rire.

C'est une milice nombreuse et, avec l'inconscience naïve ou la superbe insouciance du grotesque qui caractérise la race britannique, elle marche à la conquête des âmes, militairement : *Une, deux, une, deux, ran plan plan*, par file à gauche : En avant pour le ciel !

Elle a son général en chef, ses colonels, ses majors, ses officiers subalternes et ses sous-officiers, ses bataillons, ses compagnies, ses enfants de troupe. Et tous, à certains jours, sortent de leurs quartiers (lisez chapelles) musique en tête et enseignes au vent.

Il faut remonter au temps du fanatique et surnois Cromwell pour se rappeler de telles turpitudes.

Je les avais déjà rencontrés, dans les faubourgs populeux de Londres, de Birmingham, de Liverpool, car c'est au milieu des centres misérables que ces héros d'un nouveau genre livrent ce qu'ils nomment *leurs batailles*. Leur récente affaire à *Stoke-Newington* dont s'occupa toute la presse anglaise, affaire où une de leurs compagnies fut assommée et mis en déroute par les *roughs* (voyous), me donna envie de les voir de plus près, et, samedi dernier, sur les indications de ma cuisinière Bella, dont la mère, digne matrone, venait d'être promue au grade de sergent dans la sacrée milice, je courus à Woolwich, où le bataillon dit *Kent Glory* (Gloire du Kent) commandé par mistress Fanny Fox, adjudant-major miss Ketty Rixon, devait livrer un grand combat de 8 à 11 heures du soir.

Après avoir erré dans les bas quartiers de la ville, voisinage de la Tamise, j'arrivai au *Dock-Yard*, où travaillaient 15,000 ouvriers, et je vis une dizaine de drôles de mauvaise mine attroupés à la porte d'un de ces bâtiments nombreux en Angleterre, qui servent, suivant les besoins des industriels qui les louent, de chapelle, théâtre, bastringue, de salle de conférence, de concert ou de boxe. De temps à autre, la

porte s'entr'ouvrait et l'on entendait de bizarres clameurs.

Les *roughs* y répondaient en imitant les cris des animaux et en se livrant à divers excès chorégraphiques, indice de leur jubilation, et bientôt ils crièrent :

—Hurrah ; ils sortent ! les voici.

La porte venait de s'ouvrir à deux battants, une large trouée de clarté inonda la rue sombre, et, deux par deux, défilèrent les *soldats du saluts*.

Il s'avançaient en ordre et en silence, jeunes et vieux, garçons et filles, mais l'élément jeune dominait. La marche militaire, comme celle du Calvaire, étant hérissée de déboires, il faut des forts, capables de supporter les épreuves du chemin. La troupe était composée de ce que les Anglais appellent la *respectabilité de la basse classe*, petits boutiquiers, commis et filles de comptoirs, clercs et prêteurs sur gages, collecteurs de tickets, ouvrières et artisans, tous un peu pâles, regardant à droite et à gauche avec une certaine inquiétude, se rangeant en ligne de dix ou de douze, se sentant les coudes afin de mieux résister aux assauts.

Quelques jeunes personnes, pour se donner une contenance, feuilletaient, malgré l'obscurité, leur livre d'hymnes, tandis que les messieurs allumaient leur pipe.

Les acclamations ironiques sortis de la foule grossissante des mécréants saluèrent l'étendard autour duquel les files se serrèrent et où flamboyaient sur trois aunes de coton jaune les mots *Sang et Feu* en lettres dorées.

La tête de colonne marquait le pas, pendant que les files, sous le commandement des sergents, se mettaient successivement en lignes ; puis, lentement, le bataillon s'ébranla.

Deux femmes, marchant à reculons, conduisaient la troupe ; comme un tambour maître réglant le rythme de ses tambours, elles battaient de leurs bras la mesure. La plus âgée, en guise de canne, brandissait un parapluie.

Vêtues du costume sévère des *quakeresses*, un chapeau de paille noire sans garniture et un waterproof sombre à longue pèlerine, elles n'avaient d'autre ornement qu'un S et un A d'argent leur servant à la fois d'insigne et de broche.

La première, le major mistress Fanny Fox, portait quarante ans sur son visage maigre aux longues lignes ascétiques. Front bombé et sans rides, yeux creux, cheveux aplatis sur les tempes, elle ressemblait à ces illuminées des tableaux des vieux maîtres, toujours prêtes à tendre, avec une joie céleste, leurs membres au tortionnaire. La bouche entr'ouverte, le geste impérieux, elle plongeait son regard ardent sur sa troupe comme pour lui infuser l'énergie et la foi, débordant de ses yeux.

L'adjutant-major, miss Ketty Rixon marchait à ses côtés. Dix-

huit ans à peine, jolie, blonde, grassouillette, c'était le plus charmant petit capitaine d'opéra-comique que l'on puisse rêver, et je comprenais l'ascendant merveilleux d'un si aimable chef sur la partie mâle du bataillon. Elle modelait, en vrai soldat fanatique de la discipline, ses gestes sur ceux de son supérieur. Même foi dans la prunelle, même bouche entr'ouverte, même impassibilité devant les clameurs ironiques, même mesure, battue de ses petites mains gantées de noir.

Elles firent ainsi une dizaine de pas, maintenant l'alignement des files ; puis la marche s'accéléra, et toujours à reculons, toujours battant la mesure, elles entonnèrent d'une voix forte l'hymne de marche du Salut :

“ *Pour quitter ce bas monde, marchons musique en tête, et pas à pas nous voulons gagner l'heureux pays de Sion.* ”

La troupe entière accompagnait ; les fifres jetèrent leur trille enlevé et aigu, et les tambours battaient la charge au refrain :

Marchons sur Sion, la belle Sion,  
L'armée des bravés marche sur Sion.

Mais c'est par les rues les plus sales et les plus mal famées de Woolwich que *la Gloire du Kent* marchait sur Sion. Des femmes et des hommes ivres l'apostrophaient du seuil des cabarets, et des silhouettes de gouges échevelées dansaient aux fenêtres. Bientôt, au détour d'une ruelle, nous recûmes à bout portant une décharge d'épluchures. Je dis *nous*, car je venais justement de me faufler dans les derniers rangs de la troupe, et une pomme de terre pourrie s'aplatit sur mon chapeau. Comme je me retournais furieux, mon voisin de droite, un gros et solide compagnon à trogne enluminée, portant la veste et le pantalon de velours des *porters* de chemin de fer et dont un caillou avait atteint le nez, me toucha le bras et me montrant le ciel.

—Frère, me dit-il, ce sont de misérables ivrognes ; loue Jésus et chante *alleluia*.

C'est précisément ce qu'entonnait les *soldats du salut* sous la pluie de projectiles, et l'hymne joyeuse continua avec accompagnement des fifres et des tambours jusque sur une petite place de sinistre aspect où le bataillon fit halte et forma le cercle autour des deux officiers en jupons. Celles-ci, après avoir passé une sorte de revue et encouragé leur troupe par quelques bonnes paroles, chantèrent d'une voix vibrante : *Ready to die, Ready to die*. . . (Prêts à mourir, prêts à mourir, courons à l'ennemi). Et en même temps elles tendaient le bras avec des gestas de menace vers une misérable taverne, dont on voyait la lumière briller tristement en un coin de la place.

Cependant l'auditoire s'était considérablement grossi de tous les polissons, loqueteux, donzelles, galvaudeux, escarpes, tire-laine, sabouleurs, chenapans mâles et femelles récoltés en chemin. L'hymme hurlée par cent voix criardes en attira d'autres, et bientôt cette sorte de cour des miracles fut au grand complet.

Alors le major Fanny tirant de sa poche une bible qu'elle mania comme un engin de guerre, adjurant d'une voix claire et avec une abondance de paroles vertigineuses, cette foule d'infidèles, de renoncer à la débauche et à la vie dissolue, menaçant les impies de la colère divine et l'Angleterre d'une ruine prochaine si les hommes et les femmes de bonne volonté ne se joignaient pas aussitôt aux soldats du salut pour conjurer le mal. Citant les textes comme un docteur en théologie, elle parla plus d'un quart d'heure sans reprendre haleine, forçant par son éloquence l'attention de ces gueux.

Le joli capitaine Ketty Rixon lui succéda. Elle raconta avec une éloquence moins exercée, mais d'une voix plus sympathique, que depuis l'âge de douze ans elle avait été abandonnée à tous les vices, et elle appuya sur ce mot *tous les vices*, sans exception, ajouta-t-elle, mais que la grâce d'en haut l'avait touchée et que depuis cette heure glorieuse elle consacrait au Seigneur Jésus ses heures de loisir à la sortie de son atelier de couture.

L'auditoire entier, croyants et impies, accueillit par des cris d'enthousiasme la déclaration du jeune adjudant-major ; mais quelques drôles ayant demandé que le capitaine détaillât à l'assemblée ce qu'elle entendait par *tous les vices*, elle répondit que ceux désireux de le savoir n'avaient qu'à suivre le bataillon à la chapelle, et il y eut un branle-bas général.

Enfin l'ordre se rétablit, et un troisième orateur, mâle, cette fois, prit la parole. Je le reconnus aussitôt, son nez saignait encore et il paraissait tout fier de ce sang coulant pour la bonne cause et qu'il n'avait garde d'essuyer. Son zèle m'étonna moins lorsque j'aperçus sur le revers de sa veste de velours l'S de cuivre, insigne des capitaines. Comme noblesse, grade oblige. Il reconta d'une voix ferme que, lui aussi, avait été livré à tous les vices, mais à un âge moins tendre cependant que son honorable collègue miss Rixon, car il avait alors quinze ans accomplis. L'ivrognerie surtout était son défaut capital. Maintenant il était sauvé, s'étant fait teatotaler (buveur d'eau) grâce aux prédications entendues un soir dans un carrefour de *White Chapel*, par son honorable commandant-major, mistress Fanny Fox, alors simple lieutenant ; et que le plus grand bonheur de sa vie après celui d'avoir été élevé au grade de capitaine dans l'Armée du Salut, serait le jour où sortirait un décret du Parlement, ordonnant la fermeture de tous les cabarets de l'empire britannique, honte de l'Angleterre !

Ce discours fut accueilli, à la fois, par les applaudissements frénétiques du bataillon et les protestations indignées de la multitude.

Un trognon de chou lancé sur la tête du major donna le signal de l'attaque. Mais les soldats du Salut ne se battent qu'à coups d'hymnes.

A l'exemple de Jésus, il leur est prescrit de tendre la joue droite quand on les a gillés sur la gauche, et de se borner à chanter *alleluia* pendant l'action. Cette tactique laissant à désirer pour le gain des batailles, la débandade commença.

Je m'étais réfugié sur le trottoir voisin, à deux pas du cabaret borgné, et j'assistai à la déroute.

Elle fut complète.

En vain le major Fanny Fox et son adjudant Kitty Rixon, dont les appels aigus retentissaient aux quatre coins de la place, essayèrent-elles de rallier les fuyards les adjurant au nom du *salut* de se replier en bon ordre dans la direction du *quartier de guerre* ; accablé par une grêle de projectiles variés et innombrables, le bataillon *Gloire du Kent* se débanda sans rien entendre dans un *sauf qui per* général.

Et alors, à quelques pas de moi, effacé dans l'ombre, tout près du *public-house*, j'aperçus le gros capitaine à habits de velours ! Il avait essuyé le sang de sa face et enlevé des revers de sa veste les insignes de son grade. Un instant je pensais qu'il guettait la sortie de quelque client pour se livrer à des représailles et j'eus une minute d'anxiété.

Mais la porte s'ouvrit. Un homme dissimulant un objet le long de sa cuisse, s'approcha du buveur d'eau. Et j'assistai à l'éternelle histoire de l'apôtre Pierre, reniant son maître et oubliant ses principes. Car, sans doute pour se remettre des émotions de la lutte, le fanatique apôtre de la tempérance avalait sournoisement et avec rapidité une demi-pinte de gin.

HECTOR FRANCE.

---

## LA MODE

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été : ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver : mais surtout on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? une mode nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'un de ses fantaisies.

Quelquefois les coiffures montent insensiblement, à une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place ; les talons faisaient un piédestal qui les tenaient en l'air. Qui pourrait le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'ouvrir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouche, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille et des dents ; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en dise la critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

MONTESQUIEU.

---

## LA GAMME DE L'AMOUR

### I

Elle dit : Le temps est superbe...  
 Ne viens-tu pas dîner sur l'herbe,  
 Au bas Meudon, mon adoré ?  
 Ré, mi, fa, sol, la, si, do, ré.

### II

Elle avait une robe blanche ;  
 Un pinson joyeux sur sa branche,  
 Chantait pour nous un chant d'ami...  
 Mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi.

## III

La folâtre courut dans l'herbe  
 Et rapporta toute une gerbe  
 De fleurs dont elle se coiffa,  
 Fa, sol, la, si, do, ré, mi, fa.

## IV

Puis, voyant son épaule nue,  
 La belle, faisant l'ingénue,  
 Se voila de son parasol,  
 Sol, la, si, do ré, mi, fa, sol.

## V

L'automne vient, et l'infidèle  
 Disparut comme une hirondelle  
 Et vers l'inconnu s'envola,  
 La, si, do, ré, mi, fa, sol, la.

## VI

Malgré le froid qui me pénètre,  
 J'erre le soir sous sa fenêtre  
 Comme un amoureux transi,  
 Si, do, ré, mi, fa, sol, la, si.

## VII

Chez elle tout devient plus sombre,  
 Je ne vois plus même son ombre...  
 Elle a refermé le rideau.  
 Do, ré, mi, fa sol, la, si, do,  
 Do, do !

AURÉLIEN SCHOLL.

## AU SEUIL DU CARÊME

Vont revenir les semaines de repos et de prières, où ceux et celles qui ont gardé au cœur la foi de leur enfance, qui ne limitent pas leurs rêves aux choses d'ici-bas, se recueillent, s'isolent du monde, font comme une sorte de retraite, songent à cet inconnu qu'est le lendemain de la vie.

Vont venir les jours de mélancolie, où ne vibrent plus les violons, où les plus coquettes arborent des toilettes simples et sombres, où l'âme harrassée par les folies du carnaval se purifie et s'apaise comme en un bain délicieux.

Et c'est dans l'année si momentanément coupée, telle qu'une vieille pièce interminable dont on connaît d'avance les décors et les effets, le temps que je préfère, la halte réparatrice qui se prolonge après une rude étape, qui nous donne la force de reboucler le sac, de repartir en avant du pied gauche, le front haut et la chanson aux lèvres.

J'en aime la quiétude profonde, le deuil vague, les mystiques suggestions, les anniversaires où s'achement dimanche par dimanche vers l'éphémère triomphe, l'embaumement printannier de la Fête des Rameaux, sur la sainte semaine de dolence et d'agonie, sur les stations du calvaire, et je souhaiterais que les clochers fussent plus longtemps muets, que cette radieuse apothéose de la Résurrection n'emplit pas aussi vite le ciel de voix éperdues, d'appels sonores, ne troublât pas les tristes cœurs qui veillent dans l'ombre, qui s'engourdissent et ne veulent ni oublier, ni revivre, ni s'abandonner à de nouvelles chimères, à de nouvelles joies.

\*\*\*

De gré ou de force, que nous ayons l'esprit allégé de toute croyance, aveuli par les contacts quotidiens, les fièvres meurtrières, les chocs qui déroutent, qui annihilent, que nous soyons les indifférents qui se contentent de se laisser vivre au jour le jour, qui se créent une religion facile, complaisante, de gens bien élevés, qui ne pratiquent plus, ou les heureux qui ont, comme on dit, la foi aveugle des charbonniers, nous faisons le carême, nous nous dans la vie de ces très vœues où il semble qu'on soit à bout de courage, qu'on éprouve le besoin d'échapper aux influences extérieures, de se ressaisir, d'examiner sa conscience, de passer la revue des douleurs autant que des peines, de s'interroger comme si l'on était son propre confesseur.

Pour certains, cela ne dure parfois que le laps d'une longue insomnie, que les quelques heures d'une mauvaise nuit. Pour d'autres, cet état d'âme se prolonge comme une lente et souffreteuse convalescence.

Ces départs salutaires où l'on se sauve de Paris, comme un prisonnier qui a trouvé tout à coup la porte de sa geôle imprudemment ouverte, qui fuit droit devant soi, en une galopade farouche, sans oser retourner la tête ! Ces départs loin, très loin, avec la volonté amère de ne jamais revenir, où dans l'immense douleur de la nature, en un coin de solitude, l'on s'abrite pour rêver, pour souffrir, pour relire souvent de vieilles lettres jaunies, évoquer des tendresses sans lendemain, des illusions qui courent, l'aile cassée comme par un coup de vent d'orage, pour appuyer ses lèvres sur un portrait, sur des fleurettes desséchées, sur une boucle de cheveux, sur un gant qui sent encore on ne sait quelle subtile odeur, où l'on pleure comme un enfant, l'on se demande, les yeux fixes, les oreilles bourdonnantes, si l'on est vraiment guéri, si l'on s'appartient à nouveau, si cette liberté si durement payée n'est pas un mensonge, un supplice pire que l'éternelle chaîne ?

O ces fins de romans, où l'on dit adieu à ses meilleurs amis, l'on ne veut plus coudoyer, voir, écouter personne, l'on ne songe qu'à se mirer en soi-même, qu'à longer des chemins de croix, l'on se claustre comme pour une sévère pénitence !

O ces quarantaines qui ne connaîtront pas le suprême réveil de Pâques Fleuries, les flambées de ciergès, les alleluias d'extase !

Et les trop chanceux qui, comme le chantait Judic, n'ont pas passé par là, qui ne sortirent jamais du port où ils s'ensavent, sommeillant à l'aurore, ainsi que d'inutiles bateaux, qui haussent les épaules, qui s'envient, qui gonaillent lorsqu'ils assistent au retour d'un camarade désemparé par quelque tempête passionnelle, lorsqu'ils écoutent distraitement l'histoire du naufrage, qu'on leur raconte sanglotant malgré eux, les sceptiques échappés du troupeau jouisseur d'Épicure, la trouveront à leur tour, la passe mauvaise, et moins aguerris, moins avertis, moins armés que les aventureux, que les fous, dont l'amour fut l'unique but, s'y perdront corps et biens.

\* \* \*

Ou plus fréquemment, hélas ! par cette volonté capricante du destin qui jongle avec nous, qui nous lance si haut parfois que nos yeux éblouis croient voir le paradis, et nous laisse retomber du ciel sur le pavé boueux, par ces sautes de fortune contre lesquelles on tenterait vainement de se rebeller, de batailler, que parce que notre âme surmenée, lasse d'être comme une lampe de tabernacle éternellement allumée, implore quelque repos, nous avons ainsi des arrêts brusques en cette course folle aux sensations, au divin entrecorps où l'on se laisse entraîner, des temps de recueillement, tels les quarante jours où l'Église ordonne que l'on oublie les vanités, les délices du monde, qu'on médite les fatidiques paroles du mercredi des cendres, qu'on se lave des souillures du carnaval, qu'on retrempe sa foi dans la prière.

Et les blessures cicatrisées, l'épreuve finie, le cœur ranimé et guéri, nous devrions, ce me semble, ne pas oublier trop vite l'entracte forcé où les choses extérieures, les désirs accoutumés, la lutte pour le bonheur, ne furent pour notre être que de lointains, insaisissables échos, n'y éveillèrent aucune vibration, où la sagesse, la prudence, le dédain des sentimentalités stériles germèrent, s'épanouirent comme de pâles fleurettes de ruines, dans les débris de nos chagrins d'amour ; nous devrions garder cette habitude de faire une fois par an la retraite, de disparaître quelque temps, d'avoir soit au bord de la mer, soit au milieu des bois, le reposoir dont personne, ni les maîtresses, ni les amis, ni les parasites, ni les fâcheux, ne sait l'adresse, ne violera la paix.

On s'y abriterait comme en une retraite sereine, inaccessible. On s'y cristalliserait comme en des mirages d'ascète. On y ruminerait le passé. On y songerait à ce que sont devenues toutes les *adorées*. Elle surgiraient ainsi que les apparitions idéalisées dans la brume du souvenir et des indulgences ; vous impugneraient le cœur, comme un baume, même pour les mauvaises, les infidèles qui furent sans pitié, que l'on voit aux pires infortunes, que l'on maudit en des soirs de colère et de haine. On s'y assouplirait peu à peu à une vague et charmante philosophie ; on y inscrirait l' inanité des plus frénétiques élans, des plus ardentes tendresses, des plus belles amours. On sourirait du fou, de l'ingénu, du vieil enfant que l'on a été, des chimères que l'on a poursuivies, des désespoirs que l'on endura et des triomphantes joies que l'on savoura jusqu'à l'anéantissement.

Et on en sortirait transfiguré, métamorphosé, assagi, tranquilisé, ainsi qu'après une veillée d'armes les bons chevaliers qui partaient en guerre contre les magiciennes et contre les monstres.

RENÉ MAIZEROT.

## L'ENVIE

M. et Mme de Sprée, renversés sur les coussins moelleux de leur victoria, roulent de la gare, le long du fleuve, vers le château dont le mur rose s'enguirlande de lierre. Les pur-sang steppent très haut, la bave au mors ; et, dans le dos du cocher et du valet select, immobiles sur le siège, les deux boutons de vermeil de la livrée semblent des yeux.

M. et Mme de Sprée subissent l'ascendant de ce regard métallique et se taisent, graves tous deux, lui par décorum habituel, comme il sied à son rang de député millionnaire, étoilé de la rosette rouge ; elle, parce que les premiers mois d'une grossesse difficile fatiguent sa beauté blonde et altèrent son teint frais.

Une odeur, que le vent apporte, fait froncer les narines de Mde. Sprée. Mme de Sprée a senti, elle aussi, l'étrange parfum ; et ses narines se dilatent, mais sans dégoût et comme avec un plaisir sensuel.

Elle devient un peu rose et dit :

—On dirait... de la soupe aux choux !

M. le marquis, très digne, réplique avec un flegme froid :

—Oui, cela empeste ! Je voudrais bien savoir qui se permet, si près du château, de faire cette cuisine immonde ?

—Oh ! fait Mme de Sprée, trouvez-vous vraiment que cela sente si mauvais ?

—Pouah ! répliqua-t-il, le cœur n'en lève d'y songer ! Dieu me pardonne, ajoutez-il soudain, ce sont ces bohémiens, ces va-nu-pieds que nous voyons arrêtés près de la grille du château. Comment mes gens leur laissent-ils cuire ces saletés devant la grille ? Dieu sait ce qui bout dans cette marmite placée sur deux pierres, quelle viande fermentée et quels choux en décomposition ! Vraiment, j'en suis aux regrets pour vous. Respirez votre façon de sels, ma chère !

Mme de Sprée devint très rose, puis un peu pâle, et se penchant à l'oreille de son mari :

—Vous allez me trouver... j'ai un peu honte..., enfin, figurez-vous que j'ai une envie, mais une envie folle de goûter à la soupe de ces gens-là !

M. de Sprée sursauta, comme épouvanté, et regarda fixement sa femme pour s'assurer qu'elle jouissait de son bon sens.

—Oh ! ne me refusez pas, fit-elle d'une voix suppliante. Je sais que ce que je vous demande est tout à fait déraisonnable. Mais c'est une envie, une véritable envie ; et vous savez que le médecin vous a prescrit de ne contrarier aucune de celles que je pourrais témoigner.

—Mais, ma chère, objecta-t-il, il ne se peut pas vraiment... peut-être avez-vous faim ? En ce cas, si vous ne pouvez attendre que nous soyons rentrés, laissez-moi tirer du coffre l'en-cas que nous tenons toujours préparé, quelques sandwiches et un peu de vin d'Espagne.

—Non, non, dit obstinément la jeune femme, ce n'est pas des sandwiches que je veux et je n'ai aucune faim. J'ai seulement envie de manger de cette soupe aux choux, et tout de suite !

—Songez, éluda M. de Sprée—scandalisé à l'idée que les yeux de métal des boutons de la livrée le regardaient, et que le cocher et le valet de pied pouvaient entendre,—songez que notre cuisinière, en moins de dix minutes, vous aura confectionné une soupe aux choux excellente ?

—Non, non, répéta avec une insistance désolée Mme de Sprée. C'est de cette soupe-là que je veux et non d'une autre. Par grâce, faites arrêter ; voyez, nous sommes devant ces gens, de vrais bohé-

miens, avec leurs tignasses noires et leurs enfants demi-nus. Cette vieille, à l'air de sorcière, qui écume le pot, doit savoir des recettes singulières. Je vous assure que cette soupe aux choux n'a point une odeur ordinaire ; elle embaume, elle me prend le cœur, j'en volerais si je ne pouvais en avoir ! Par pitié, Gaëtan, contentez mon envie !

Mais M. de Sprée cria au cocher :

—Rentrez vite !

Et il retint au vol les mains de sa femme qui se débattait, prête à descendre en sautant de la voiture :

—Soyez raisonnable, je vous en supplie ! Prenez sur vous ! Comment voulez-vous, décevement, que j'envoie demander de leur soupe à ces genilleux-là, à ces vagabonds, à ces mendiants ! Si je cédaï à votre caprice, vous seriez la première à me le reprocher ensuite. D'ailleurs, nous voici arrivés !

—Je serai malade, repartit en défaillant la jeune femme, très malade, vous l'aurez voulu !—Et les symptômes d'une attaque de nerfs décomposèrent sa figure et tordirent ses mains nouées.—Mon Dieu, se peut-il que, par orgueil, par vanité masculine, vous me refusiez une chose si facile ? ah ! vous ne m'aimez pas, je le vois bien, vous ne m'avez jamais aimée.

—Gilberte, je vous en prie, revenez à vous ; c'est inconvenant devant nos gens !

—Ah ! qu'importe qu'on m'entende ! Je le crierai tout haut. Oh ! si ma mère était là ! Je vais lui écrire ! Non, je pars, qu'on me ramène à la gare ! Je ne supporterai pas une tyrannie pareille ! Je veux retourner chez ma mère !

Vous tenez donc vraiment, balbutia M. de Sprée à bout d'arguments, à goûter de cette ordure ! Eh bien, vous pouvez envoyer votre femme de chambre demander de leur . . . soupe, puisque soupe il y a, à ces bohémiens. Pour moi, je dégage toute ma responsabilité ; et si cette . . . soupe — il prononçait le mot avec un haut-le-corps — vous empoisonne et vous fait mal, ne vous en prenez qu'à vous.

Eh bien ! fit-elle, peut-être avez-vous raison. Donnez moi votre bras. Allons tous deux, en bons époux et en amoureux, le long des allées jusqu'à la grille. Si j'envoyai Justine avec un bol, ces gens se moqueraient probablement d'elle, et leur soupe me parviendrait froide. Allons les voir manger seulement. Ils doivent être sales et probablement que cette vue me répugnerait et me ferait passer mon envie.

Bon gré mal gré, force fut à M. Sprée de s'exécuter. Ils s'approchèrent du clan des bohémiens qui, assis dans la poussière, sans assiettes et armés de cuillers de bois, lès plongerient dans la marmite et dévoraient goulément. Ils regardèrent avec une effronterie mêlée de

rusé M. et Mme de Sprée ; et le chef, un beau mâle olivâtre, sourit en montrant des dents de loup. Deux femmes, à sa droite et à sa gauche, tenaient des enfants au sein. L'une, la plus âgée, avait les yeux méchants ; l'autre, dont une balafre zébrait la joue, tenait les yeux baissés. C'est à celle-là que Mme de Sprée s'adressa, en employant la langue espagnole qu'elle parlait fort bien.

M. de Sprée devint rouge de honte en voyant les yeux étonnés des bohémiens, le sourire plus aigu du chef ; il admira pourtant avec quelle facilité sa femme s'exprimait, sans embarras. La jeune bohémienne à laquelle elle avait fait appel se releva d'un bond de chèvre et courut à la voiture ; elle en revint avec un bol qu'elle remplit de l'étrange mixture et tendit, silencieusement, à la belle dame riche, en la regardant un peu au-dessous de la ceinture.

Mme de Sprée, devant la soupe tant convoitée qu'elle tenait à plein bol, devint très pâle, comme si son désir exaucé lui causait une joie trop vive, ou qu'il fit place, plutôt, à un revirement subit de dégoût. Mais lentement, à l'extrême surprise de M. de Sprée un peu écœuré, elle porta le bol à ses lèvres et le vida d'un trait. Après quoi, détachant un de ses bracelets, elle le passa au poignet de la bohémienne et s'enfuit, en jetant à terre le bol qui se brisa.

—Gilberte ! Gilberte ! murmurait M. de Sprée, hâtant le pas derrière elle ; qu'avez-vous ? Vous trouvez-vous mal ? comment avez-vous pu boire *cela* ? Se peut-il que vous y ayez pris un plaisir inexplicable et dépravé ?

Mme de Sprée, se détournant, lui montra un visage angoissé par une répugnance tardive :

—Je vais vous expliquer. Dès que j'ai eu ce bol en mains, mon *envie* m'a subitement passé, et même . . . seulement, comprenez-moi, je n'ai pas voulu, étant venue jusque-là, faire un affront à ces pauvres gens, repousser ce qu'ils me laissaient prendre de bon cœur, et j'ai bu, malgré ma répulsion, pour ne pas les humilier, et aussi pour savoir ce dont se repaissent les pauvres, moi qui ne me nourris que de choses exquisés et raffinées. Je ne puis pas vous exprimer quel sentiment triste, délicat et comme honteux m'a poussée, mais ce que je sais bien, c'est que c'était affreux à boire ! Ne me suivez pas !

M. de Sprée la vit disparaître, son mouchoir aux lèvres, du pas fuyant et léger d'une femme qui a contenté son envie et qui, quand même, ne le regrette pas trop.

—Vraiment, murmura-t-il, le cœur des femmes est inexplicable !

PAUL MARGUERITE.

## VAINE SUPERSTITION

Le vicomte d'Issoire et le baron Rataud sortirent ensemble du Cerele où ils avaient tous deux cruellement perdu. Ils marchèrent, le long de l'avenue des Champs-Élysées, silencieux, fatigués non par le poids de leurs pensées, mais par leurs fortes cannes d'entraînement. Enfin, le baron soupira :

—Encore une culotte !

Le vicomte observa : “ Vous devez être habitué...”

—Habitué ! On ne s'habitue pas à la culotte ! Au train où je vais, je ne me donne pas six mois pour être radicalement nettoyé !...

—A votre place, je sais bien ce que je serais, moi !

Que voulez-vous dire ? Que seriez-vous ? demanda le baron.

—Je le serais !

—Quoi ?

—Cocou, parbleu ! Et il y a longtemps que je le serais ! Cela vous est facile. Vous êtes marié. La baronne est charmante. Pas d'enfants. Situation exceptionnelle ! Moi, je n'ai ni femme ni maîtresse. Sans cela !...

Le baron haussa les épaules.

—Vous croyez à cette blague, vous ?

Mais le vicomte répondit avec autorité :

—Il n'y a rien de tel pour faire venir la veine ! Voyez d'Alézan, il gagnait trois cent mille, le soir même où sa femme a pris un amant ! Il a su la date exacte. Et Gantel, et d'Ariol et d'Albenquatz, et des Arènes, et le petit Fumeron !...

—Oh ! le petit Fumeron est un veinard... médiocre !

—D'accord, mais sa femme le trompe avec une fille du Moulin-Rouge ! Ça n'est pas de jeu ! Voulez-vous d'autres exemples ? Que dites-vous de Mussidan, de Sept-Ponts, de Trentels ?...

—C'est vrai ! Positivement vrai ! accorda le baron. Il resta, quelques instants, songeur, tandis que son compagnon énumérait d'autres gagnants. Puis, en se secouant un peu, comme au sortir de la douche : “ Brrr, fit-il, c'est tout de même raide d'être obligé d'en venir là ! ”

—Pourtant, objecta d'Issoire, s'il vous fallait payer une dette de jeu ?

—Oh ! alors, pas à hésiter ! Ce serait une question d'honneur !

Les deux amis se séparèrent vers le Rond-Point.



Le baron n'était pas pressé de rentrer. Il cheminait lentement

dans la douceur d'une serene nuit d'avril. Les observations du vicomte, l'accent de conviction qui animait ses paroles, les nombreux et brillants exemples qu'il avait cités à l'appui de ses affirmations troublaient singulièrement l'âme chimérique du joueur. Il ne s'était jamais senti de passion vive pour sa femme. Il l'aimait comme une compagne aimable, distinguée, jolie, du caractère le plus accomodant et assez spirituelle pour lui rendre agréables au possible les rares instants qu'il passait à la maison. Il l'aimait assez, en somme, pour que, dès l'abord, l'idée d'être trompée... volontairement le révoltât.

Pourtant, en songeant comme Gantel, d'Alézan, d'Ariol et les autres portaient haut et ferme leur conjugale infortune, en songeant aux gains énormes, incontestables qui les dédommageaient de ces désagrémements nécessaires, il conclut qu'il n'était auprès d'eux qu'un banquier sans estomac, un ponte faible et ridiculement sentimental. A mesure qu'il méditait, l'idée superstitieuse se faisait certitude. Il ne doutait plus que si la baronne consentait à le tromper, la veine reviendrait et qu'il gagerait lui aussi des trois cent mille ainsi que d'Alézan ! Cette perspective l'éblouit. Sa chère femme ne trouverait-ell pas dans ce merveilleux résultat une compensation suffisante au sacrifice de ses sentiments ?

Et, parce qu'une solution prise nous rehausse toujours à nos propres yeux, le baron marchait, transporté, victorieux déjà, se jurant de "l'être," de "l'être," magnifiquement, comme les autres du Cercle ne l'avaient jamais été !

Une réflexion simple et soudaine interrompit ces premiers élans.

Par quels moyens déciderait-il la baronne à favoriser cette... combinaison ? Cela ne serait pas commode ! Sous des dehors plutôt frivoles, il la savait, pour elle-même autant que pour les autres, intraitable sur ce point. Une cour platonique, un "flirt" inoffensif, c'était là tout ce qu'elle pouvait permettre. Et il allait lui demander !... Pourquoi pas ?... N'était-ce pas, après tout, pour son salut à elle, plus peut-être que pour le sien ?...

\*\*\*

— Minuit seulement ! s'écria-t-il en regardant sa montre. C'est ridicule. Elle ne me reconnaîtra pas !

Il pensa encore : "Voilà bigrement longtemps que je ne lui ai fait la surprise de rentrer si tôt ! Elle sera chez elle. Nous prendrons une tasse de thé, dans sa chambre. Nous causerons, là, gentiment, et je commencerai cette cour.. à l'envers !"

Il ouvrit la petite porte de l'hôtel, avenue d'Antin. Guillaume sommeillait au fond du grand fauteuil à oreillettes où il avait coutume d'attendre le retour matinal de son maître. Il s'éveilla, et se mit debout d'un brusque sursaut.

—Monsieur le baron rentre déjà ! ne put-il s'empêcher de balbutier.

—Oui. Madame est-elle chez elle ?

Guillaume parut effaré.

—Madame la baronne n'est pas sortie... mais elle est souffrante, je crois... même très souffrante...

Rataud se hâta vers la chambre de sa femme. Devant la porte, la silhouette d'une camériste se dressa, barrant le chemin....

—Madame la baronne est très souffrante !... elle veut être seule !... Je supplie monsieur le baron de ne pas entrer !..

—Ah ça !...

Il écarta d'un geste la domestique et, frappant avec animation :

—Chère amie, c'est moi ! ouvrez !

Il n'obtint pas de réponse, mais entendit des chuchotements, une bousculade de meubles dont les chutes s'étouffaient sur les tapis, un remue-ménage hâtif dont il saisit immédiatement la cause et il frappa, cette fois avec violence, commandant d'une voix qui tremblait :

—Ouvrez, madame, je vous ordonne d'ouvrir !

La porte s'écarta, tout à coup. Il n'eut que le temps de cirer : "Misérable !" Un homme venait de s'élaner d'un bond vers la sortie, un homme qu'il ne songea même pas à arrêter, tant le saisissement de cet imprévu le paralysait ! Il avait reconnu le fuyard. C'était d'Alezan !

\*.\*

—Je suis coupable. Faites de moi ce que vous voudrez.

La baronne prononça ces simples paroles en voyant son mari entrer dans sa chambre et s'avancer vers elle. Remis de sa première émotion, il se laissait aller à une idée consolante, un espoir qu'il cherchait à formuler dignement. Si c'était leur premier rendez-vous ?... La guigne s'expliquerait, car il fallait une situation bien acquise pour que la veine affluât.

—Alberte, demanda-t-il, dites-moi la vérité, l'exacte vérité, c'est à ce seul prix que vous pouvez espérer le pardon. Depuis combien de temps êtes-vous la maîtresse de M. d'Alezan ?

La baronne hésita quelques secondes, puis murmura :

—Depuis six ans.

Rataud leva les bras, les laissa lourdement retomber et s'affaissa sur un siège, sanglotant :

—Je ne crois plus à rien !... A rien !...

GUSTAVE GUICHES.

## LE PROTOXYDE

Mon ami D..., l'autre soir, passa tout d'un coup son bras sous le mien, dans le vestibule du cercle où nous venions d'accrocher nos chapeaux et nos paletots.

Et sans préambule :

—As-tu lu le procès du dentiste ?

—Le procès du dentiste ? Non, pourquoi ?

—Un dentiste qui a endormi quelqu'un qui en est mort.

—Diable !

—Ah ! mon cher !... Tu ne t'es jamais fait endormir ?

—Non.

Nous entrions dans les salons...

Mon ami s'assit à côté de moi et me dit simplement :

—Écoute !

... Une nuit, j'avais horriblement souffert. Je n'avais fait que tordre et retordre, de rage, une dent qui m'exaspérait. Je finissais par songer, comme à un rafraîchissement, au froid d'une pince qui m'aurait broyé la gencive ! J'aurais voulu m'arracher la mâchoire avec des tenailles ! Le matin, je souffrais toujours, mais j'étais un peu soulagé. Je me mis à lire mes journaux.

Je ne sais pas si tu es comme moi ? Les annonces, aujourd'hui, me semblent la seule littérature où luit encore un peu d'imagination. Cette quatrième page, avec ses clichés, longs, larges, oblongs, carrés, ronds, qui parlent de têtes chauves, de dartres, de mains de prélats, de gorges blanches, de seins à redresser et de maladies secrètes, cette commerciale quatrième page m'apparaît comme la danse macabre moderne, plus macabre peut-être encore que l'ancienne ! Je contemplais donc le grotesque et funèbre tableau qu'on nomme les annonces, quand une réclame, tout particulièrement, captiva mon attention.

L'idée de me faire endormir me tenta ; elle finit même par m'amuser. Il était neuf heures, on opérait de dix à quatre, je me décidai... Quelques instants après, j'apportais ma mâchoire. Ce fut une bonne qui m'ouvrit. Elle était jolie, ses jupes remuaient beaucoup de petits froufrous, et elle avait même un peu l'air d'une bonne de mauvaise maison. Elle me reçut dans une antichambre où il sentait l'eau dentifrice, et m'introduisit dans un salon... Le mobilier n'en valait pas cinquante mille francs, je n'étais donc pas chez un grand dentiste, et, vu l'heure matinale, il n'y avait encore personne.

Je fis alors une pause interminable. Je ne me rappelle plus de mon attente, pendant laquelle toutes les publications illustrées de Paris me défilèrent sous les yeux, qu'un album bizarre, dont les plan-

ches représentaient une espèce de péninsule coloriée. C'était la coupe d'une énorme dent. A la première page, la dent était saine ; à la seconde, elle se piquait de points cariés ; à la troisième, elle se découronnait ; à la quatrième, il n'y avait plus qu'une racine... Je crois bien que j'étais en train d'étudier la péninsule, quand je vis devant moi, en levant la tête, une vieille dame qui avait des..... anglaises.

—Monsieur désire être insensibilisé ?

—Oui.

—Je vais prévenir mon fils, monsieur.

Un long quart d'heure s'écoula encore.

Au bout de ce temps, la dame âgée reparut, m'emmena et me laissa seul dans un cabinet carré, tapissé du haut en bas de vieilles tapisseries de Flandre. Les figures d'un teint de vieil or, me semblaient avoir, dans les verdure bleuissantes, des sourires extraordinaires... Enfin, le dentiste entra.

C'était un tout petit homme, haut comme une botte, mince comme un fil, qui avait un habit à queue en alpaga, une cravate blanche flot-tante, de grands cheveux comme un homme de lettres, des moustaches à la Vercingétorix et une voix de Polichinelle... Il me fit asseoir. Le fauteuil aussitôt plongea sous moi comme si j'allais sombrer sous le parquet, s'arrêta avec un bruit de machine qui approche, puis le petit homme m'examina, me dit vivement : "Tenez !" et disparut du cabinet en me laissant un registre entre les mains... Seigneur Dieu ! Des multitudes de griffonnages, de paraphes, de signatures, de points d'admiration, attestaient, comme des mains levées, les résultats obtenus par le Véritable Insensibilisateur. Il y avait des témoignages enthousiastes ; quelques-uns, dans l'enivrement de la délivrance, avaient éprouvé le besoin d'être spirituels ; d'autres remerciaient avec effusion. On aurait cru lire les *ex-voto* d'une chapelle miraculeuse. Mais le petit homme était rentré. Il me reprit le registre sans dire un mot, le rangea et, se posant devant moi, il m'ordonna, soudain, avec toute l'autorité qui pouvait avoir la petite trompette qui lui cornait dans le gosier :

—Vous ouvrirez largement la bouche, et vous aspirerez lentement et fortement.

Il tenait à la main une espèce d'orifice en caoutchouc terminant, comme une gueule, un long tuyau qui pendait du plafond comme un serpent.

—Ouvrez bien ! commanda-t-il.

En même temps, il appliqua la gueule de caoutchouc sur ma bouche.

—Ouvrez ! ouvrez !

J'ouvrais tant que je pouvais.

—Aspirez ! aspirez !

J'aspirai...

Un bruit de roues vibra comme un tonnerre dans mes oreilles. Un souffle sucré, ayant comme un goût d'ananas, me remplit la gorge, et voici exactement alors l'aventure sensationnelle, véritablement singulière, qui m'arriva...

Sans perdre une seconde la conscience de mes impressions, je me sentis brusquement enlevé dans un ciel entièrement rouge, d'une splendeur et d'une sérénité rouges auprès desquelles la pureté des plus beaux ciels bleus aurait paru sombre. En réalité, j'avais dû fermer les yeux, et la lumière de la fenêtre, en me frappant directement les paupières, me produisait l'illusion de ce firmament fantasmagorique. Je m'envolais donc dans un abîme vermillon, d'un vermillon céleste et surprenant, immensément joyeux et lumineux ! Je m'envolais ainsi parce que j'étais heureux ! Le bonheur me rendait plus léger que la vie, et le bruit vertigineux, ronflant dans mes oreilles, me donnait la sensation d'une effrayante rapidité d'ascension. Je n'aperçus d'abord, dans un espace de temps qui ne fut sans doute que d'une seconde, mais qui me parut durer plusieurs minutes, que ce vermillon sublime, sans limites, sans fond ! Puis, je distinguai bientôt, tout près de moi, bien qu'à travers un brouillard rouge, le dessin vague d'une croisée.

Je sentais s'enfoncer sous mes pieds des paysages que j'étais follement gai de fuir, et l'idée qu'on ne pouvait même plus les apercevoir de cette fenêtre me causait une hilarité extrême, lorsqu'entre la croisée et moi, et contre ma figure, se pencha une figure de femme. Je ne la voyais, cependant, elle aussi, que dans une brume rose, comme dans la vapeur d'un feu de Bengale. Elle était d'une beauté, d'un charme miraculeux, et son approche me mit dans une exaltation et dans une exultation si grandes que je lui fis tout de suite des propositions enflammées. En effet, elle me souriait, elle me parlait ! Ses cheveux, d'un blond rose, me chatouillaient le front ; ses yeux gris rose plongeaient dans mes yeux, et le rire de ses dents d'ivoire rose se mêlait à mon rire, car je riais frénétiquement !... Mais le grand bruit de roues me retentissait toujours dans la tête, et m'empêchait de distinguer même le son de sa voix. A un moment, pourtant, je crus l'entendre me dire : " C'est donc bien bon, ça, petit polisson ! " Je la suppliai de se donner à moi, elle voulut bien, et aussitôt, dans les bras l'un de l'autre, éperdument, extravagamment, nous montâmes ensemble dans le ciel écarlate ! J'étais fou, je criais de bonheur, et nous montions, et nous montions, et nous montions toujours, quand subitement une voix de Polichinelle articula nettement dans l'espace :

—Très bien ! Crachez, monsieur ! Très bien ! Crachez, monsieur !

Immédiatement, l'ascension effrénée cessa, le ciel redevint bleu, la croisée s'accusa ; il me sembla tomber d'un cinquième étage... Je m'éveillai.

Mon cher, continua mon ami, c'était ici que m'attendait la sensation la plus extraordinaire ! Tu n'imaginerais jamais ma stupéfaction ! Le dentiste n'était plus là ! Il n'y avait plus, avec moi, dans le cabinet, où les figures vieil or des tapisseries me regardaient avec des sourires de plus en plus singuliers, qu'une jeune femme, blonde, pâle, jolie, très maquillée, vêtue et coiffée comme une actrice qui entre en scène ! J'étais atterré ! Mais ce qui me frappa le plus, après la vision hilare d'où je sortais, ce fut l'air de tristesse morne de cette femme ! Elle se tenait devant moi, à une certaine distance. Impassible, muette, gênée... Enfin, elle s'approcha, me demanda si j'avais souffert, et je reconnus alors, ne sachant même plus bien si j'étais réveillé, la voix qui m'avait parlé dans mon sommeil.

Mon ami, ici, s'arrêta.

—Et la dent ? lui dis-je.

—Ma dent ! Elle était dans une petite boîte, coquettement couchée sur un petit lit de coton rose, et la jolie femme me la tendait de sa main blanche.

—Et tout cela t'a coûté ?

—Vingt francs.

J'éclatai de rire.

—Ah ça ! quel est ce dentiste-là ? Où demeure-t-il ?

—Au bain ! me répondit mon ami.

—Au bain ! Comment... !

—Oui, il a été condamné, il y a, un an, à cinq ans de travaux forcés....

—Le petit bonhomme à l'habit d'alpaga, aux moustaches à la Vercingétorix !

—Oui, le petit bonhomme à l'habit d'alpaga, aux moustaches à la Vercingétorix !

—Et pour quelle raison ?

—Pour avoir abusé d'une de ses clientes endormie.

J'ouvris de grands yeux, j'entrevois des mystères.

—Mais alors la vision !... La fille triste, m'as-tu dit, mais jolie, qui assistait à ton réveil....

—Ah ! m'interrompt mon ami, c'est ici que l'histoire se corse et s'achève par la plus étrange des énigmes.... Quelques mois après mon opération, un peu avant que ce dentiste sans émule passât devant la cour d'assises, les journaux racontèrent qu'une jeune femme "employée

chez lui " était tout d'un coup devenue folle pendant une consultation et s'était précipitée par la fenêtre...

Nous nous regardâmes en silence...

Mais on annonça le dîner.

Les salons, depuis un moment, s'étaient vidés, et nous n'étions plus que tous les deux dans le nôtre...

—Viens ! reprit alors mon ami qui se leva, allons !

Et m'entraînant vers la salle à manger :

—Ah ! s'écria-t-il quand je me rappelle ce que m'a fait voir le protoxyde !... Quand je pense qu'un homme en est mort !... Quelle mort ! Auprès de celle-là, vois-tu, celle du Régent n'a dû être que de la piquette !... Et maintenant, surtout, imprime cette histoire ! Par ces temps mornes, où il est si triste, si laid, si inutile de vivre, où chacun n'est plus en quête que d'une porte pour s'en aller, tu lancera dans le monde une idée sublime, l'idée du suicide exhilarant.

MAURICE TALMEYR.

## LE TIMBRE-POSTE FANTASTIQUE

Sur cent lettres à qui nous aurons dit que le point du départ du petit procès qu'on va lire est l'emploi inutile de trois ans, il n'y en a peut-être pas un seul qui ne fera une confusion, du reste, bien naturelle, et quand nous aurons ajouté que le héros de l'aventure s'est littéralement précipité dans un établissement garni d'un petit bureau, chacun de ces lecteurs perspicaces se dira d'un air extrêmement malin : " Je vois l'affaire : il s'agit d'un original qui a refusé de payer ses 15 centimes, sous prétexte qu'il s'est cru, par erreur, dans la nécessité de les dépenser." A quoi la dame du petit bureau lui a répondu : " Mais, je n'en sais rien, moi, monsieur ; qu'est-ce qui me le prouve ? D'ailleurs c'est le même prix." De là, une altercation et, de fil en aiguille, un délit.

Eh bien, ce n'est pas cela du tout ; il n'y a de vrai que le petit bureau. Mais, d'abord, il y a plusieurs sortes de bureaux : les bureaux de tabac, par exemple, de même qu'il y a plus d'une chose qui coûte trois sous : ainsi, un timbre poste, et, et c'est justement d'un timbre-poste et d'un bureau de tabac qu'il s'agit.

Quant à la précipitation avec laquelle le héros de l'aventure est entré dans ce bureau, disons que ce brave homme n'était pressé que par l'heure de la poste, et toute confusion sera dissipée.

Enfin, pour compléter les préliminaires de la scène qui va suivre,

mentionnons que cet homme pressé était dans un état complet d'ivresse.

Voici la scène : “ Un timbre de trois sous s'il vous plaît ! ”

En possession de son timbre, notre homme le suce, le resuce, le mâchonne, le rumine, le tourne, le retourne ; puis le croyant, avec raison, suffisamment humecté, il veut le retirer de sa bouche ; il le cherche sur la langue, puis dessous, puis à la voûte palatine, dans ses joues, sur ses jencives, dans sa dent creuse, rien ! rien !..... Il l'avait avalé ! Quand il aurait pu, pour le même prix, avaler un petit verre de plus. Aussi devine-t-on sa colère sans qu'il soit besoin de la dire, il n'eût certainement pas reculé devant l'émétique si ce vomitif n'eût pas dû coûter plus cher que ce qu'il eût fait restituer.

Enfin, il se résigne à sa perte et demande un autre timbre-poste contre trois autres sous, qu'il jette avec rage sur le comptoir.

Cette fois, pour éviter le pareil accident, il prend délicatement son timbre entre le pouce et l'index, tire la langue comme un chien qui suit l'omnibus où est son maître, lèche le signe d'affranchissement de haut en bas, de long en large, après quoi il se met en devoir de le coller sur la lettre, qu'il tenait toute prête de l'autre main.

Ici se produit une difficulté : la main, mal assurée, tente vainement de se placer juste à l'encoignure où doit être posé le malheureux timbre, et ce petit carré bien semble vouloir couvrir, tantôt le nom du destinataire, tantôt le nom de la ville ; l'ivrogne s'irrite contre ce récalcitrant inconscient : “ Ah ! tu veux cacher le nom, dit-il ; ah ! tu veux cacher la ville ; ah ! tu ne veux en faire qu'à ta tête ; eh bien, nous allons voir qui est le plus roublard de toi ou de moi : tiens ! tu ne t'attendais pas à celle-là ? ” Sur ce, il cache la souscription, ne laisse voir que la partie blanche, et, d'un air triomphant, lève sa main armée du timbre-poste, l'applique vigoureusement sur la lettre, regarde ; rien ! Il avait envoyé le timbre à terre.

Le marchand de tabac et les clients présents à ce moment assistent alors à une nouvelle scène de Montauciel voulant ramasser son papier. “ Ah ! ah ! te voilà, dit l'ivrogne à son timbre, tu veux faire le malin : tu sais que c'est bientôt l'heure de la levée, et tu veux me la faire manquer : attends ! ”

Notre gaillard s'avance en vacillant vers l'objet qu'il poursuit ; mais il dépasse le but, et quand il se retourne, le timbre avait disparu : il s'était collé à la semelle du soulier de l'ivrogne.

Furieux de cette nouvelle perte, Chérami (c'est son nom) s'arrache les cheveux, trépigne avec rage, puis, souriant tout à coup, s'écrie : “ Ah ! le voilà ! Le timbre s'était, dans les trépignements, décollé de la semelle du soulier et gisait sur le sol. Chérami veut le saisir v.e-

ment, s'allonge à terre, le timbre fantastique avait encore une fois disparu.

Exaspéré par les rires, notre furieux envoie un soufflet au marchand de tabac, sur la joue duquel on voit aussitôt apparaître le timbre que, dans sa chute, Chérami s'était collé à la main.

La gifle avait arrêté net les rires, et quand l'ivrogne voulut se précipiter sur le détenteur inconscient de son timbre-poste, celui-ci le repoussa d'un coup de poing, et des agents qu'on était allé quérir, arrivèrent au milieu d'une mêlée générale.

C'est ainsi que Chérami a été poursuivi pour coups et blessures.

Doux comme un mouton, d'ailleurs, ce brave homme, quand il est à jeun, et il en a été quitte pour quarante-heures de prison, grâce à la déclaration extrêmement indulgente du marchand de tabac. Aussi Chérami lui en exprime-t-il sa reconnaissance.

“ Merci, merci, dit-il ; j'écris tous les ans à ma tante pour sa fête, je vivrais cent vingt ans, que je ne prendrais jamais mon timbre ailleurs que chez vous.”

JULES MOINEAUX.

